e ANNÉE. N° 73 NOUVELLE SÉRIE 1er OCTOBRE 1919

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE

RÉDACTION & ADMINISTRATION

ET 37, RUE MADAME, PARIS, VIe. FLEURUS 12-27

E NUMÉRO : FRANCE : 2 FR. 50. — ÉTRANGER : 2 FR. 80

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

DIRECTEUR : JACQUES RIVIÈRE

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN : 25 FR. — SIX MOIS : 14 FR.

ÉTRANGER : UN AN : 30 FR. — SIX MOIS : 17 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE : 60 FR. — ÉTRANGER : 70 FR.

ADRESSER CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION A M. JACQUES RIVIÈRE

ADRESSER CE QUI CONCERNE L'ADMINISTRATION A L'ADMINISTRATEUR

LE DIRECTEUR REÇOIT LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.

L'ADMINISTRATEUR REÇOIT LE MARDI ET LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.

LES OUVRAGES ENVOYÉS POUR COMPTE RENDU DOIVENT ÊTRE ADRESS IMPERSONNELLEMENT A LA REVUE EN DOUBLE EXEMPLAI

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

LES AUTEURS NON AVISÉS DANS LE DÉLAI DE DEUX MOIS DE L'ACC TATION DE LEURS OUVRAGES PEUVENT LES REPRENDRE AU BURE DE LA REVUE OU ILS RESTENT A LEUR DISPOSITION PENDANT UN

LA PENSEE FRANÇAISE DEVANT LA GUERRE

« *Je regarde humainement les choses.* »
VAUVENARGUES

En bouleversant les manières d'agir et les manières d'être, en suscitant des conditions d'existence nouvelles, l'état de guerre a eu, dans tous les domaines, une profonde répercussion. Il n'est pas jusqu'à l'ordre mental lui-même qu'il n'ait modifié spontanément et pour ainsi dire à l'insu des esprits. La nécessité de faire face à un péril vital et de se mettre en état de défense a interrompu le jeu régulier des forces intellectuelles. Des forces nouvelles ont surgi qui se sont emparées des consciences. Absorbés par les événements, sollicités par l'imagination, transfigurés par des émotions intenses, les esprits ont perdu leur individualité logique. Il a fallu agir et non plus penser, dans une communion étroite de sentiments. Et la vie intellectuelle, qui est faite d'échanges et d'élaboration critique, qui se nourrit des divergences et même des dissidences, a disparu.

Peu à peu, le besoin de comprendre sa propre activité a suscité dans la nation le réveil d'une réflexion timide. Constatant l'existence d'un état de conformisme, elle a

entrepris de le justifier et, comme elle était insuffisamment critique pour se débarrasser du mysticisme qui l'aveugle encore, elle n'a pas vu dans la modification des rapports internationaux la cause première de ce courant sentimental. Elle a rapproché ce courant d'un mouvement mi-artistique, mi-philosophique d'avant-guerre pour établir entre l'un et l'autre une filiation secrète. La prédominance de la sensibilité a paru être comme le passage dans les mœurs de la philosophie du sentiment et de l'intuition. Inversement, le spiritualisme a hérité des susceptibilités légitimes de l'état de guerre et, non content d'interrompre tout commerce intellectuel avec l'ennemi, il a donné à cet acte de convenance une valeur rétroactive. Il a entrepris une révision critique de la pensée d'avant-guerre pour déceler en elle toute trace d'influence allemande. Sans toujours faire preuve d'une rigueur, d'une méthode et d'une documentation suffisantes, il a dénoncé l'action de Kant, de Fichte, de Hegel, de Schopenhauer et de Nietzsche sur nos philosophes. Il a fait ressortir l'influence de Wagner sur la musique contemporaine et l'invasion de l'art munichois. Il a même été jusqu'à voir dans l'extension au travail intellectuel des disciplines scientifiques la manière allemande. Et ces recherches généralisées ont eu des conséquences inattendues. Sans doute, dans des questions délimitées, lorsqu'elles ont été entreprises avec quelque souci de méthode, elles ont pu donner des résultats incontestables : certains historiens ont mis ainsi en lumière le caractère belliqueux que l'idée nationale a toujours revêtu en Allemagne. Mais, quand ils n'emportaient pas de justification suffisante pour ne trahir qu'une réaction sentimentale, de

semblables travaux se sont retournés contre leurs auteurs. Ils ont jeté la suspicion sur la pensée française d'avant-guerre qui vivait normalement d'échanges avec toutes les nations européennes. Et ils ont permis aux anti-intellectualistes de remporter une victoire à la Pyrrhus.

Devant une telle confusion, il ne faut pas regretter seulement le manque de discernement qu'elle implique. Elle crée encore un état de déséquilibre et de malaise qui est un danger pour la pensée française. Par un retour singulier, ce sont les mêmes esprits qui étaient le plus ouverts aux influences étrangères qui, aujourd'hui, les dénoncent. Ils avaient engagé la jeunesse française d'avant-guerre en lui donnant des directions, en lui imposant des programmes, en limitant ses curiosités. Ils auraient dû accepter en silence la leçon des faits et personne n'eût songé à leur reprocher leur erreur. Maintenant qu'ils ont donné le spectacle d'un reniement douloureux, que reste-t-il des idées professées ? Les mots apparaissent vides de sens et comme privés de vie ; les formules se désagrègent ; les systèmes dialectiques s'écroulent. Cependant il y a là de jeunes hommes. Quel est leur partage, sinon l'inquiétude ? Quels conseils peuvent-ils recevoir d'aînés qui n'ont pas su conserver une tradition véritable ? Les maîtres intellectuels que l'opinion se donnait hier encore n'ont pas su conserver la tradition catholique qui avait bien sa grandeur quand un Malebranche s'en faisait l'interprète, ni la tradition libre-penseuse du XVIIIe siècle. Ils ont cru à la solidité des compromis ; ils ont cru que l'on transige avec la vérité comme on transige avec les consciences. Maintenant ils prononcent la faillite de l'intelligence avec la sourde haine de l'ilote

pour la force ; ils laissent sans direction des hommes qui veulent vivre.

Sans doute, quand toutes les énergies sont tendues vers la réorganisation du monde, la situation de la pensée est bien délicate. Et pourtant, au sortir de l'expérience tragique où se sont peut-être élaborées quelques certitudes nouvelles, nos devoirs intellectuels sont impérieux. La France, si décidée dans l'action, demeure hésitante, mobile et troublée devant son passé et devant l'intelligence. Elle ne sait que penser d'elle-même. Il importe de dissiper ce malaise. Il faut savoir ce que valent les idées que nous avons aimées et qui nous ont fait vivre, dût cette recherche être pénible. Nous ne pouvons prononcer aussi légèrement la déchéance de la pensée française d'avant-guerre, la déchéance de l'intelligence. Il importe de savoir dans quelle mesure et sous quelle forme la pensée française a subi l'empire des idées allemandes, et si les conséquences qu'on dégage de cette servitude sont légitimes. N'ayant ni l'étroitesse, ni les arrière-pensées d'un parti politique, le sentiment national n'a jamais exigé qu'aucun sacrifice soit fait de la vérité et de la logique. L'abandon aux événements n'est pas une discipline, l'improvisation n'est pas une méthode, le sentiment n'est pas un dogme. Et tout, même un traditionalisme strict, buté, qui méconnaîtrait les exigences essentielles de la pensée moderne, serait préférable à l'attente sans objet d'un opportuniste éternel.

***

D'une manière générale, la crise actuelle ne saurait nous surprendre. La cessation d'échanges intellectuels avec

l'Allemagne est un fait de même nature que la cessation d'échanges commerciaux. Mais elle répond encore à des raisons plus profondes et plus subtiles. A l'état de paix, les échanges portent sur des systèmes de représentations, science, philosophie, art, religion, dont le caractère est international en ce sens qu'ils sont des modes de l'activité humaine ne correspondant pas à une structure sociale déterminée. Certaines aspirations collectives, certaines doctrines, certaines découvertes surgissent parfois dans plusieurs nations simultanément, et semblent être surtout l'expression d'une époque. Les mouvements de toutes sortes se propagent, se transmettent et circulent à travers le monde. De fait, au cours du XIXe siècle, les esprits instruits des différentes nations possédaient une somme de connaissances à peu près identiques. Ils étaient bien près de penser les mêmes réalités de la même manière. Sous l'action de la science qui semblait devoir hériter du caractère universel, catholique, de la religion, l'accord des esprits paraissait se réaliser. Et quelques critiques, sensibles à cette transformation lente, pouvaient en pressentir les conséquences et annoncer, sans trop d'invraisemblance, la constitution d'un esprit européen.

Mais la guerre a été révélatrice des peuples en dégageant leur être intime. Les collectivités en état de défense, ramassées sur elles-mêmes, se sont dépouillées des attitudes apprises. Alors seulement il est devenu évident qu'elles possèdent une physionomie propre, des caractères inimitables et irréductibles. L'antagonisme des mœurs, des conceptions juridiques, de la sensibilité s'est révélé. Notre bonne foi surprise a pu découvrir dans l'Allemagne contemporaine bien des aspects que le commerce intellec-

tuel ne laissait pas transparaître et certains traits moraux assez odieux que Mme de Staël avait déjà pénétrés, encore que nos critiques lui aient généralement dénié l'intelligence des choses étrangères. Aussitôt la pensée s'est reprise instinctivement. Emportées par le mouvement national, avec l'ardeur d'une passion morale, toutes les disciplines : science, art, philosophie — la religion exceptée — ont tenu à répudier tout contact étranger et sont devenues nationales.

Cette réaction naturelle n'a pas été exempte d'exagération. En donnant à la seule attitude que nous puissions concevoir, et que nous devions avoir actuellement, une signification rétroactive, en étendant au temps d'avant-guerre ce qui vaut pour une époque de crise, on méconnaîtrait gravement les conditions de la vie intellectuelle. Et tout jugement porté sur les échanges intellectuels d'avant-guerre cesse d'avoir une valeur positive, s'il est seulement l'expression d'un mouvement de sensibilité. Car il ne suffit pas de haïr ; il faut trouver pour notre haine comme pour notre amour des raisons entières et durables. Il serait vain de regretter tout échange. Mieux vaut rechercher le sens de l'échange et s'appliquer à discerner dans les influences de pays à pays toutes les gammes et les nuances qui s'y trouvent.

L'échange est nécessaire. Il secoue et rénove. La confrontation de l'expérience que nous vivons avec celle que les autres peuples sont en train de vivre, fait que nous ne demeurons pas les esclaves d'habitudes acquises. Sans le va-et-vient des idées, la vie se retirerait de nous. Et l'esprit critique assure la continuité d'une vie spirituelle toujours changeante à la surface en ne demandant aux suggestions

étrangères qu'un prétexte pour se mieux connaître et rejoindre ses traditions véritables. Il se passionne, il se prête à tous les mouvements d'enthousiasme, il a toutes les curiosités. Mais jamais son admiration n'est entière. La vigueur de ses instincts, la force avec laquelle ses tendances s'expriment le défendent des émotions fugitives et superficielles. Celui-là seul redoute l'échange qui craint de ne pouvoir réagir. L'appréhender, c'est déjà douter un peu de soi-même, c'est sentir la misère de sa personnalité.

Car, dès que l'homme est trop faible pour laisser la marque de sa pensée empreinte sur les choses, les idées se désagrègent. Leur signification objective, impersonnelle se dissipe. Elles se métamorphosent et ne sont plus que cristallisation de tendances, expression indécise d'images et de désirs. Elles engourdissent l'intelligence, envahissent l'être devenu trop plastique et s'emparent de la sensibilité surprise. Il n'y a plus échange, mais substitution.

Cette distinction jette sur l'influence allemande un jour nouveau. Il n'y a ni à s'étonner ni à s'inquiéter si, dans l'ordre scientifique et philosophique, des idées allemandes ont pu attirer notre attention, puisque la pensée allemande participait, jusqu'en 1914, de la pensée européenne. Mais on peut se demander si, à la faveur et sous le couvert d'idées qui ont une portée internationale, la sensibilité allemande, demeurée profondément nationale, n'a pas introduit en France une manière nouvelle de sentir que nous avons crue naturelle et autochtone. On peut se demander si la sensibilité allemande n'a pas été un des agents les plus directs de la désorganisation intellectuelle entreprise en France par la philosophie du sentiment.

***

Sous le mouvement qui transforme l'Allemagne à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, qui traverse la religion, la philosophie et l'art, c'est l'esprit allemand qui secoue la tutelle où le tenaient notre politesse et nos lettres et donne libre cours à sa sensibilité. Il révèle, comme Faust, « un cœur d'enfant et un esprit séculaire ». Son émotion devant la vie l'enchante, tant elle paraît neuve ; car il est sans souvenirs. Il ne sait qu'imaginer son passé et projette sur le présent ses aspirations confuses. Alors une réalité seconde se dévoile. A l'appel des poètes tout un monde caché et invisible qui sommeillait dans l'œuvre d'Albrecht Dürer, qui chuchotait à travers les légendes ancestrales, se reprend à vivre. Les cosmogonies renaissent. Dans la nature célébrée jadis par Jacob Böhme, tout devient étrange et prend un sens mystique. Novalis épie au fond de l'être humain l'action sourde de forces insoupçonnées. La sensualité rêve avec Schumann au jardin de Marguerite. L'ivresse lourde et la joie triste des foules traversent les symphonies de Beethoven comme une supplication. Partout l'imagination se joue. Toujours créatrice, elle ignore la saveur des plénitudes et jamais elle ne souhaite arrêter la minute qui passe.

Telle est la sensibilité allemande. Tout en elle traduit le trouble, l'inquiétude violente, le désir de vivre insatisfait. On sent ses religieux, ses musiciens, ses philosophes à la poursuite de la vie. Mais elle est impétueuse et brutale ; c'est une chasse plutôt qu'une recherche. La vie se dérobe. Ils voudraient l'enserrer, la contenir dans un

mouvement du cœur, dans un thème ou dans une formule, car ils croient encore à la puissance magique des formules. Ils apprêtent un piège dialectique. La vie mobile et fuyante contourne les appareils formidables de mots, sans laisser d'elle davantage qu'un reflet. Ils essaient alors de l'imiter ; ils se veulent multiples et universels comme elle. Ne voyant plus dans le réel que conflits, contradictions, antagonismes, ils demandent à l'imagination distendue le secret des métamorphoses. Le même mouvement d'idéalisme traverse Hegel, Fichte, Schelling et Wagner. Ils n'ont jamais su trouver la forme harmonieuse et aimée en qui la vie suspendue s'épanouit et s'achève. Leur métaphysique ne trahit qu'un mauvais esprit de révolte et leur inquiétude ne s'apaise que dans un rêve d'orgueil mystique. Ils ne savent que l'art de rêver.

Cet esprit s'introduit en France, au lendemain de l'aventure impériale, lorsqu'il ne reste, avec l'amertume du souvenir qu'un vide de l'âme. Au sein d'une dissolution générale où rien d'autre ne subsiste que des cadres administratifs, on attend de la Sainte Alliance un roi et un régime mental. L'invasion de 1815 permet une invasion plus subtile, plus complexe, plus tenace. La sensibilité nouvelle s'empare des esprits, qui combine étrangement le réalisme des buts politiques et le mysticisme. Les éléments empruntés à la civilisation française s'y reconnaissent encore assez pour qu'elle ait comme un air de parenté avec l'esprit français. Mais sa violence naturelle la rend dominatrice. Exploitant la réprobation morale qu'inspire l'irréligion du XVIII[e] siècle et la crainte qu'inspirent les idées révolutionnaires, elle conquiert la pensée française. Et le mouvement d'enthousiasme qui anime

la jeunesse de Cousin et qui pouvait être le prélude d'une Renaissance dévie, tourne court et s'achève en une Restauration.

C'est un courant de poésie et de lyrisme à la fois mystique et social qui s'insinue et pénètre dans le domaine de l'art et de la philosophie. L'esprit de l'école romantique et l'idéalisme postkantien agissent confusément sans susciter d'imitation précise. Aussi n'éveillent-ils pas l'attention et ne rencontrent-ils de résistance que chez Stendhal. Ce que nous retenons des contacts brefs et des voyages, c'est une ambiance imprécise faite d'images plus encore que d'idées. Nous apprenons à rêver ; et la rêverie allemande nous repose des élans passionnés et de la nostalgie où nous venions de nous complaire. Sous son charme, la sensibilité se libère de toutes les disciplines, conquête patiente d'une vie intérieure qui se veut harmonieuse et établit entre toutes les puissances de l'être une hiérarchie. L'imagination prend la clef des champs et vagabonde.

Mais les artistes de 1830 sont trop proches de la vie de sensation et souvent d'une ingéniosité trop subtile pour que le tourment métaphysique s'empare d'eux et les tristesses sans cause. L'originalité de leur nature les rend assimilateurs ; mais leur fantaisie les défend du mysticisme. Ils admettent qu'une manière nouvelle de sentir s'incorpore à notre sensibilité et l'enrichisse, mais seulement au prix de sa sujétion. Et le romantisme allemand, contenu dans l'art, ne réussit à s'emparer que du domaine spéculatif.

Le discrédit où sont tombées la science, l'analyse et l'expérimentation, qui ont partie liée avec le scepticisme

du siècle précédent, facilite sa besogne. L'éducation scientifique disparaît presque complètement et fait place à l'à-peu-près facile et brillant de l'éducation littéraire. Devant les choses, les idées, la pensée n'analyse ni ne regarde ; elle se laisse envahir par l'émotion immédiate. L'atmosphère qui se dégage, une impression fugitive, un mouvement instinctif la contentent. L'émotion confuse et amorphe est une possibilité indéfinie de sensations ; au gré des suggestions, elle se prête à toutes les métamorphoses. Le jeu des affinités se substitue à la logique. Les idées cessent d'avoir une valeur en elles-mêmes, toute certitude étant sentimentale. La recherche des causes à la manière du savant est abandonnée pour la poursuite d'analogies mystérieuses. Car le monde entier, vaste poème, se modèle sur les données intimes. La sympathie, l'intuition sont élevées au rang de méthode. Philosophie et poésie se confondent. Et le sentiment, dans les limites de l'expérience individuelle, devient source de vérité.

Ainsi la prépondérance d'une sensibilité trouble corrode la pensée et entraîne une modification profonde dans l'attitude spéculative traditionnelle. Il naît, dans l'école de Cousin, un mouvement ambigu et opportuniste, le spiritualisme. Celui-ci se colore diversement, suivant les tempéraments, les modes et le jeu des influences. Il revêt successivement toutes les formes. Parfois même, telle de ses manifestations paraît assez orginale pour laisser croire à un renouvellement et à un travail véritable de la pensée. Et pourtant, lorsque tombe le vêtement un peu flottant dans lequel il s'enrobe, il ne demeure de lui que quelques croyances traditionnelles et quelques dogmes.

C'est que, sous la Restauration, les besoins philosophiques se confondent avec les besoins religieux. La pensée ne tend qu'à rendre plus fermes et plus assurées les croyances. Dieu et l'immortalité de l'âme demeurent les questions primordiales. Mais on a tenu à substituer à la discussion des dogmes théologiques, qui exige, somme toute, une dialectique serrée et de l'esprit de suite, le témoignage infaillible de la conscience morale. D'ailleurs, le goût du schisme est assez prononcé ; la morale règne ; la raison pratique l'emporte sur la raison spéculative. Et la science est lettre morte sans l'esprit métaphysique dont les formules donnent, comme autant d'opérations magiques et hermétiques, le secret des choses et du monde.

Et l'œuvre de la Restauration se prolonge sous la Monarchie de Juillet. L'action d'une classe bourgeoise prospère et détentrice du pouvoir amène la pensée à composition sous couleur de libéralisme. Balzac, son peintre, n'a pas l'ironie d'Henri Monnier ; les philosophes, sous peine d'être notés de « matérialisme », deviennent des directeurs de conscience encore plus accommodants que les jésuites. Le spiritualisme cesse alors d'être le grand système que Malebranche et Maine de Biran ont pu concevoir. « Par l'éloquence de la parole, le concours de la théologie chrétienne, la propagation de l'enseignement classique, il devient une sorte d'institution sociale [1]. » Il sert la politique qui s'efforce de capter les idées révolutionnaires pour leur interdire l'avenir. Il se retourne à la fois contre les doctrinaires et contre Auguste Comte qui renoue, par l'entremise des idéologues et des médecins,

1. Vacherot, *La situation philosophique en France* (*Revue des Deux Mondes*, juin 1868).

avec le XVIIIe siècle. Il profite de toutes les confusions de toutes les ignorances ; il entraîne après soi toutes les forces conservatrices. Il va chercher loin de la tradition française, dans la religiosité allemande semi-catholique et semi-protestante et dans le romantisme de Schelling, ses thèmes et ses prétextes. Ayant la vitalité des courants qui servent les intérêts des groupes, il survit aux journées révolutionnaires de 1848, à la proscription impériale qui bâillonne l'Université de 1852 à 1864 ; et il réapparaît pour emprunter à Ravaisson le prestige de son talent [1]. Même après 1870, bien des intelligences ne réussissent pas à s'en affranchir. Par son intermédiaire, elles se mettent à l'école de la philosophie allemande. Et, là-bas, elles ne pressentent ni ne discernent le développement du machinisme, les applications techniques de la science, l'accroissement constant des exportations commerciales, le besoin de débouchés nouveaux, la naissance d'une politique mondiale menaçant l'équilibre européen. De tout ce travail qui inquiète Nietzsche et qui transforme la pensée elles ne devinent rien. Méphistophélès les guide toujours à travers l'Allemagne.

De la sorte (et jusqu'en 1914), la philosophie est devenue trop souvent une manière d'art quand elle n'est pas une théologie bâtarde. La religiosité, le moralisme, le mysticisme sont les qualités auxquelles se reconnaît un « esprit philosophique ». Tout est vu sous l'espèce du bien et sous l'espèce du beau. Les penseurs allemands nous fournissent les types. Faust, qui n'avait fait que visiter Berlioz et Delacroix, s'installe à demeure

1. Cf notre article sur *La Doctrine de Ravaisson et la Pensée moderne* (*Revue de Métaphysique et de Morale*, mai-juin 1919).

chez les philosophes. On le consulte; il rend en vers ses oracles. Goethe ne sait-il pas toutes les raisons de vivre, comme Kant sait toutes les raisons d'être moral et toutes les bonnes raisons que nous avons de croire à la fusion posthume du bonheur et de la vertu. Schelling épèle les secrets de la nature, révélation vivante. Le catholicisme de l'école de Munich neutralise heureusement le piétisme de Kœnigsberg et le protestantisme d'Iéna.

Aussi n'y a-t-il pas place pour notre passé : le spiritualisme supprime le XVIII[e] siècle et annihile l'expérience d'un peuple. Il appauvrit l'histoire et la rabaisse à la mesure de ses intérêts et de ses scrupules. Il oublie que Kant a été influencé par Rousseau et il le faut bien pour taire l'originalité des *Confessions,* modèle lucide et si peu romantique d'analyse psychologique. Il oublie que Goethe connaissait très bien Diderot. Il oublie que Schopenhauer et Nietzsche se sont nourris de nos moralistes, qu'ils ont aimé nos correspondances et nos mémoires ; autrement il eût fallu reconnaître que, même au grand siècle, les Français ont été des observateurs des mœurs indulgents ou passionnés. Il oublie d'Alembert et Condorcet. Il oublie que Voltaire, Condillac, Destutt de Tracy et Cabanis ont posé les fondements d'une philosophie de la sensibilité ; que, même pendant la Révolution, il y eut un mouvement d'idées traqué par l'Empire, étouffé par la Restauration. Il fallait bien créer la légende de l'athéisme et du sensualisme du XVIII[e] siècle. La France devient alors un pays affaibli par de longues secousses politiques, sans sève intellectuelle, qui doit sa vie aux révélations venues d'Allemagne et d'Alexandrie. Tout au plus est-elle la

patrie d'un Descartes mystique et halluciné, d'un Pascal, génie scientifique pris au piège du doute et se débattant dans les rêts de Port-Royal. Un vent de piétisme souffle. Une dialectique morose place devant l'initiative et l'expansion humaine l'image du péché. Sur le monde entier, sur les êtres et les choses qui réjouissent l'artiste, elle répand une atmosphère de contrition. Naïvement insincère, tourmentée par la passion morale, elle se pare du devoir pour masquer sa confusion. Sans spontanéité, sans fantaisie et sans amour, elle est mauvaise ouvrière de vie.

A travers le siècle, un certain nombre d'esprits, obéissant à des considérations pratiques plutôt qu'à des exigences spéculatives, se sont donc laissé séduire par la sensibilité allemande. Ils ont introduit l'esprit métaphysique. La dissociation de la sensibilité et de l'intelligence, la prééminence de la sensibilité, la confusion dans les idées, qui s'ensuivirent, coïncidèrent avec une méconnaissance de l'esprit français. Replacé dans l'histoire des idées, le spiritualisme n'a ni l'ampleur ni l'importance qu'on lui prête. Il ne saurait mettre en cause la valeur de l'intelligence. Le mouvement intellectuel et scientifique, les modifications sociales, les événements historiques autour de lui ont transformé le monde. Maintenant, à son réveil, il éprouve une stupeur douloureuse et s'étonne de voir Wundt revendiquer avec âpreté Leibniz, philosophe allemand. Les discours de Pangloss ne nous avaient-ils pas mis au fait ? Et serions-nous si surpris aujourd'hui si *Candide* était, par hasard, devenu un livre classique ?

***

Cependant la France véritable est ailleurs. Parler de qualités de race, de l'esprit gaulois et du génie latin c'est encore presque n'en rien dire, tant le concours des circonstances qui nous ont créés est multiple. Mais, dès qu'on cesse de prêter à la culture une finalité singulière, pour y voir seulement une image et comme un reflet de la vie, surgit notre peuple. Il suffit de se déprendre des admirations de collège qui font tenir dans la préciosité alexandrine de Virgile, dans l'épicurisme trop relâché d'Horace et même dans la correction froide de Racine tous les mouvements du cœur humain. Seul le commerce assidu de nos artistes, de nos savants, de nos philosophes, s'unissant au goût pour les campagnes françaises, révèle la sensibilité frémissante de la nation.

Cette force nouvelle que l'Allemagne venait de découvrir et dont on s'est entretenu mystérieusement au XIXe siècle, il y a beau temps que nous en avons approfondi le secret et que nous avons su en dominer la violence par une maîtrise constante de nous-mêmes. Notre civilisation n'est pas d'un jour. Tant de générations courbées sur les terres du Valois et de l'Ile-de-France ont vécu le drame de la vie et jeté dans le brasier leurs joies et leurs souffrances, que notre image se coule en un alliage toujours plus riche. L'être a acquis peu à peu une finesse nerveuse et une sensibilité pénétrante. Lentement il a conquis sa personnalité ; il est parvenu à vivre d'une vie propre et à mêler au chœur des grandes émotions collectives le chant encore tremblant des émotions personnelles. Sans

désapprendre de pleurer et de rire, il a appris la mesure dans l'expression des sentiments. Jamais il ne s'abandonne à l'ivresse de sentir. C'est qu'un plaisir d'intelligence rend plus intense encore son émotion. Il sait le prix des mouvements spontanés ; mais il n'a jamais douté que la pensée qui les arrête au passage et les retient encloses dans une forme durable n'ajoute encore à leur prix. Il va même parfois jusqu'à rougir d'être ému ; et l'ironie légère fuse instinctivement, comme une défense.

Car l'esprit français n'est ni très sensuel ni très mystique. Il ignore la sensualité inquiète, énigmatique et pesante des pays protestants. Amoureux des lignes, des couleurs et des formes, il goûte dans les sensations une joie pure et subtile. Il est trop mobile pour être sentimental. Il y a en lui un besoin de précision et de netteté par quoi il répugne, jusque dans sa musique même, qui est musique de danse, aux inquiétudes prolongées. Pour lui le monde extérieur existe. Et, comme il est curieux, le spectacle des choses l'empêche de méditer trop longtemps et de se perdre dans la contemplation mystique du moi. Il ignore le tourment de l'infini, car il sait que là où sont les raisons véritables de vivre est aussi la joie de vivre. Sa tristesse est dans la nostalgie, dans le regret des horizons accoutumés. Depuis Ronsard, son lyrisme intérieur et sans fièvre dit la fluctuation des désirs précis et le retour des saisons.

Aussi il est bien vrai que notre goût « s'étend tout autant que notre intelligence et il est difficile qu'il passe au delà ». Y a-t-il lieu de le regretter ou n'est-ce pas plutôt notre privilège ? La France, où convergent les mouvements européens, a toujours évité la consomption des

nations qui s'isolent, ne vivent que de souvenirs et fouillent un passé mort. Sachant que la vie spirituelle est dans l'échange, elle a accueilli toutes les idées, sûre d'elle-même : sa fantaisie, son esprit, le sentiment du ridicule, qu'elle a très vif, constituent sa sauvegarde. Elle refuse de suivre l'engouement des classes oisives qui mettent indifféremment à la mode un costume ou une nuance de sentiment. Assez artiste pour ne rien mépriser, elle détient le secret des transpositions. Le tumulte des désirs peut monter des cours italiennes avec une rumeur de fête et un parfum d'aventure, elle en fait des châteaux en Touraine. Quand les idées anglaises affluent, elle les discute avec passion. Mais l'inquiétude métaphysique exaspérée par la vie triste des petites villes d'Allemagne du Nord s'insinue-t-elle ; son rire la dissipe et son sens exact des choses. Sans doute, il y eut parfois imitation servile et non adaptation véritable. L'action de l'Italie sur nos peintres, de la Grèce sur nos sculpteurs, de la pensée dite classique sur nos écrivains, de l'Allemagne sur nos philosophes fut telle. Elle est survenue toutes les fois qu'un doute de soi-même ou une défaillance passagère permettait le jeu de sentiments factices. Mais ces accidents sont négligeables. Aucun académisme n'a jamais rallié l'unanimité des esprits. Les mouvements conventionnels ont toujours été le fait de groupes qui doivent à des circonstances imprévues un prestige usurpé et qui agonisent d'une mort lente à l'écart des courants nationaux. Eux seuls portent en eux tout l'avenir, d'eux seuls jaillit, impétueuse comme une force élémentaire, notre volonté profonde.

Et cette volonté est de comprendre. Notre pensée

s'est tournée vers l'étranger quand elle avait besoin de distraction et de détente. Elle a caressé les robes espagnoles comme elle s'est promenée dans les jardins d'imagination, au clair de lune, par manière de jeu. Elle savait que pour bien penser il faut être un peu poète ; mais elle savait aussi que toute poésie est intime. Elle semblait avoir des fantaisies et des caprices. A regarder penser et sentir les autres, elle assistait à sa naissance véritable. Sous son instabilité apparente, sous le jeu des influences, sous son cosmopolitisme même, il y a élargissement, enrichissement et suprématie de la sensibilité française. Elle a voulu pénétrer l'homme.

Notre pensée doit à cette alliance singulière de la sensibilité et de l'intelligence autant qu'à son indépendance d'avoir toujours été une réflexion sur l'activité humaine contemplée avec sympathie. Par là, elle prolonge la tradition hellénique. Plus proche de la nature, plus immédiate, plus sensuelle, la Grèce, quand on la dégage des subtilités orientales qui s'entrelacent dans les dialogues de Platon comme des arabesques intellectuelles, c'est le culte de l'animal humain plutôt que le culte de l'homme. La France est infiniment plus complexe. Elle a traversé le christianisme, puis la science. Elle a découvert la valeur active de l'idée vraie, après avoir découvert la valeur active de la croyance. Elle a reconnu dans l'art et la science, dont les valeurs constituent le monde spirituel, les formes de vie les plus hautes. Créatrice, elle a sculpté ses rêves et prêté à ses désirs la magie des couleurs et des mots. Moraliste, elle a suivi le mouvement des conditions sociales et le développement des mœurs. Soucieuse du détail, elle a su ne pas trop s'y complaire ; il y a en elle

un dogmatisme, un besoin voilé de donner des directions qui sont signe de force et affirmation de soi. Elle redoute la fausse gravité des métaphysiciens, car elle excelle dans l'essai où se rejoignent tout simplement, tout uniment la spéculation et l'action, la réflexion et la vie. Sa science faite de sagesse ne saurait tenir dans des formules ni recevoir de développement dialectique ; elle est un humanisme fécondé par la rencontre des événements et des caractères.

Ainsi, peu à peu, s'est modelé le visage de l'homme. Au type latin fruste et taillé tout d'une pièce, tenace, endurci et n'ayant qu'une entente limitée des choses, s'est substitué un type plus riche. Les esquisses en sont nombreuses ; nous nous sommes repris à plusieurs fois pour nous parfaire, car nous nous sommes sentis toujours plus divers et plus multiples. Mais, plusieurs fois, la société française a connu des époques de quiétude. Elle a vécu son présent pleinement, sans regret du passé et sans grand souci d'imaginer l'avenir. Elle a réalisé une fusion complète de la culture et des mœurs. Si elle a compris que, sans la science de l'homme, la science des mœurs serait vaine, elle n'a jamais ignoré que, sans discipline, la science de l'homme serait un moyen assez médiocre de parvenir. Elle a regardé la vie à hauteur d'homme, sans illusion, avec clairvoyance. Et lorsque sa sincérité et sa lucidité lui ont fait un devoir d'écarter des raisons de vivre périmées, il est resté à ceux qui sont allés au delà des croyances un optimisme intellectuel.

A travers toute son histoire, la pensée française est art de vivre, science du bonheur, discipline vivante. La continuité de son œuvre dans tous les domaines révèle moins une nation classique que la nation humaine.

***

Si cet esprit a des racines profondes, un siècle de romantisme suffit-il pour détruire cette attitude atavique, instinctive que nous avons devant la vie et qui est riche de tant de souvenirs ? L'anarchie sentimentale a-t-elle pu tuer en nous la sensibilité artistique, l'émotion intellectuelle, l'intelligence critique ?

De fait, il semble bien à première vue qu'avec le XIXe siècle une expérience nouvelle commence où notre passé n'a point de part. Elle se présente comme une réaction unanime contre l'esprit du XVIIIe siècle. Mais c'est que sa stérilité de sentiment et sa souplesse morale ont acquis au spiritualisme les sympathies de l'opinion. Son inertie, son art de durer lui suffisent qui le dispensent de conquérir les esprits à l'aide du vrai. Disposant des pouvoirs officiels, de l'enseignement, de la critique, il laisse tomber sur le passé le voile du silence ; contre son époque il n'use que de polémique. Aussi le jugement qu'il porte sur un siècle dont il ne représente pas l'esprit est sujet à caution et révisible. Il faut rejoindre les forces vives qu'il a cru pouvoir écarter sans se mesurer avec elles et qui sortaient de notre passé.

La Révolution a généralement capté l'attention de l'historien. Elle n'est pourtant que l'épisode politique d'une épopée industrielle. Dès le XVIIIe siècle, une révolution économique liée au développement des sciences se prépare. Les conditions nouvelles du travail humain, de l'échange, de la circulation des richesses, devinées par les encyclopédistes, entraînent des modifications dans

la physionomie des groupes. Un régime croule ; des cadres sociaux éclatent ; une force anonyme surgit, inorganique et instable. Ses souffrances et son absence de loisirs la maintiennent longtemps dans un état d'enfance. Impulsive, elle croit à des lendemains meilleurs. Elle passerait presque inaperçue si ses sectes mystiques et ses émeutes qui avortent ne bouleversaient l'ordre moral. Précipitée du pouvoir chaque fois qu'elle s'en approche et l'atteint, elle est incapable de s'emparer de la pensée et de formuler clairement ses exigences. C'est la pensée de nos écrivains sociaux et de nos polémistes qui doit aller à elle pour discerner, dans les masses populaires, la vitalité et la promesse ardente des êtres jeunes à qui l'avenir est dévolu.

Tandis que certains esprits connaissent successivement toutes les inquiétudes et se prennent à rêver, d'autres, face à la vie, se plient à la discipline française ou partagent les enthousiasmes naissants. Se tenant au-dessus de leur époque, là où les passions mesquines viennent mourir, où le cours des événements n'altère pas la valeur durable de l'idée, ils font œuvre de savant ou d'artiste. Les savants, faisant justice des hypothèses métaphysiques puisées dans Stahl, Schelling et Fichte, préfèrent aux raisonnements la pratique du laboratoire ; aux vues d'ensemble, les conclusions partielles et modestes. Laissant aux talents peu doués le soin de poursuivre le beau moral et idéal dont Winckelmann s'est fait l'apôtre, l'artiste tente d'exprimer simplement la joie de la lumière. Par delà les paysagistes de Fontainebleau et Delacroix, les impressionnistes rejoignent Watteau, Chardin et Fragonard en même temps qu'ils disent la poésie de la vie moderne. Se dégageant de toute sensibilité factice, Stendhal et

Flaubert poursuivent, sans aucune arrière-pensée morale, avec la netteté d'un clinicien, l'exploration du cœur humain, cependant que le roman social se constitue avec Zola qui les reconnaît comme ses maîtres. Taine reprend les études psychologiques au point où les idéologues les avaient laissées. Comte discerne, sous les fluctuations politiques, la constance des forces sociales et tente d'en pénétrer la nature.

Ainsi, à la suite de Stendhal, dispersés dans tous les domaines avec une prodigalité heureuse, les libres esprits continuent à sentir et à penser à la française. Ils demeurent en contact avec l'esprit du XVIIIe siècle. Suspects pour avoir lutté contre la paresse et l'engourdissement romantiques, ils ont été tenus pour la plupart en dehors de la pensée officielle. Le merveilleux enseignement qu'ils apportaient à la jeunesse a été méconnu ; ils n'ont pas eu les honneurs du collège. Certains ont vécu dans l'oubli ; d'autres ont connu le mépris plus douloureux encore que le silence. Ils n'en avaient cure. Ils ont consacré leur vie à une œuvre durable, sachant que le secret des créateurs est dans la persévérance ; ils se consolaient peut-être aussi en estimant avec Balzac que « les grands ouvrages font justice des petits ennemis ».

Pourtant, ils ont été nos maîtres véritables. Parmi leurs contemporains ils ont mieux senti, mieux vu, mieux compris. Et ils ont aimé davantage. Ils ont eu et donné ce qui fait notre orgueil : la conscience. Et ils ne sont pas seulement la conscience de leur époque ; en eux l'esprit français se retrouve. Il faut les unir et les rapprocher, sans craindre l'épithète de dilettante, appliquée aux esprits qui entendent dominer toutes les idées, toutes les émotions

et reconnaissent, dans la diversité harmonieuse de leur nature, une richesse. Alors de toutes les œuvres, une impression unique se dégage ; elle révèle une tradition. Cette tradition n'est pas un dogme ; elle devient un fait d'expérience.

Les œuvres françaises ne sont que les moments d'un seul effort critique poursuivi à travers les siècles. Face à la vie, la pensée souhaite de comprendre. Elle répugne aux enveloppements, aux atténuations, aux marches et contre-marches des esprits sans virilité. Elle veut l'émotion exacte, la phrase précise, la décision directe. Positive et expérimentale, elle bannit la sensibilité trouble sans désagréger l'émotion. Car elle ne saurait se confondre avec la « raison » des métaphysiciens allemands, non plus qu'avec l'« esprit » des spiritualistes. Elle n'est pas davantage un art de raisonner suscité par un mauvais goût de logique. La pratique de l'art et de la science, la conduite même révèlent sa nature, qui supposent également une concentration et une collaboration de toutes les puissances de l'être. Elles laissent deviner une fusion étroite de la sensibilité et de l'intelligence. Issue de la vie, notre attitude est l'expression et comme l'épanouissement de l'être qui voit clair en soi. Il a conquis, au prix d'une discipline constante, son unité ; par là, son œuvre aussi est une conquête. Tel est l'intellectualisme français qui nous défend de l'anarchie, qui restitue son sens profond et sa noblesse à l'effort humain : présence d'esprit.



Mais à quoi bon évoquer l'intellectualisme français ? Des écrivains qui se sont découvert tout d'un coup une

âme sociale déclaraient avec ensemble, tant ils sont accoutumés à se plier aux modes, et aux heures les plus cruelles de la guerre, que les intellectuels apparaîtraient après la guerre comme « des produits de luxe un peu démodés ». Il est vrai que chacun se fait de l'intellectualisme une conception à la mesure de son esprit. Il est vrai aussi que les problèmes actuels sont d'ordre pratique. Mais sont-ce des raisons suffisantes pour que nous doutions de l'intelligence? Ceux qui se sont tenus délibérément à l'écart de la vie moderne et qui faisaient fonction de penser ne sauraient lui reprocher son aveuglement. Eux seuls ont méprisé la science et ses méthodes, méconnu la puissance de l'industrie, oublié que les intérêts économiques nationaux l'emportent sur les considérations de parti. La philosophie du sentiment doit imputer au seul défaut d'une discipline qu'elle n'eut jamais le courage de se donner, son manque de clairvoyance.

Sans doute, les conditions de la spéculation se transforment. Les problèmes d'école qui ont toujours conservé « une mine paysanne et scolastique » disparaissent. Les problèmes véritables s'infléchissent. Nous devons faire face à des réalités nouvelles. La réalité collective se dévoile dont certains penseurs avaient entrepris, après Montesquieu, l'étude, malgré l'opposition des spiritualistes soucieux de défendre un individualisme étroit et craignant de voir une interprétation positive des mœurs susciter une orientation nouvelle de la conduite. La structure sociale, mise à nu par des forces dévastatrices longtemps contenues, révèle, plus violemment que ne l'ont fait les crises de gouvernement et les crises économiques, les forces morales qui se dégagent des groupes. Imperceptiblement, échap-

pant presque aux observateurs les plus attentifs, un double mouvement de ségrégation et de coalescence emporte les sociétés et modifie profondément la physionomie des peuples. Des forces meurent. Des forces embryonnaires apparaissent. Des courants se forment; des idées nouvelles s'ébauchent. De tout cela autant que des événements politiques est faite l'atmosphère dans laquelle nous vivons. C'est à cette réalité spirituelle au moins autant qu'aux facteurs matériels que nous avons affaire pour résoudre les problèmes d'après-guerre.

En présence de cette réalité, une attitude expérimentale s'impose. Or elle ne saurait s'improviser. Aucun aspect de la réalité ne s'appréhende, comme le croient les philosophies paresseuses, du dedans et par intuition. La signification du milieu ambiant qui souvent détermine nos actes ne se révèle pas immédiatement. Ce que chacun de nous en pressent est fragmentaire, enveloppé d'une gangue affective. Une synthèse est nécessaire qui n'est l'œuvre ni d'un individu ni d'un jour. Mais chacun peut obtenir le détachement de soi-même et soumettre les faits à une investigation qui autorise une opinion raisonnée et une volonté droite. On s'imagine communément que nous sommes tous égaux devant l'expérience. Or l'expérience des réalités collectives, comme l'expérience de la vie intérieure, exige, pour être féconde, les délicatesses, les tâtonnements, l'impartialité d'une expérience scientifique faite dans un laboratoire. Elle exige la même discipline intellectuelle. Se plier aux circonstances, ne pas les affronter pour en pénétrer la leçon latente, c'est les subir sans plus. Trop de facilité à s'adapter, trop de souplesse sont même parfois, autant que signe de médiocrité

morale, défaut de probité intellectuelle. Notre attitude actuelle est donc solidaire d'une discipline. Elle suppose cette présence d'esprit et cette maîtrise de la sensibilité qui sont nos qualités essentielles.

Aussi devons-nous nous garder de toute attitude sentimentale. Sans doute nous sommes plus que jamais portés à l'émotion et sans direction véritable. Les groupements politiques, prisonniers des formules d'avant-guerre, demeurent en face d'un monde qui se refait, insensibles à la nouveauté des choses. Les groupements intellectuels témoignent d'une inconscience étrange. L'opinion se penche sur le cours capricieux des événements pour y retrouver le reflet de son angoisse et de ses alternatives irraisonnées. Mais cette crise est passagère. Sous la pression irrésistible du réel, chaque jour une idée toute faite se désagrège et nous nous rapprochons de la lucidité. Nous devons laisser le retour progressif à la vie logique s'opérer normalement, car il n'est de conviction sûre que celle qu'on acquiert par soi-même. Mais il faut écarter l'anti-intellectualisme d'avant-guerre qui ne pourrait que prolonger le divorce de la pensée critique et de l'opinion au prix d'influences étrangères.

Ce n'est pas que nous devions nous défendre de toute influence. Nous avons des affinités avec la pensée anglo-américaine : même positivité, même goût du détail concret même sentiment de l'expérience; dans notre passé, les contacts avec l'Angleterre furent féconds. L'introduction de la pensée anglaise en France au XVIII[e] siècle a donné aux sciences de la nature, aux sciences politiques et aux méthodes expérimentales une impulsion nouvelle. Vers 1860, l'action de Stuart Mill et de Spencer a permis à des

esprits comme Taine d'échapper à la métaphysique allemande ; elle a prolongé, sans toutefois l'enrichir d'apports nouveaux, l'action du positivisme ; et, encore aujourd'hui, elle serait nécessaire pour combattre la dialectique et rappeler la simplicité des démarches logiques. Mais là doit s'arrêter l'échange. Car nous ne tendons pas depuis tant de siècles à nous affranchir de toute tutelle religieuse pour remplacer la religiosité allemande par la religiosité anglo-américaine. Si cette substitution peut être relevée chez certains spiritualistes contemporains, elle a été faite au mépris de nos traditions rationalistes. Aussi les résistances que le Pragmatisme a rencontrées en France sont légitimes ; elles doivent être maintenues. Car le peuple américain fait l'apprentissage de la pensée. Il vient de s'apercevoir que la vie matérielle n'est pas tout ; que l'homme n'épuise pas, même en des labeurs gigantesques, son activité ; qu'il existe aussi une vie spirituelle. Sa religiosité, son inquiétude morale, son idéalisme sont l'expression lyrique et confuse de cette découverte. Partout, chez James comme chez Emerson, se retrouve une même tentative pour constituer des traditions intellectuelles. Et l'Amérique est vraisemblablement appelée à connaître, maintenant que son union nationale se fait au sortir de cette guerre, une crise intellectuelle qu'elle soupçonne à peine : au prix du scepticisme elle apprendra que la vérité, même relative et transitoire, ne se persuade pas, mais se démontre.

Le Nouveau Monde peut être le champ magnifique d'une expérience humaine sans apporter un terme à la pensée européenne. Sans doute, nous devrons beaucoup à la nation qui fit le don de sa jeunesse. Mais, si nous tenons

de notre âge quelque lenteur et un attachement exagéré pour les habitudes acquises, nous nous sommes fait aussi un cœur et un esprit plus savants. Nous sommes moins neufs dans l'art d'aimer et de souffrir. Dans notre vieillesse est notre privilège, est notre science. Nous sommes lucides, sachons le demeurer.

Déjà nous n'avons guère profité de l'expérience révolutionnaire pour avoir manqué du réalisme nécessaire aux hommes et aux peuples qui veulent vivre. De notre histoire nous avons fait une épopée et nous avons menti à notre passé. Il n'y a pas d'épopée. Il y a des forces ; des forces aveugles et brutales, des forces spirituelles et morales. De leur rencontre, de leur asservissement mutuel et alternatif, jaillit l'histoire du monde. Arc-boutée contre trois siècles de civilisation, la France a pu maintenir, vacillante, la lueur d'intelligence qui refera la clarté sur le monde. Mais ses souffrances seraient inexpiables si elles ne nous avaient rien appris.

RAYMOND LENOIR

SONNETS

AMOUR, LORSQUE MA LÈVRE...

Amour, lorsque ma lèvre, en ta jeune toison,
Cherchait à prolonger des instants misérables,
Mon cœur, troublé par toi, ne jugeait désirables
Ni le repos des champs, ni la sage raison.

L'hymne que tu fais naître était son oraison ;
A tous émois, les tiens lui semblaient préférables
Et ses attachements étaient si peu durables
Qu'il en fallait plus d'un pour combler sa saison.

Or, vois comme il se rit aujourd'hui de tes charmes !
Laisse, méchant enfant, laisse tomber tes armes :
Ta flèche ou se romprait, ou manquerait son but.

Ici, l'œil apaisé peut flâner sans surprise,
L'ordre règne, et la coupe où gravement l'on but,
La main ne la rejette et la dent ne la brise.

MÉDITATION ÉGOÏSTE

Dans ma mémoire, hélas! quels visages vous faites,
Vous dont mes jeunes pas suivaient les pas lassés!
Vos yeux se sont éteints, vos corps se sont tassés,
Je vous ai trop connus, compagnons de mes fêtes.

Hermann, doux ignoré, toi qui chantas les bêtes,
Tu noyais dans le vin tes grands chagrins passés,
Et toi, pauvre Cryon, toi que j'aimais assez,
Ne méprisais-tu pas l'amour et les poètes ?

O fantômes sans voix que cherche à retenir
L'esprit qui vous a dû ses premières alarmes,
Votre amitié déjà n'est plus que souvenir :

Artisan d'un bonheur qui peut ne point finir,
Je vous évoque, avec vos travers et vos charmes,
Et ne sais si vraiment vous méritez des larmes!

POÈTES JAPONAIS...

Poètes japonais qui viviez autrefois,
Pleins de calme raison, dans vos maisons légères,
Frêles magots bouffis, bibelots d'étagères,
Vous qui chantiez la mort en vous tournant les doigts ;

Qui, le soir, descendiez dans vos jonques de bois
Quelque fleuve paisible aux rives mensongères
Et, le matin, goûtiez les douceurs bocagères
Dans un jardin menu coupé de ponts étroits ;

Voluptueux vêtus de superbes étoffes,
J'ai lu dans le fracas des cités d'Occident
Vos poèmes plus courts que nos plus courtes strophes :

Je vous dois le bonheur de savourer l'instant
Et j'ai reçu de vous le secret, philosophes,
De conformer ma lèvre aux bruits du cœur battant.

POST MORTEM

Lorsque je descendrai dans le sein de la terre,
Quelques rares amis, joignant leurs tristes mains,
Déploreront ma perte avec des mots humains,
Puis l'on dira de moi : « C'était un solitaire !... »

Toi seule auras des pleurs. Au bois plein de mystère,
A ces coteaux légers où mûrissent nos vins,
Tu confieras, pour eux levant ton voile austère,
Ta souffrance, sans cris désordonnés et vains.

Je t'accompagnerai dans ces lentes sorties,
Je serai dans le vent qui couche les orties,
Dans l'air froid de janvier, dans la douceur d'avril.

Seule, occupée à coudre en la maison déserte,
Tu frémiras, mon ange, et briseras ton fil
Quand je m'engouffrerai par la porte entr'ouverte.

HENRI DEBERLY

LE PÈRE HUMILIÉ[1]

ACTE III

Les ruines du Palatin. Un soir de la fin de septembre 1870.

SCÈNE I

ORIAN, ORSO

ORSO. — Frère, ne sois pas si triste. Cela n'est pas déjà si amusant d'être parmi les vaincus, non, je n'aurais jamais cru que cela fût aussi désagréable !

Cet officier qui recueillait nos armes et qui riait en me regardant ! Il m'a reconnu et je le reconnaissais bien aussi. C'est un ancien camarade de loge.

Bon Dieu ! ne fais pas cette tête !

ORIAN. — La révolution est entrée à Rome, — à Rome aussi. — Les cloches ne sonnent plus de même pour moi.

ORSO. — Il y a tant de choses déjà que Rome a vu entrer et sortir !

— Entre autres, mon futur beau-père.

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er septembre.

Une révolution à Paris, une autre à Rome, c'est trop pour ce descendant de jacobins! et cette chose monstrueuse est arrivée que *subito*, instantanément,

Il s'est trouvé *sans place* !

Sans place, comprends-tu ? Pas plus de place sur la terre qu'un pur esprit !

Toutefois, le vieux sang républicain n'a pas été long à parler, son collègue de Londres vient de mourir, cette nouvelle lui a donné des ailes !

Je l'ai accompagné à la gare ce matin. Il dit qu'il m'aime comme un fils. Il a ôté son cigare de sa bouche pour me dire ça.

ORIAN. — J'espère qu'il arrivera à Paris avant les Prussiens.

ORSO. — Les Prussiens ? qu'est-ce que les Prussiens ?

Ce qui est important, c'est le collègue de Londres qui vient de crever, c'est cela qui lui pétille dans les veines ! La France n'est pas concevable sans un Turelure pour la servir.

ORIAN. — Pauvre France ! Eh bien, nous allons aider le beau-père dans cette tâche.

ORSO. — Ma foi, c'est une bonne idée que tu as eue de nous engager ! Cette petite volée de plomb de la Porta Pia m'a chauffé le sang. J'ai hâte de me sentir un chassepot dans les mains.

ORIAN. — Et que deviendra le mariage ?

ORSO. — Orian, grand âne, le mariage deviendra ce qu'il pourra.

Depuis un an que je fais ma cour, ce que j'ai obtenu est vraiment peu,

Pendant que tu te promenais sur la côte d'Afrique.

Pourtant, je dois le dire, hier elle m'a dit tout à coup qu'elle voulait bien m'épouser.

ORIAN. — Hier ?

ORSO. — Hier même. Ne fais pas cette figure !

Elle m'a mis ça dans la main. Tu penses si j'étais étonné ?

C'est sans doute la nouvelle de ce départ qui a parlé à la petite imagination de Mademoiselle.

Oui, quand j'ai eu l'avantage de lui annoncer que je partais à la campagne, à ce coup j'ai cru que j'allais l'intéresser.

ORIAN. — Qu'a-t-elle dit ?

ORSO. — Elle a demandé si tu partais aussi.

ORIAN. — Ce n'est pas moi qui t'ai demandé de partir avec moi.

ORSO. — Malin ! N'est-ce pas, j'allais te laisser aller seul ! Un troupier comme toi !

— N'as-tu absolument rien à lui dire ?

ORIAN. — Dis-lui adieu.

ORSO. — Court, mais substantiel.

ORIAN. — Sois éloquent à ma place.

ORSO, *lui mettant la main sur le bras.* — Orian, elle est ici et veut te parler.

ORIAN. — Quel est ce guet-apens ?

ORSO. — Elle m'a demandé de la conduire ici.

ORIAN. — Vous avez combiné cela ensemble ?

ORSO. — Et quand cela serait encore ?

ORIAN. — J'ai promis de ne plus la revoir.

ORSO. — Dans huit jours nous serons tous les deux sur le champ de bataille.

Silence.

ORIAN. — Tu le veux ? c'est bien.

Tout m'est indifférent. Je ne suis pas capable de dire non à rien.

Tu as bien choisi le lieu et le moment, ces ruines, ce jour couvert de septembre, qui vous montre bien que tout est fini et que d'ailleurs tout était inutile.

Oui, je la reverrai, je le veux.

Qu'elle vienne ! Je manque à ma promesse. Pourquoi serais-je la seule chose au monde qui n'est pas capable d'être vaincue ?

ORSO. — Mon vieux, dans huit jours, nous serons sur le champ de bataille, c'est sûr, et dans dix, nous serons tous morts, c'est possible, et alors nous serons bien tranquilles.

Il faut que tu lui parles. Avant que tu ne disparaisses, d'une manière ou de l'autre.

Toutes les choses qui doivent être dites entre elle et toi, il est nécessaire qu'elles soient dites.

Il sort.

SCÈNE II

Entre PENSÉE.

PENSÉE. — Si vous devez me parler durement,

Si je dois entendre de vous ces paroles auxquelles je ne suis prête que trop,

Si la raison de ce silence est telle qu'il ne m'est que trop facile de le supposer,

Si ce cœur qui pour un moment me fut ouvert m'est

clos, si cette voix que j'ai entendue du fond de la nuit où je suis étroitement enveloppée depuis ma naissance comme dans un voile,

Si cet époux qui me parlait mystérieusement, ce soir de mai, jadis,

Un seul mot, mais qui m'a suffi ! un seul mot « Ma bien-aimée » mais qui m'a suffi,

Pauvre âme, pour que je sois à lui, pour toujours,

S'il n'est là de nouveau après ce long silence que pour que je l'entende qui me juge et qui me repousse,

Vous pouvez m'épargner, Orian ! un seul signe, un seul mouvement suffit.

Et si vous devez parler ! ah, du moins, que le ton ne soit pas trop sévère, et ce mot qui doit m'éloigner de vous pour toujours : « Va-t'en »,

Dites-le bas,

Aussi bas que cet autre aveu qu'une femme aime.

« Va-t'en », et cela suffit.

ORIAN. — « Va-t'en » seulement, et rien d'autre que ce mot, Pensée ?

PENSÉE. — « Va-t'en de moi, Pensée ! Va-t'en, femme ! — Va-t'en de moi, ma bien-aimée ! »

ORIAN. — Pensée, non, il n'est pas en mon pouvoir de vous dire : Va-t'en.

PENSÉE. — Pourquoi m'avez-vous abandonnée ? pourquoi cette longue absence ?

ORIAN. — J'ai voyagé. C'est la semaine dernière seulement que je suis revenu à Rome : deux jours avant que les Piémontais y entrent, ces amis de votre famille.

PENSÉE. — Je vous ai déjà pris votre maison. Maintenant c'est votre ville que je vous enlève. Et celui que

vous appeliez votre Père est mis par nous en un lieu d'où il ne peut sortir.

ORIAN. — Vous ne me prendrez pas moi-même.

PENSÉE. — Vous voulez que je vous prenne votre frère.

ORIAN. — C'est la guerre qui nous prend tous les deux.

PENSÉE. — Il est donc vrai ? Vous partez ?

ORIAN. — Serais-je ici, si je ne devais partir ?

PENSÉE. — Oui. Comment seriez-vous avec moi autrement que dans un rêve ?

ORIAN. — Mon frère vous reviendra.

PENSÉE. — Et je l'épouserai alors ?

ORIAN. — Alors je serai sans doute en un lieu où ces choses ne font plus souffrir.

PENSÉE. — Mais c'est vous qui lui avez commandé qu'il m'épouse.

ORIAN. — Bientôt, sans celle-ci, il y aura entre vous et moi une séparation suffisante.

PENSÉE. — Quand je serai morte, Orian ?

ORIAN. — Et que vous soyez à un autre, ne comprenez-vous pas que cela pour moi est plus que la mort ?

PENSÉE. — C'est vous qui l'avez voulu.

ORIAN. — Oui.

PENSÉE. — Je n'ai plus d'orgueil. Qui suis-je pour dire non ? Mon corps est-il de tant de prix ?

Pour une chose que celui-ci (*elle montre faiblement Orian* ?) me demandait, comment la lui aurais-je refusée ?

ORIAN. — Vous l'aimerez dès que vous serez à lui.

Pause.

PENSÉE. — Orian, comprenez-vous ce que c'est qu'une aveugle ? Ma main, si je la lève, je ne la vois pas. Elle

n'existe pour moi que si quelqu'un la saisit et m'en donne le sentiment.

Tant que je suis seule, je suis comme quelqu'un qui n'a point de corps, pas de position, nul visage.

Seulement, si quelqu'un vient,

Me prend et me serre entre ses bras,

C'est alors seulement que j'existe dans un corps. C'est par lui seulement que je le connais.

Je ne le connais que si je le lui ai donné. Je ne commence à exister que dans ses bras.

ORIAN. — C'est ainsi que vous vous donnerez à lui ?

PENSÉE. — Il le faut donc, Orian ? dites-moi.

Silence.

ORIAN. — Non, Pensée, il ne le faut pas. Il ne faut pas que ma chère Pensée soit à un autre qu'à moi seul.

Silence.

Vous ne dites pas un mot ?

PENSÉE. — Ce sont des paroles longues à pénétrer.

ORIAN. — Votre cœur y est-il sourd ?

PENSÉE. — Qui s'est habitué au malheur, la joie ne le trouve pas si prompt.

ORIAN. — Bientôt nous serons séparés,

Bien séparés cette fois, et si c'est de la douleur que vous attendez de moi

Tout à l'heure celle qui nous attend l'un et l'autre a de quoi suffire.

PENSÉE. — Il est nécessaire que nous soyons séparés, Orian ?

ORIAN. — Il est nécessaire que je ne sois pas un heureux ! Il est nécessaire que je ne sois pas un satisfait !

Il est nécessaire qu'on ne me bouche pas la bouche et

les yeux avec cette espèce de bonheur qui nous ôte le désir.

Vous dites que vous m'aimez, et moi je sais que c'est moi-même qui suis mon pire ennemi.

Vous dites que je dois voir pour vous, et je sais que ce sont ces yeux mêmes qui m'empêchent de voir et que je voudrais m'arracher !

Il est nécessaire que je ne me laisse pas mettre la main dessus. Pensée, vous êtes le danger pour moi.

La grande aventure vers la lumière, le diamant quelque part, il est nécessaire que j'en sois seul.

— Mon père, il y a un an, me disait d'aller vers les autres. Les autres ? Quels autres ?

Que m'importent les autres ? Quel bien est-ce que je puis leur faire ? Qu'est-ce que je suis capable de leur dire ? Quand on manque de tout soi-même, qu'est-ce que je suis capable de leur donner ?

Je n'ai qu'un devoir envers eux qui est que le mien propre soit rempli.

PENSÉE. — Quel ?

ORIAN. — Ah! n'est-ce pas mourir quand on est aveugle que de savoir que le soleil existe et qu'entre tant de rayons autour de cet objet éternel comme des épées il n'y en aura donc pas un seul pour nous, pour venir à bout de cette affreuse nuit inguérissable, — à se jeter dessus enfin à plein cœur avec un grand sanglot pour exterminer ce qu'il y a en nous de mortel et qui est deux fois mort déjà !

Vous ne me comprenez pas.

PENSÉE. — Je ne serais pas aveugle si je ne vous comprenais pas.

ORIAN. — Vrai.

PENSÉE. — Est-ce qu'il n'y a pas un chemin avec patience vers cette lumière que vous dites ? quelque passage ?

ORIAN. — Pensée, je suis capable d'obstination, mais non pas de patience, et de mille coups de tous côtés, mais non pas de méthode, et de désir, mais non pas d'intelligence, de désir, mais non pas de résignation !

Ainsi l'absurde papillon, cette chose palpitante et dégoûtante, le papillon qui n'est qu'un sale ver avec des ailes énormes, aussi inconsistant que de l'haleine,

Et qui ne sait rien que de se jeter, et se rejeter, et se rejeter stupidement, et se jeter encore de toutes ses forces misérables,

Contre le globe de la lampe, et qui, quand il s'interrompt, il est comme mort, quelque chose de rampant, —

Quelque chose d'immonde et de rampant que l'on ne saurait toucher.

PENSÉE. — Ainsi, quand mon père me parlait, — et vous ne savez à quel point il est capable d'enthousiasme à ses heures, —

De ce temps où nous vivons, de ces grandes et admirables inventions qui rendent une chose si belle de vivre dans le temps où nous sommes, de ces merveilles inouïes, disait-il, le chemin de fer, les câbles sous-marins,

De l'empire que l'homme établit sur toute la nature, du progrès qui balaye les vieilles superstitions, et de ces années devant nous qui assurent le triomphe de la raison et de la connaissance et du bien-être général,

Oui, ce sont les expressions dont il se sert,...

ORIAN. — Ouvrez les yeux, Pensée, et voyez toutes ces choses.

PENSÉE. — Je suis aveugle.

ORIAN. — Une seconde seulement, je vous en prie ! Quel dommage que vous ne puissiez pas ouvrir les yeux une seconde et voir ce que c'est qu'une fabrique de phosphore par exemple, ou un buffet de gare,

Un monde tout entier consacré à la production de l'utile. Un jour, l'heureuse Rome aussi se réjouira de ses docks et de ses usines. Oui, c'est un glorieux temps que celui-ci.

PENSÉE. — Où je suis il n'y a point de temps.

ORIAN. — Bientôt, le temps existera pour vous quand vous m'attendrez et que je ne reviendrai pas.

PENSÉE. — Maintenant, vous êtes là, et c'est tout ce que je sais.

ORIAN. — Vous êtes là vous-même, laissez-moi prendre toute la mesure de votre présence ! Ah ! vous n'êtes que trop réelle !

Cher compagnon, c'est bon de vous entendre parler et de penser que vous êtes là et votre voix est pour moi comme de la musique.

Je suis tellement jaloux ! Vous savez que c'est par moi que vous êtes aveugle et c'est moi qui monte la garde à la porte de chacun de vos sens,

Et s'il y a une manière d'être à moi que je ne veux pas vous demander, c'est parce que je ne veux pas renoncer à toutes les autres.

Si je n'étais là pour vous le dire, si mystérieusement ! vous ne sauriez pas que vous êtes belle.

Et si vous n'étiez là, ma chérie, je ne saurais ce que c'est

que ce grand ennui, qui est de s'ennuyer de soi-même.

Quand je vous ai quittée, Pensée, c'est alors que vous vous êtes emparée de moi. Chaque jour. Chaque nuit le même rêve après les premières heures de sommeil. La même Pensée.

On me remontrait une expression de votre visage,

Une inflexion de votre voix, un mouvement de votre corps, ce corps féminin, si amer, si intelligible pour moi !

Il y avait un cri dans la nuit, votre voix que je reconnais entre toutes les autres !

Il y avait une forme chancelante quelque part qui me tendait les bras ! il y avait quelqu'un d'aveugle qui m'appelait ! quelqu'un de taciturne et qui ne me répondait pas.

PENSÉE. — Si je chancelle, Orian, c'est parce que vous n'êtes pas là pour me tenir. Et je ne suis aveugle que parce que je ne puis pas vous voir.

ORIAN. — Puis

Tout cela même a été mis de côté et de vous à moi s'est établi quelque chose de plus direct. Il y avait quelque chose en moi qui tenait à se séparer de moi-même.

Alors, j'ai connu un autre désir,

Sans image ni aucune action de l'intelligence, mais tout l'être qui purement et simplement

Tire et demande vers un autre, et l'ennui de soi-même, toute l'âme horriblement qui s'arrache, et non pas ce brûlement continu seul, mais une série de grands efforts l'un après l'autre, comparables aux nausées de la mort qui épuisent toute l'âme à chaque coup et me laissent aux portes du Néant !

J'ai tenu bon cependant, et quand j'aurais voulu revenir, le bateau était là qui m'emportait. *Demi-pause.*

Et quand je serais revenu encore, et quand vous auriez été là comme vous l'êtes en ce moment,

Je savais trop que ce que je vous demandais, vous étiez bien incapable de me le donner, et que ce qu'on appelle l'amour,

C'est toujours le même calembour banal, la même coupe tout de suite vidée, l'affaire de quelques nuits d'hôtel, et de nouveau

La foule, la bagarre ahurissante, cette affreuse fête foraine qu'est la vie, dont cette fois il n'y a plus aucun moyen de s'échapper !

— Et je sais les grands et incomparables biens que le mariage apporte.

Mais je sais aussi que c'était tout autre chose, incompatible avec tout, que demandait un désir comme le mien,

En moi sans doute allumé pour le juste châtiment de mon orgueil et contre ma volonté. —

PENSÉE. — Ami, comment avez-vous pu vous tromper ainsi et croire que vous pourriez être quelque part où je ne sois pas ?

On dit qu'il n'y a pas d'âme qui ait été faite ailleurs que dans une vue et dans un rapport mystérieusement avec d'autres.

Mais nous deux, c'est plus que cela encore, toi, à mesure que tu parles, j'existe ! une même chose répondante en ces deux personnes.

Quand on vous préparait, Orian, je pense qu'il restait un peu de la substance qui avait été disposée pour vous, et c'est de cela que vous manquez et que je fus faite.

Et pour qu'elle fût capable de retrouver la vôtre, pour

qu'aucun prestige ne l'égarât, pauvre âme, pour que son chemin fût sûr,

Pour que ce qui était à vous seul vous fût entièrement conservé,

C'est pour cela sans doute que mes yeux furent clos.

Et maintenant que je vous ai retrouvé, eh quoi, tu me veux donc écouter ?

— Pourquoi m'avoir répudiée ? qu'ai-je fait ? pourquoi m'avoir donnée ainsi cruellement à un autre ?

ORIAN. — Paroles que j'ai entendues en rêve souvent.

PENSÉE. — Elles ne sont que trop vraies.

ORIAN. — Qu'importe le passé ? Je vois votre visage, je prends votre main dans la mienne, et si je vous demandais de vous embrasser, sans doute que vous me laisseriez faire.

Que demander de plus ? Se voir, se toucher, parler, entendre l'autre qui parle,

(Le peu de temps nécessaire pour comprendre qu'on n'a plus rien à se dire),

Il paraît que cela suffit pour être présent l'un à l'autre.

PENSÉE. — Je le sais cependant, oui, en dépit de tous vos raisonnements, vous ne me ferez pas croire le contraire.

Il y a quelque chose en vous qui se réjouit que je sois avec vous en ce moment, — de la manière que je puis.

ORIAN. — Dans un instant je vous aurai quittée.

PENSÉE. — Est-ce qu'il est si facile de s'en aller quand je suis là ?

ORIAN. — Non, je ne le sens que trop, Pensée.

PENSÉE. — Tu ne me quitteras pas avant de m'avoir entendue. Toutes ces paroles que j'ai préparées et mises ensemble,

Ces longs jours de solitude, ces nuits où l'on ne dort pas et où l'on pleure beaucoup,

ORIAN. — Je les connais.

PENSÉE. — Tu les connais comme moi, mon cœur ? — Ces paroles que j'ai mises ensemble. — Ensuite, va-t'en et tâche de les oublier !

Il y eut une femme jadis qui a sauvé le Pape, — un homme ne peut donner que sa vie, mais une femme peut donner plus encore, — la mère de mon père, Sygne de Coûfontaine.

Et c'est sa fille maintenant sans yeux qui tend les mains vers celui que le Pape auprès de lui appelle son fils !

Et voici que dans mes veines le plus grand sacrifice en moi s'est réuni à la plus grande infortune, et le plus grand orgueil,

Le plus grand orgueil à la plus grande déchéance et à la privation de tout honneur, le Franc dans une seule personne avec le Juif.

Tu es chrétien, et moi, ce qui coule dans mes veines c'est le sang même de Jésus-Christ, ce sang dont un dieu fut fait, maintenant dédaigné !

Pour que tu voies, c'est pour cela sans doute qu'il fallait que je fusse aveugle ;

Pour que tu aies la joie, il me fallait sans doute cette nuit éternelle sans aucune parole que ma part est de dévorer !

ORIAN. — Viens avec moi où je suis.

PENSÉE. — Où tu es, est-ce qu'il y a de la place aussi pour le malheur ? où il y a tant de lumière, est-ce qu'il y a de la place aussi pour ces yeux qui ne veulent pas s'ouvrir ?

Cette humiliation que j'ai apprise depuis le jour où je suis née, Juive, aveugle,

Est-ce que ce sera pour rien ? Ces larmes les oublierai-je ? Ah ! il ne faut pas m'aimer !

Jures-tu qu'il y a un endroit quelque part pour que ces deux choses y subsistent :

Ce besoin que j'ai de l'amour et cette certitude qu'il n'y a rien en moi pour le mériter ?

ORIAN. — C'est vrai qu'il ne faut pas vous aimer ?

PENSÉE. — Non, cher époux, non, il ne faut pas m'aimer ! Quel chemin y a-t-il de vous à moi ?

Je vous aime trop. Je vous ai tellement attendu.

Pour me faire croire que vous m'aimez, Orian, c'est difficile. Qui ne voit pas, il lui faut autre chose que ces paroles à tous.

Quelque chose qui soit à lui, quelque chose qui lui soit personnellement adressé. Une preuve qu'il n'y ait pas moyen de récuser. Et puisqu'il ne voit pas,

Ce que ses mains peuvent tenir.

ORIAN. — Et si je meurs pour vous, Pensée, est-ce que ce sera suffisant ?

PENSÉE, *geste vers lui.* — Si vous mourez !

Si vous mourez, ce ne sera pas pour moi, mais pour la France que vous me préférez.

ORIAN. — Si je ne meurs, je ne puis arriver jusqu'à vous.

PENSÉE. — Et qui donc alors me fera entendre ce mot que mon cœur attend ? Pour me faire croire que vous m'aimez, Orian, c'est difficile, — à moins que vous ne me le disiez !

Mais dites seulement : Je vous aime ! et cela me suffit. Dites seulement : Je vous aime, et je le croirai aussitôt.

ORIAN. — A peine vous l'aurais-je dit que cela cesserait d'être vrai.

PENSÉE. — Je ne comprends pas ! Comment est-ce que vous me demandez de vous comprendre ? Comment est-ce qu'il peut être bon pour moi que vous soyez mort ? Bon, quand on aime quelqu'un, qu'il cesse d'être là ?

Ceux qui voient, est-ce qu'ils se lassent du soleil ? Et moi qui n'ai pas de soleil, est-ce que je me passerai de cette voix comme la révélation de tout, qui m'a dit une fois : Ma bien-aimée !

Quand je vivrais cent ans, et quand chacune des secondes de ces cent vies serait faite de cent années,

En cela je ne vieillirai jamais que je suis sûre que j'aurai toujours quelque chose à vous dire,

Quelque nom pour vous appeler, quelque invention nouvelle de mon cœur, quelque récit de moi-même qui ne pourra jamais tarir.

Est-ce ma faute, si c'est vous qui êtes la force ? si c'est vous qui êtes chargé de savoir pour moi ? si tout ce dont j'ai besoin au monde n'est pas en moi, mais, hors de moi-même, ceci ? Si c'est vous auquel m'attache une chose plus forte que le droit, la nécessité sans aucune espèce de droit ?

Ah ! quand je vivrais cent ans, vous serez toujours le même pour moi, et il me semble que j'aurai toujours quelque chose à vous dire, quelque mot bien tendre, quelque partie de votre cœur dont vous auriez pensé qu'elle m'était close,

Cette pauvre âme aveugle entre vos bras qui ne cesse de vous appeler par votre nom et de vous dire qu'elle vous aime !

ORIAN. — Alors, est-ce que vous me conseillez de déserter ? Est-ce que vous m'enfermerez à clef dans votre maison et je n'aurai pas d'autre affaire au monde que de vous caresser ? Est-ce que je n'aurai pas d'autre but que vous ?

Qu'est-ce que vous aimez en moi, sinon ce but pour lequel j'ai été fait ? sinon ce terme que j'ai été fait pour atteindre et qui m'explique et sans lequel je ne suis qu'une réunion de membres au hasard ?

Quand je l'aurai atteint, et s'il me faut mourir pour cela, c'est alors que je possèderai mon âme et que je pourrai vous la donner. C'est pour vous aussi qu'il est nécessaire que j'existe.

Jusque-là c'est le devoir qui passe d'abord, quel qu'il soit, urgent, aussitôt, dès qu'il se présente !

Quand je vivrai enfin, quand je ne serai plus cet Orian aveugle et à demi dormant, mais quelqu'un dans un rapport éternel enfin avec une Cause raisonnable...

PENSÉE. — Cet Orian que vous dites, était assez pour moi.

ORIAN. — ... C'est alors que je pourrai revenir vers vous, ma chérie, et vous dire : Ouvre les yeux, Pensée !

PENSÉE. — Il n'y a rien à voir dans mes yeux.

ORIAN. — Il y a la mort qui m'attend, sans œuvres et sans postérité.

PENSÉE.— C'est cela que tu vois quand tu me regardes?

ORIAN. — C'est cela que tu m'annonçais et que j'ai aimé en toi.

PENSÉE. — La mort pour moi, est-ce que tu la préfères à la vie ?

ORIAN. — Oui, Pensée.

PENSÉE. — Que puis-je demander davantage ?

ORIAN. — Ce que je dis, ne le savais-tu pas ?

PENSÉE. — Tout ce que tu dis, je le savais d'avance.

ORIAN. — Te souviens-tu de ce que je t'ai promis, il y a si longtemps qu'on ne saurait dire le moment,

Cette chose entre nous qui était avant notre naissance ?

PENSÉE. — Je m'en souviens.

ORIAN. — ... Que je t'aimais et que je n'en aimerais aucune autre ?

PENSÉE. — Je le crois, Orian.

ORIAN. — L'anneau d'or de notre mariage, je te le mettrais au doigt.

PENSÉE. — Dis, pourquoi avoir voulu me laisser à un autre ?

ORIAN. — Ce fut du temps, ma Pensée, où je vivais encore.

PENSÉE. — Est-ce bien vrai, du moins, que maintenant au moins je suis à vous ?

ORIAN. — Quand j'aurai libéré mon âme, alors je pourrai vous la donner.

PENSÉE. — N'y a-t-il pas d'autre moyen de la libérer, sinon qu'elle soit ainsi cruellement séparée de ce corps et du mien ?

ORIAN. — Heureux de qui le devoir est court ! heureux à qui le devoir est clairement montré ! Défendre sa mère, défendre sa patrie, quoi de plus court, quoi de plus simple ? Les circonstances se sont chargées de tout régler pour moi. Le même humble, le même facile devoir que pour tous, quel bonheur ! Et le prix qui est avec moi, cette Pensée.

J'étais trop impatient pour la vie, brusque, trop capri-

cieux, trop prompt. L'insecte mâle qui n'est réglé que pour une heure.

PENSÉE. — J'étais patiente pour toi.

ORIAN. — Ce que je te demandais, ce que je voulais te donner, cela n'est pas compatible avec le temps, mais avec l'éternité.

PENSÉE. — Moi, si je te disais que je t'aime, est-ce que ce serait facile que de me quitter ?

ORIAN. — Je le sais sans que tu le dises.

PENSÉE, *elle se met entre ses bras.* — Toutefois c'est une chose douce à entendre alors qu'on sait que c'est moi.

ORIAN. — Ne me tente pas, ma rose dans la nuit ? Ne te place pas entre mes bras ! C'est dangereux d'être une rose quand on n'est défendue que par des chèvrefeuilles !

PENSÉE. — Comment saurai-je que je suis la plus belle si tu ne me le dis pas ?

ORIAN. — Il n'en est aucune autre pour moi.

PENSÉE. — Où est-elle, la plus belle de toutes les femmes ?

ORIAN. — Si près que je ne puis plus la voir.

PENSÉE. — Où est-elle, cette place contre ton cœur ?

ORIAN. — Mon ennemie l'occupe.

PENSÉE. — Si je la trouve, on ne me la fera pas quitter si aisément.

ORIAN. — Ah! je ne le sais que trop, que tu es la plus forte !

PENSÉE. — Si je veux vraiment que tu restes, est-ce que tu pourras partir ?

ORIAN. — Je ne sais plus rien que toi seule !

Silence.

PENSÉE, *elle se sépare de lui.* — Adieu donc !

ORIAN. — Pensée ! ah! est-ce toi maintenant qui me dis adieu ?

PENSÉE. — C'est fini. Ne viens pas plus près.

ORIAN.— Pensée! ah! je resterai avec toi, si tu le veux.

PENSÉE. — Ne dis pas des choses indignes.

ORIAN. — Ah ! je suis fou! ah! qu'importe tout le reste au prix de ce seul moment que tu peux me donner ?

PENSÉE. — Il me faut plus qu'un seul moment.

ORIAN. — Tu es en mon pouvoir !

PENSÉE. — C'est vrai. Comment fuirais-je ?

ORIAN. — Il est impossible de nous séparer.

PENSÉE. — Non, ce n'est pas impossible.

ORIAN. — Je ne le veux plus, Pensée ! Je ne le peux plus, Pensée !

PENSÉE. — Ce que font tant de Français, ne peux-tu le faire ? Ce que tant de femmes supportent, ne puis-je le supporter ?

ORIAN. — Il ne fallait pas venir si près de moi.

PENSÉE. — Il ne fallait pas, Orian ?

ORIAN. — Il ne fallait pas que je te prenne entre mes bras.

PENSÉE. — Et si mon cœur n'avait battu si près de toi, comment l'aurais-tu connu ?

ORIAN. — Connais-tu le mien aussi ?

PENSÉE. — Je le connais, homme impérieux !

ORIAN. — Quand tu t'es mise entre mes bras, la nuit est venue sur mes yeux.

PENSÉE. — J'ai donc pu t'enseigner cela du moins ?

ORIAN. — Je sais ce que c'est que la nuit.

PENSÉE. — Dis, est-ce que c'est une chose si cruelle ? est-ce qu'il y a besoin de se voir, quand on s'aime ?

ORIAN. — Il n'y a besoin de rien autre.

PENSÉE. — Non.

ORIAN. — Mais comprends-tu aussi maintenant ce que je te disais quand je te parlais d'une autre présence ?

PENSÉE. — Ah ! je suis faible, et ce qui suffit à d'autres femmes m'eût suffi.

ORIAN. — Pourquoi donc me dis-tu de partir ?

PENSÉE. — Je suis forte aussi.

Silence.

ORIAN. — Je t'aime, Pensée.

Demi-pause.

PENSÉE. — Je comprends que c'est adieu que cela veut dire ?

ORIAN. — Adieu.

PENSÉE. — Laisse-moi une dernière fois tendre les mains vers toi,

Comme les mourants quand un Ange place la harpe éternelle déjà entre ces doigts qui la cherchent !

Elle lui touche la figure avec les mains.

Laisse-moi une dernière fois connaître ton visage ! laisse-moi en prendre l'empreinte avec cette cire vivante,

Ces deux mains qui ne sont autre chose avec leurs doigts que mon âme dès que je t'ai touché !

Adieu, chère tête !

Sort ORIAN.

SCÈNE III

Entre ORSO.

PENSÉE. — Orso, il nous faut de ce pas annoncer à ma mère que nos fiançailles sont rompues.

ORSO. — Bravo ! nous y sommes donc enfin ! Vous voyez que mon conseil était bon !

Vous l'ai-je pas amené au bon moment ?

PENSÉE. — C'est vous qui êtes bon, Orso, et je vous aime bien.

ORSO. — C'est tout ce qu'il me faut. Vous aurez toujours la première place dans ce cœur de gendarme.

PENSÉE. — Vous n'avez pas trop de peine?

ORSO. — Juste ce qu'il faut. Juste assez pour cette ombre de mélancolie qui sied à une mâle figure.

PENSÉE. — Ne plaisantez pas !

ORSO. — Me voilà bien débarrassé. Grand Dieu ! qu'aurais-je fait de cette madame Cogne-Partout ?

PENSÉE. — Si aveugle que je sois, je ne suis pas mal arrivée où je voulais,

Et, pour avoir des yeux, celui-ci n'a pas su fuir si loin qu'il ait réussi à m'échapper.

ORSO. — Comptez sur moi pour le maintenir dans le devoir.

PENSÉE. — C'est vrai qu'il y a tant de danger pour lui ?

ORSO. — Il ne faut pas qu'on vous le détériore, pas vrai ?

PENSÉE. — Il est persuadé de ne pas revenir.

ORSO. — Et moi, je vous dis que je vous le ramènerai.

PENSÉE. — C'est la mort qui me l'a rendu accessible.

ORSO. — Pourquoi parler de sa mort, vous aussi ? C'est vexant. Je n'aime pas que vous parliez ainsi.

PENSÉE. — Et quand ce serait la mort, et quand il n'y aurait eu que ce seul moment,

Ce moment tout de même je l'ai eu, et c'est assez pour moi, et rien ne peut empêcher qu'il existe !

Ainsi, malgré ce voile indéchirable qui m'entoure, ainsi l'amour a pénétré jusqu'à moi, et rien n'a su m'en défendre ! Il m'aime, je crois en Dieu ! Il n'y a plus de mort pour moi, il n'y a plus de nuit ! Ah ! le bonheur est une chose si grande qu'il n'était pas en mon pouvoir de lui échapper !

Il y a beaucoup de femmes plus belles que moi, et cependant c'est moi qu'il a choisie! Il y a beaucoup de femmes qui sont capables de voir, et moi j'ai les yeux fermés à toute autre chose que son amour !

Loué soit Dieu parce que je lui ai paru désirable ! loué soit Dieu, parce qu'entre toutes il a désiré ces choses seules que j'étais en état de lui donner !

J'étais donc dans ma nuit sans le savoir maîtresse de ces grands trésors !

Ah ! puisqu'il m'a aimée aveugle, c'est d'être plus aveugle encore que je désire !

Et non seulement que je ne le voie pas, mais qu'il ne me voie pas non plus et non plus ce visage périssable, mais cette chose seulement que je lui ai donnée et qui est à lui, et que ni la vie, ni la mort ne seront capables de lui arracher !

Et puisqu'il m'a aimée dessaisie, c'est d'être plus pauvre encore que je désire, gratuite entre ses bras, inexplicable à tous,

Et au regard de cet honneur que le monde accorde, plus dépourvue qu'aucune de celles-là sur qui un nom juif est écrit !

Dans la nuit où j'étais, il a bien su me trouver et s'il faut maintenant que lui aussi disparaisse aux yeux de ceux qui voient,

Ce n'est pas cette nuit-là à mon tour qui me fera peur et qui sera suffisante à me séparer de lui !

ORSO. — Et moi, Pensée, est-ce que je serai toujours votre ami ?

PENSÉE, *lui tendant la main.* — Mon grand ami !

ORSO. — Quand la paix sera revenue, il faudra que vous me preniez un jour et que vous m'expliquiez pourquoi j'ai eu de l'amour pour vous, jadis.

PENSÉE. — Est-ce que vous n'en avez plus ?

ORSO. — Qu'est-ce qu'il faut que je réponde ?

PENSÉE. — Cela me fâcherait que vous répondiez non.

ORSO. — Je ne vous aime pas comme mon frère. Vous me suffisiez telle quelle. J'aurais été patient avec vous.

Il y a bien des hommes qui ne sont pas autrement sensibles, et qui pleurent parce qu'une joue d'enfant ne s'est jamais posée contre la leur.

Il y a quelqu'un qui se serait alourdi entre leurs bras. Cette décoloration solennelle de la femme en proie à un autre être qui se fait d'elle !

Et moi d'abord je vous avais admirée, vous me sembliez si fière et si forte ! Oui, vous fouliez le sol avec tant de grâce et de dignité.

Puis quand j'ai su que vous étiez aveugle,

Avec cet air de reine, avec ce visage de jeune dieu,

C'est cela qui vraiment m'a touché. De vous sentir si faible avec moi, sans aucun chemin si je n'étais pas avec vous,

Cela m'aurait expliqué toute la vie.

D'avoir votre petite main dans la mienne, c'est cela qui m'aurait donné de la force.

Cette main, où cela aurait-il été meilleur pour elle que dans la mienne ?

PENSÉE. — Ne pensez pas que vous m'ayez caché tout cela jusqu'ici.

ORSO. — Ça ne fait rien, Pensée. N'en dites pas plus long. Un homme aussi peut avoir de la pudeur.

J'ai gagné cela du moins sur mon frère, c'est que je suis libre, léger comme une plume au vent ! Lui est lourd, retardé, il vous aime trop ! Il ne va pas à la guerre comme j'y vais !

C'est bon d'être entièrement léger ! C'est bon d'être libéré de toutes les tâches de la vie ! Gais, chantants, le col de la chemise arraché ! Oui, même parmi les âmes, je crois qu'on reconnaîtra à leur air ceux-là qui sont morts à pleine poitrine, en pleine jeunesse !

Une âme de vingt ans, c'est cela qui flambe dans le soleil de Dieu !

C'est une chose si facile que de mourir et on ne nous aura pas demandé autre chose ! Mourir en hommes, au lieu de vivre bassement en esclaves, en spécialisés !

Voici toutes les ombres à la fois, le premier rayon de grand soleil qui vous flambe la fenêtre d'un seul coup avec le cœur !

C'est pour cela qu'on voit des morts avec des visages si beaux, ils sont comme des enfants qui regardent.

Ils ne regrettent rien. Mourir pour la patrie est une chose si belle qu'ils en gardent un sourire ébloui !

— Venez, madame la Taupe ! Venez, madame la Chauve-souris ! Donnez-moi le bras. Je m'en vais vous ramener à votre maman.

Ils sortent.

ACTE IV

Fin de janvier 1871. Une chambre dans un palais de Rome.

PENSÉE, *debout, la main appuyée sur une table et aspirant l'odeur d'une grande corbeille de magnoliers qui est placée au milieu.*

SCÈNE I

SICHEL, PENSÉE

PENSÉE. — Que ces fleurs sentent bon ! elles m'enivrent ! C'est à peine si je puis les supporter. Leur odeur est si forte qu'elle me donne le vertige.

SICHEL. — Pourquoi les a-t-on laissées ici ? je voulais les faire enlever. Tout te fait mal en ce moment.

PENSÉE. — Non. Laisse-les.

SICHEL *l'a aidée à se rasseoir.*

SICHEL. — Veux-tu que j'ouvre un peu la fenêtre ?

PENSÉE. — Oui. Laisse entrer ce dernier rayon si doux jusqu'à moi.

La couleur rouge du soir.

Laisse entrer Rome jusqu'à moi.

SICHEL *entr'ouvre la fenêtre.*

Rumeur des cloches au dehors.

PENSÉE. — C'est l'heure de l'*Ave Maria.*

SICHEL. — Ces fatales cloches me serrent le cœur. Qu'est-ce qu'elles disent ainsi à coups pressés ?

PENSÉE. — Moi, je les aime, je les connais toutes,

les petites et les graves, toutes proches et celles qui sont le plus loin,

Tant que toute la Ville Sainte autour de moi se dispose, édifiée par le son. Pures cloches au lieu de tant de paroles ! ce serait bon de résonner comme elles

Soi-même et de n'être éternellement que *la* et *mi*.

Ah ! je voudrais voir Dieu comme elles, ne serait-ce que le temps de compter jusqu'à cinq !

SICHEL. — Et moi, si je puis voir Dieu, mon enfant,

Ce ne sera jamais que dans tes yeux, quand ils se seront ouverts.

PENSÉE. — Fais-moi un peu de musique, maman.

SICHEL, *se levant.* — Que veux-tu que je te joue ?

PENSÉE. — Non. Reste avec moi. La musique m'empêcherait d'entendre.

SICHEL. — C'est ainsi que je te vois toujours attentive et attendante,

Comme si tu n'avais d'oreilles que pour ce qui au dehors va arriver.

PENSÉE. — Il n'arrivera personne.

Silence.

Et comment ferais-tu, mère, si tu n'avais que l'ouïe et le toucher

Pour construire une ville comme celle-ci ?

Rien qu'avec des voix qui viennent de divers côtés, le roulement des voitures, une femme qui chante, une querelle, un marteau qui tape, un cri d'oiseau,

Avec la différence du chaud et du froid, toutes les nuances qu'il y a dans l'ombre, tous ces souffles divers,

Et ce sens de la vision, qui est absente, réparti sur tout mon corps ?

C'est à moi d'arranger une ville de tous ces sons qu'elle modifie comme les murailles font de la lumière,

Cette Rome merveilleuse avec ces escaliers qui montent vers de grands jardins, ces rues disposées pour les pas de la procession,

Et au sortir de beaucoup d'ombre ce que tu m'as dit : tout à coup ces palais couleur de jour ! Ah ! ce doit être beau !

Je suis comme un enfant le premier jour qu'il se réveille, dans une chambre fermée, dans un pays inconnu,

Ce monde qui vous semble si naturel, il est invisible pour moi. J'y suis comme si je n'y étais pas. Le séjour, d'ailleurs, ne sera pas long. Il me faut faire ma provision pendant que j'y suis.

Je ne le connais que par ce que tu me racontes. On m'a fait des yeux sans doute qui ne lui étaient pas adaptés.

Et lorsque je le verrai peut-être, ce sera bien loin en arrière lorsque déjà il fuit !

Comme le passager qui s'est réveillé trop tard et qui ne voit plus le rivage et la ville qu'on lui montre avec ses monuments

Autrement qu'une longue ligne blanche là-bas dans la grande lumière du matin,

Presque pareille à l'écume.

SICHEL. — Il y a quelqu'un qui t'aime sur la jetée, qui te fait signe avec son mouchoir.

PENSÉE (*Elle se passe la main sur le flanc comme si elle ressentait une douleur subite.*)

SICHEL. — Qu'y a-t-il ?

PENSÉE. — J'ai senti un mouvement en moi.

SICHEL, *à mi-voix.* — L'enfant ?

PENSÉE, *de même.* — C'est lui.

SICHEL, *comme pour elle-même.* — Sans doute. Quatre mois se sont écoulés.

PENSÉE. — Mon enfant a bougé en moi !

SICHEL. — Pourquoi n'écris-tu pas à Orian ?

PENSÉE. — Lui-même ne m'a pas écrit une seule ligne.

SICHEL. — Mais moi, je lui ai écrit pour toi il y a quinze jours.

Silence.

Oui, je m'y suis décidée,

Bien que tu me l'aies défendu.

Silence.

Tu ne me grondes pas ?

PENSÉE. — Non. Cela ne fait rien.

SICHEL. — Mais pourquoi Orso, lui aussi, nous laisse-t-il sans nouvelles,

Alors que nous recevions une lettre de lui, chaque semaine ?

— On m'a dit qu'il devait venir ici, chargé d'une mission. —

Aucun mot de lui depuis cette nouvelle année.

PENSÉE. — Il y a eu des mouvements de troupes.

SICHEL. — J'ai peur que quelque chose ne soit arrivé.

PENSÉE, *montrant la corbeille.* — Il n'est arrivé que ces belles fleurs.

SICHEL. — Je voudrais bien savoir qui nous les a envoyées. — Je suis inquiète pour ton père aussi. Il est là-bas tout seul dans ce pays froid. Je suis sûr qu'il ne se soigne pas comme il faut. Il est si imprudent ! Lui aussi, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

PENSÉE. — Tout cela n'est pas important.

SICHEL. — Qu'est-ce qui est important ?

PENSÉE. — Ce qui est important est que mon enfant vit !

SICHEL. — Il faudra que nous ayons quitté Rome bientôt.

PENSÉE. — Pourquoi ?

SICHEL. — Nous irons à Paris en grand secret. Là, tout peut se cacher.

PENSÉE. — Il n'y a rien à cacher.

SICHEL. — Je n'ai rien osé dire à ton père. Il est terrible pour ce genre de choses et tout ce qui est de notre considération. Grand Dieu ! je le vois d'ici.

Mais laisse-moi faire, mon enfant ! Ta mère est fine et elle sait plus d'une adresse. Nous saurons dérober à tous cet enfant de l'amour.

PENSÉE. — Crois-tu que je vais abandonner mon enfant ?

SICHEL. — Laisse-moi croire ce que je veux. A chaque jour sa peine. — Qui te dit cela ? —

Ne m'ôte pas l'esprit et le courage que je puis avoir. J'en ai besoin.

PENSÉE. — Mère, as-tu honte de moi, toi aussi ?

SICHEL. — Honte de toi, Pensée !

PENSÉE. — Il n'est personne au monde plus fière que je ne le suis.

SICHEL, *lui posant la main sur le genou.* — Va, mon enfant, je sais ce que tu souffres !

PENSÉE, *à voix basse.* — C'est vrai, mère, c'est dur pour moi. J'étais faite pour être irréprochable.

Je souffre de tous ces yeux qui me regardent. Une aveugle, comment peut-elle se défendre ?

— Et que pensera-t-on de lui ?

SICHEL. — Moi, je suis avec toi. Que nous fait le mépris de tous ? J'y fus habituée jadis et la honte est pour moi comme une patrie recouvrée. Pauvres femmes ! Dieu est avec nous dans notre petitesse.

PENSÉE. — Qu'est-ce qu'on peut me faire après tout ?

Maintenant, il y a mon enfant avec moi pour partager mes ténèbres !

SICHEL. — Maintenant, tu sais ce que c'est que d'être mère !

PENSÉE. — Que c'est singulier de penser qu'en ce moment il se fait de moi des yeux qui seront capables de voir et que je porte ces étoiles vivantes dans mon sein !

SICHEL. — Qu'est-ce qui serait à soi sinon ce petit que l'on a fait de soi-même ?

PENSÉE. — Il me verra et je ne le verrai pas. Les autres mères guident leur enfant, c'est lui qui guidera la sienne,

Chancelante à jamais au travers de ces choses inconnues qu'il trouvera si sûres.

SCÈNE II

Paraît sans aucun bruit ORSO.
SICHEL *fait un mouvement de surprise.*
Il lui fait signe impérieusement de se taire et de rester immobile.

PENSÉE. — Qui est entré ?

Silence.

Je demande qui est là ?

Silence.

ORSO. — Pensée de Homodarmes, ma chère femme, c'est moi.

Silence.

PENSÉE, *faiblement.* — Est-ce vous, Orian ?

ORSO. — Ne me reconnaissez-vous pas ?

PENSÉE. — Je ne sais. C'est la voix d'Orian et ce n'est pas la sienne.

ORSO. — La voix et le cœur, Pensée, et tout ce qu'une seule heure permet de présence avec vous

A quelqu'un qui bientôt sera obligé de repartir.

PENSÉE. — Si vous êtes Orian, pourquoi ne venez-vous pas plus près ?

Et pourquoi déjà ne suis-je point, trop heureuse femme, entre vos bras ?

ORSO. — Si je me laissais prendre, on ne me laisserait plus partir.

PENSÉE. — Toujours partir! Ah! je ne sais que trop que je ne puis vous retenir pas !

ORSO. — Quatre mois, c'est à peine s'ils se sont écoulés,

Et déjà vous ne reconnaissez plus ma voix.

PENSÉE. — Il faut que mes sens se soient émoussés,

Comme une plante qui se ternit à cause du fruit qu'elle porte.

ORSO. — Cet enfant, Pensée ?

PENSÉE. — Aujourd'hui même je l'ai senti qui s'éveillait dans mon sein.

Oui, j'ai failli m'évanouir pendant que je respirais ces fleurs.

ORSO. — C'est moi qui vous les ai envoyées.

PENSÉE. — Pourquoi m'avoir laissée ainsi sans nouvelles ?

ORSO. — Qu'est-ce qu'une lettre pouvait dire que vous n'eussiez su déjà ?

PENSÉE. — Comment va votre frère ?

ORSO. — Orso est bien. Est-ce que vous pensez encore à lui ?

PENSÉE. — Je l'aime comme vous l'aimez.

ORSO. — Il ne faut aimer que votre époux. Aucune parcelle de votre cœur aujourd'hui,

Cet avare Orian ne veut plus la laisser à un autre.

PENSÉE. — Vos paroles sont douces, Orian, plus tendres

Qu'aucune de celles que vous m'ayez dites autrefois, en ce temps qui fut court.

Pourquoi est-ce que je les écoute avec un cœur aussi pesant ?

ORSO. — Parce que je vais repartir, vous le savez ; mon congé qui n'est que de peu d'heures expire.

PENSÉE. — N'est-ce pas, pour ne plus nous revoir ?

ORSO. — Est-ce que vous me voyiez tellement ?

PENSÉE. — Au delà de tout ce que les yeux peuvent voir, nous nous sommes touchés.

ORSO. — Pensée, je suis venu pour vous dire de prendre soin de cet enfant que sans doute je ne connaîtrai pas

Et qui est à son père comme il est à vous, ce qui demeure de lui,

Pour vous dire de ne pas l'oublier.

PENSÉE. — Je ne vis que pour lui et pour vous.

ORSO. — Et je suis venu vous dire une autre chose aussi, Pensée.

PENSEE. — J'écoute.

ORSO. — C'est qu'il ne faut pas douter de celui qui vous aimait

Malgré ce long silence. Mais qu'est-il besoin de paroles à ceux qui ont foi l'un dans l'autre ? Quel mérite y aurait-il à me croire si j'étais là toujours ?

Nul ne vous aurait aimée comme lui vous aimait. Il faut le croire.

PENSÉE. — Je le sais, je le crois.

ORSO. — L'absence fut longue.

PENSÉE. — Vous voici !

ORSO. — Et si elle devait être plus longue encore, ne le supporteriez-vous pas avec courage ?

PENSÉE. — Tout le courage que vous me demanderez.

ORSO. — Pauvre enfant ! il n'y a chose si dure que mon exigence n'aille plus loin.

PENSÉE. — Pas aussi loin que mon amour !

ORSO. — Après une si longue séparation, si vous êtes avec moi, Pensée, ah, qui sera capable de nous dissoudre ? Je ne veux plus qu'une réunion telle

Que ce ne soit plus le temps qui la fasse cesser, mais elle qui soit capable au contraire de faire cesser le temps.

PENSÉE. — Vous m'aimerez toujours ?

ORSO. — Il y avait un homme qui ne pensait qu'à lui-même.

L'appel auquel son oreille était tendue, il croyait qu'il ne s'adressait qu'à lui seul.

Tout était simple : lorsque vous êtes venue, Pensée.

Et la blessure que vous lui avez faite est telle que rien, et même la mort, ne sera capable de le guérir.

PENSÉE. — Pourquoi parler de la mort alors que vous êtes vivant ?

ORSO. — Maintenant, si son absence est longue, s'il ne répond pas lorsque vous l'appellerez,

Il ne faut pas croire que ce soit sa faute, et que celui qui vous a tant aimée trahisse.

— Je jure qu'il vous aimait.

Silence.

PENSÉE. — Ce n'est pas Orian.qui parle.

ORSO. — Qui serait-ce donc ?

Silence.

PENSÉE. — Orso, qu'avez-vous fait de votre frère Orian ? Où est-il ?

ORSO. — Pensée, c'est maintenant qu'il faut montrer ce courage que vous m'avez promis.

Tout ce que j'ai dit, oui, c'est bien lui qui vous le disait par ma bouche. Nous ne nous sommes pas quittés. Il n'avait rien de secret pour moi et j'entendais chaque battement de son cœur.

Pensée de Homodarmes, maintenant, ce que j'ai à vous annoncer, il faut que vous l'écoutiez sans fléchir :

Orian n'est plus.

Silence.

PENSÉE. — Orian est mort. C'est bien. Je le savais et mon cœur n'attendait pas autre chose.

ORSO. — Il est mort, et ce message dont il m'a chargé pour vous est qu'il faut vivre.

PENSÉE. — Je vivrai.

ORSO. — La veille de sa mort, nous avons causé ensemble toute la nuit, de vous et de votre enfant. Il m'a chargé de vous demander pardon.

PENSÉE. — C'est moi qui ne cesse pas de lui demander pardon.

ORSO. — J'ai su ce qui s'était passé entre vous,

La veille de son départ. J'ai compris ce que fut cette heure d'aveuglement et de vertige.

SICHEL. — Une rencontre désespérée et sans aucune parole, comme de gens qui n'en peuvent plus et qui ne savent ce qu'ils font.

ORSO. — Il est heureux que votre mère ait pensé à m'écrire.

PENSÉE. — Je le lui avais défendu.

ORSO. — Il voulait revenir dès qu'il l'aurait pu.

Silence.

PENSÉE, *criant tout à coup.* — Orian est mort ! Orian est mort ! Il n'est plus.

Où êtes-vous, mon cher mari, et pourquoi n'êtes-vous pas avec moi ?

SICHEL, *la soutenant.* — Pensée, mon enfant bien-aimée !

Silence.

PENSÉE. — Comment est-il mort ?

ORSO. — Tué d'une balle au cœur comme nous chargions les Allemands dans un mauvais petit champ de vignes à travers les échalas.

Je l'ai vu tout à coup qui lâchait son fusil et qui tombait en avant. Son corps est resté plié en deux, accroché à un petit mur de pierres sèches parmi les ronces.

PENSÉE. — Vous l'avez laissé là ?

ORSO. — Les Prussiens tiraient sur nous, tant qu'ils pouvaient.

PENSÉE. — Moi, je serais morte avec lui.

ORSO. — Je suis un officier, et mon devoir n'était pas de me faire tuer, mais d'assurer le commandement de ma section.

Nous avons dû nous replier peu après, abandonnant le corps.

PENSÉE. — Quoi, vous ne me rapportez rien de lui ?

ORSO. — Que voulez-vous faire d'un mort ?

PENSÉE. — Je l'aurais senti une dernière fois entre mes mains, ces sages mains !

Qui sait s'il aurait été mort tout à fait pour moi ?

Entre l'âme et le corps qu'elle a fait il y a un tel lien que la mort même n'est pas entièrement puissante à le dénouer,

Où que soit cette pauvre âme.

ORSO. — La sienne est avec Dieu. Ce Dieu qu'il aimait comme un sauvage et non pas comme un saint, il l'a conquis. Le corps est resté accroché misérablement quelque part.

Point d'œuvre derrière lui, rien que ce corps embarrassé dans les épines,

Plus loin que nous n'avons pu nous-mêmes aller et qui ne l'a pas empêché de passer outre.

Cette liberté qu'il désirait plus que la vie, elle est sa part enfin ! cette lumière vers laquelle il tendait de tout son être, il y est ! Ce Père dont il était le fils.

PENSÉE. — Les yeux qui étaient chargés de voir pour moi, où sont-ils ?

ORSO. — Qui sait si je ne vous les ai pas rapportés ?

PENSÉE. — Que dites-vous ?

ORSO. — Je n'ai pas voulu l'abandonner aux Boches tout entier.

De cette tête qui était le capitaine de la personne en un corps qui ressuscitera et qui dort,

Quelque chose encore de celui que nous aimions émane.

PENSÉE. — Quoi ! est-ce que vous me rapportez...

ORSO. — Sa tête. Oui, j'ai pu la détacher.

Elle était lourde avec moi, tout ce temps que je la portais avec moi sous mon manteau.

PENSÉE. — Où est-elle ?

ORSO. — Au fond de cette corbeille de fleurs que je vous ai envoyée ce matin. *Silence.*

PENSÉE, *se levant et faisant un mouvement vers la corbeille.* — Orian, mon cher mari, êtes-vous là ?

ORSO. — Pensée, ne le touchez pas, car il est mort. Il appartient à un ordre différent, il n'est plus avec nous à notre manière.

Que de lui jusqu'à vous l'encens de ces larges calices dont j'ai fait sa sépulture soit un signe suffisant !

PENSÉE. — Il n'a point eu horreur de moi, je n'aurai point horreur de lui, parce qu'il est mort,

Et qui aurait le droit, si ce n'est moi, qui suis sa femme, de le saisir entre ses mains et de le garder sur son sein, comme sa possession ?

ORSO. — Respectez ce reste insulté.

PENSÉE. — Il n'a point eu horreur de moi ! Il est venu jusqu'à moi qui suis la dernière des femmes ! Malheureuse obscurcie ! il est venu à moi quand il en aurait pu trouver une plus belle !

C'est moi qui l'ai blessé, de cette blessure inguérissable ! C'est moi qui l'ai arraché à son Père ! Oui, je sais que c'est à cause de moi qu'il est mort et qu'il n'est plus rien de visible !

Ah ! qu'on me donne un voile de soie pour recevoir ce qui me reste de lui ! qu'on me donne le linge le plus fin pour couvrir ces mains indignes !

ORSO. — Tout à l'heure vous serez seule avec lui.

PENSÉE. — Mais dès maintenant je puis me pencher sur lui et respirer son âme ! cette bouffée de parfum qui monte de sa sépulture.

ORSO. — Il est mort et ce n'est plus par aucun de vos sens que vous êtes capable de l'atteindre.

PENSÉE. — Orian, qui êtes là, est-ce vrai ? Ah ! je crois qu'il n'y a rien en moi qui ne soit capable d'aller jusqu'à vous !

ORSO. — Il vit en vous, et c'est pour ce qui de lui vit au fond de vos entrailles que vous devez vivre vous-même.

PENSÉE. — Il vit, et je me meurs !

SICHEL *qui l'enlace, l'a ramenée à son siège.*

ORSO. — Maintenant c'est assez de faiblesse. Il est temps que vous entendiez ce que je suis chargé de vous dire.

Voici ce qu'Orian m'a chargé de vous dire, prévoyant sa mort,

Cette dernière nuit que nous avons passée ensemble.

PENSÉE. — Parlez, je vous écoute.

ORSO. — ... Et sachant ce que votre mère m'avait écrit,

Ce fruit de lui que vous portez en vous, hors de la loi.

Oui, ça été une grande joie et une grande amertume pour lui.

Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure quand je vous ai dit qu'il m'avait chargé de vous demander pardon.

PENSÉE *fait un geste de déprécation.*

C'est fait ? Bien. Rien ne pèse plus sur son âme.

SICHEL. — Je lui pardonne aussi.

ORSO. — Maintenant, le mal qui a été fait, il faut le réparer en ce qui est de nous. Il n'est pas possible que l'enfant d'Orian

Naisse sans nom, et que sa femme avec son enfant ait cette tache publique.

PENSÉE. — Ce que son sang n'a pu effacer, je suis là pour le supporter.

ORSO. — Il ne s'agit pas seulement de vous,

Mais de lui et de cet enfant qui le continue. Il faut sauver le nom de l'insulte, comme on sauve le drapeau.

PENSÉE. — Je ferai ce que vous voudrez.

ORSO. — La suprême volonté d'Orian, sa dernière parole près de la mort

Est que vous m'épousiez.

PENSÉE. — Je ne veux pas ! je ne serai pas à un autre que lui.

ORSO. — Madame, je vous répète que ce n'est pas ce que vous voulez qui est important.

PENSÉE. — Ne suis-je pas maîtresse de moi-même, de mon âme et de mon corps,

Et de ceci que j'ai fait de moi ?

ORSO. — Non.

PENSÉE. — Orian, quoi ! est-ce là ce que vous me demandez ?

ORSO. — Celle qui fut à mon frère, croyez-vous qu'elle soit jamais pour moi

Autre chose qu'une sœur ?

Silence.

PENSÉE. — J'accepte.

ORSO. — Bien, petite sœur. D'ailleurs la guerre n'est pas finie.

La nuit vient qui efface l'une après l'autre ces deux voix entre lesquelles votre cœur hésita

Ce soir d'été jadis ;

— Ces deux braves dont le cœur était plus haut que la mort.

PENSÉE. — Ne viendra-t-elle pas aussi pour moi tout de bon ?

ORSO. — Votre devoir est de vivre.

PENSÉE. — Je vivrai ! Pour qui me prenez-vous ?

Je vivrai pour cet enfant obscur qui est héritier en moi de mon âme avec la sienne !

Tant que l'on voudra ! Toute la vie que l'on voudra jusqu'à la dernière minute ! Moi qui fais la vie, est-ce que je n'aurai pas le courage de l'accepter ?

ORSO. — Demain le prêtre nous unira.

PENSÉE. — Je serai une femme loyale.

ORSO. — Ainsi vous aurez accompli ce qu'Orian vous demandait.

PENSÉE. — Vous le pensez ? Ah ! il est difficile pour celui qui aime de faire tout ce que l'amour lui demande !

C'est pourquoi l'odeur de ces fleurs est plus enivrante pour moi que celle du laurier, le laurier qui parle de la victoire !

Ne pouvoir rendre amour pour amour,

Aimer, comme moi, et ne pouvoir le faire comprendre — avoir sa tâche comme lui et ne l'avoir pu faire, —

Ah, c'est là le parfum mortel qui fait se rompre ces globes d'ivoire !

Rome, 30 juin 1916, S. Paul, Ap.

PAUL CLAUDEL

LE DERNIER CAPITALISTE

DÉCOR

Le tribunal prolétarien est installé dans le tribunal bourgeois.

A l'endroit, sur le mur, où de tout petits bourgeois avaient enlevé la croix, les révolutionnaires ont accroché une image qui représente le Travailleur Manuel Inconscient et Organisé. Encore un Christ qui sera crucifié par son église.

Les organisateurs de l'inconscience siègent derrière la table.

Il n'y a pas de juges, mais un jury. Il est élu par le peuple. (Il ne faut pas prendre ce mot dans son sens large, mais dans le sens étroit que les aristocrates lui donnaient, que les ploutocrates sous-entendent et que les intéressés retournent contre eux. Ce sont les manuels, les gens qui travaillent avec leurs mains. Les mains des esclaves de la machine sont gourdes. Autrefois, les manuels étaient gantés d'esprit.) Le jury est élu par le peuple, mais sélectionné par le Dictateur Délégué Suprême du Prolétariat. Le jury n'est formé que de trois hommes. Pas de président, un Premier-Juré qui départage ses acolytes tel Dandin des Plaideurs. *C'est un meneur du Bâtiment, vigoureux, sonore comme un écu neuf, sensé, de l'espèce dont on faisait hier encore des petits patrons fort concrets. Il ne sacrifie rien de ses qualités à l'Idée qui niche dans son cerveau comme une madone dans la façade d'un marchand, et à laquelle il décerne des prières qui sont des projets économiques, précis, sains, sagement sériés.*

Les deux autres acolytes sont : l'un, peintre catastrophiste, l'autre, archiviste-paléographe; — celui-là un primaire (c'est ainsi qu'on appelle un pauvre homme en qui une instruction maladroite a ravagé cette charmante éducation populaire d'autrefois), celui-ci un secondaire (un pauvre homme chez qui une instruction maladroite a ravagé cette charmante instruction bourgeoise d'autrefois).

Le public est formé, comme dans la plupart des lieux où les Français sont appelés à se réunir en commun, de rares particuliers et de pas mal de subalternes officiels insuffisamment camouflés en complaisants officieux. En l'espèce, ce sont des gardes ultra-violets couramment appelés « prétoriens prolétariens » et appartenant au régiment personnel du Dictateur et Délégué Suprême du Prolétariat. Leurs grosses moustaches rappelleraient les sicaires de la Troisième si elles n'étaient noyées dans le flot hirsute de barbes libertaires.

JURÉ N° 1. — Introduisez le N° 8.333 et dernier.

JURÉ N° 2 (*le catastrophiste*). — Comment, dernier ? Il n'y avait en France que 8.333 capitalistes ?

JURÉ N° 3 (*l'archiviste*). — Ouf ! tant mieux ! j'en ai assez. J'ai hâte de revenir à la science paléographique. Le comité de « Répartition Intellectuelle » vient de m'octroyer une équipe de terrassiers qui m'aideront singulièrement à piocher les palimpsestes.

N° 1. — Notre dictature est scientifique, méthodique et nullement dénuée de roublardise. Nous ne frappons que les capitalistes invétérés et entêtés, ou inaptes aux corvées, ou ces empotés qui n'ont pu trouver des « parrains prolétariens » conformément au décret automatique du jour 15, mois 4, de l'année 2. Mais nous gardons soigneusement les autres pour balayer les chambrées, rues et bistrots.

N° 2. — Le prolétariat absorbe bien des traîtres. Depuis qu'on a décrété l'habit obligatoire dans les cinémas nationaux, on ne reconnaît plus les siens.

N° 3. — Ah ouiche ! Les ci-devant gens du monde ont des façons crapuleuses qu'on flaire à quinze pas.

N° 1. — Voici le N° 8.333.

Nº 1. — Nº 8.333. Kokuparki Wladimir ?

KOKUPARKI. — Oui. Né à Santa Fé de Bogota, en 1900, de la république polonaise décentralisée moléculaire.

Nº 1. — Je m'en fous. Profession sous l'ancien régime ?

KOKUPARKI. — Agent de liaison entre la peinture et la musique. Inventeur du tableau phonographique.

Nº 1. — Bon. Je m'en fous. Vous êtes accusé par l'androgyne André-Andrée, rue 30, nº 3, centre 4, d'avoir tenu des propos « faillitistes ».

KOKUPARKI. — Par exemple !

Nº 1. — Dans une coopérative de lettres vous avez élucubré une conférence où vous annonciez traîtreusement la déconfiture prochaine de la Révolution.

KOKUPARKI. — Je ne me suis hasardé à aucune allusion politique dans cette conférence qui traitait de « la Genèse du Génie ».

Nº 1, *qui farfouille dans le dossier* 8.333, *bondissant.* — Ah ! vous trouvez que votre topo n'était pas politique ! Je lis dans la sténographie :

« Un homme naît avec du génie. Et le voilà prince parmi les hommes. Il se range dans cette élite des privilégiés... »

Ce n'est pas politique, ça ? Ça n'est pas une théorie sociale ? Ce ne sont pas des idées subversives, peut-être ? Ça n'est pas du capitalisme béat ?

KOKUPARKI. — Mais, pardon, camarade juré...

Nº 1. — Ne m'appelez pas camarade. Est-ce que je vous appelle « monsieur », moi ?

KOKUPARKI. — Pardon... mais pardon... heu... le

génie est un fait particulier... (*Il se tourne vers le juré Nº 3.*)

Nº 3. — Le génie a été, mais ne sera plus un fait particulier grâce à notre méthode de coopération éducative, qui réalise le rêve médiéval de l'alchimie et transmue en or les têtes en bois.

Le génie, ç'a été un fait économique spécial à l'ère capitaliste, voilà tout. Un des méfaits du système de l'hérédité, rien de plus.

KOKUPARKI. — Comment ! mais le génie n'est fichtrement pas héréditaire.

Nº 3. — Je m'entends. Vous êtes un sot et vous voulez me faire dire des sottises. Certes, on n'a jamais vu un père de génie engendrer un fils de génie. Ç'aura été une des beautés du régime capitaliste, les fils des grands hommes. Mais l'homme de génie était bien le résultat inattendu de croisements mystérieux entre les idiots, les toqués, les sages, tous les fantômes de sa lignée. Un beau jour tous ces inconscients faisaient fortune : un enfant de génie leur naissait, comme un œuf d'or. Au fond c'était aussi injuste de naître Victor Hugo avec 100 volumes tout écrits dans la tête que fils-à-Rothschild avec des millions de rentes inscrits à la banque. On laissait aller la nature à la bonne franquette, avant comme après la naissance des hommes.

On comptait sur les réussites toutes faites issues des entrailles de la femme. Mais Kokuparki, pauvre, il n'y a pas que l'Hérédité. Rappelez-vous un autre vieux dogme : l'Influence du Milieu. Nous nous en emparons, et avec ce second dogme nous fracassons le premier.

Nous ne tenons plus compte de la sélection antécé-

dente, obscure et prestigieuse, parce que nous organisons, nous, une sélection actuelle, humaine, à ciel ouvert, bien plus énergique et bien plus vaste que votre petit jeu de qui perd gagne.

Nous substituons l'éducation intensive et progressive à la vieille hérédité.

Nous prenons l'enfant dès le berceau et nous le suivons jusqu'à l'âge d'homme. Le Comité de Répartition Intellectuelle, qui est la cheville ouvrière de la nouvelle société, détient le grand Fichier Public, où tous les Enfants de la République — même les enfants des capitalistes invétérés, vous voyez que nous sommes bons — sont classés et possèdent leur carton. Il n'y a, du reste, pas tellement d'enfants, maintenant, on peut les compter.

Nous commençons par donner à tous la même instruction primaire...

KOKUPARKI. — Comment ! à tous ?

N° 3. — Nom de Dieu ! oui, à tous.

KOKUPARKI. — Aux aveugles et aux sourds-muets peut-être, mais pas aux idiots, aux fous, ni.....

N° 3. — Ça viendra. Nous subventionnons à Elberfeld l'école des chevaux...

Puis, nous faisons passer au régime secondaire ceux qui ont satisfait aux épreuves du baccalauréat primaire. Les autres, nous les envoyons à l'Université d'apprentissage manuel. A 18 ans, ils sont versés dans la catégorie des Manœuvres. Ce sont eux qui touchent les plus gros salaires pour les consoler de leur échec et qui ont voix prépondérante en nos conseils.

Voix dans la foule, ponctuée d'un ricanement : « Ils ont le poing prépondérant, mais pas la langue. »

La sélection graduée continue à travers les régimes secondaire, supérieur. Mais un des principes essentiels de notre constitution sociale est de n'admettre personne comme intellectuel pur. Tout homme doit donner quelques heures chaque jour au travail manuel. Ainsi, l'égalité est rétablie.

KOKUPARKI. — Elle n'est pas rétablie du tout, l'égalité.

N° 3. — Elle est rétablie. (*Tourné vers le N° 1.*) Le sculpteur ne fera plus fi du maçon et Mallarmé, petit professeur du lycée, aura sa chance comme de Lamartine, gentilhomme propriétaire.

N° 1. — Fort bien.

KOKUPARKI. — Mais vous n'empêcherez pas que certain garçon, pour ces raisons mystérieuses honnies par vous, prendra de l'avance dans le sein maternel et à peine débarqué battra d'étapes en étapes ses concurrents.

N° 2. — Nous le handicaperons.

Voix dans la foule : « C'est ça, plus de tricheurs. »

KOKUPARKI. — Diable ! comment ferez-vous.

LES TROIS JURÉS, *ensemble.* — Nous... *(Ils s'arrêtent embarrassés.)*

N° 1. — Bah ! ma foi ! je ne vois rien à ajouter à ce que nous avons inventé. Aux gamins de se débrouiller entre eux. Si tout de même la nature veut dire son mot...

N° 2. — Halte-là ! Vous déraillez, juré n° 1. Vous oubliez les principes. Ma nature d'homme, d'ancien élève des Beaux-Arts est aussi naturelle que la Nature avec un grand N. Or, il est de ma nature de dénoncer les tricheurs comme ce Paulot Picasse qui, à dix-huit ans, prétendait déjà peindre des chefs-d'œuvre alors que les

garçons modestes comme moi en étaient encore à peloter la mie de pain.

Il faudra que nous trouvions un truc pour parfaire notre système.

KOKUPARKI. — Et vous aurez beaucoup d'hommes de génie ?

N° 3. — Plus de génie, vous ai-je dit, mais un talent universel. Nous comptons sur un rendement de 60 o/o. La science est modeste.

KOKUPARKI. — Et les génies d'ancien régime, qu'en faites-vous ?

N° 3. — Nous les nions sans honte et nous les trucidons sans vergogne.

Nous n'avons pas plus réussi à nous entendre avec Romain Rolland qu'avec Claudel. Quant à Barbusse, Bourget, ce sont des gens à pognon.

Ces gens sont victimes de l'hérédité qu'ils portent. Un poète de génie selon la formule d'ancien régime est aussi irresponsable que Louis XVI, mais aussi dangereux.

Ces gens sont pleins d'orgueil, et embrouillés dans un rêve qui n'est pas plus de ce monde socialiste que du monde bourgeois.

N° 1. — Ce sont des salauds qui ne se sont donné que la peine de naître et devant lesquels les badauds s'ébaubissent, alors qu'il y a de braves garçons qui s'esquintent toute leur vie à s'instruire et qui n'arrivent à rien. Il faut les mettre au pas, ou les zigouiller.

Si vous vous rangez parmi ces types dont vous parlez dans votre conférence...

N° 2. — Non, je connais Kokuparki. Je m'en porte garant. C'était un rondibiste. Il n'avait pas de génie,

pas l'ombre de talent. Il y avait moins de talent dans toute l'école rondibiste que dans un seul poil du pinceau d'un catastrophiste.

N° 1. — Cet interrogatoire devient oiseux. Il faut en finir.

N° 3. — Oui, finissons-en. J'ai sacrifié huit jours de ma vie et 8.000 capitalistes à la sociologie. J'ai hâte de revenir à la paléographie.

N° 2. — Encore une fois, Kokuparki n'a aucun talent. Si je n'avais eu que de tels concurrents ! Il n'est pas dangereux.

N° 1. — Alors, acquittons-le et foutons-le dans les paveurs.

Murmures dans la foule autour d'un homme et d'une femme qu'on pousse vers le jury. Cris : « Et les témoins ! Mort aux capitalistes ! Et la loi sur le témoignage-accusation obligatoire ! »

N° 1. — Silence, nom de Dieu !... Ah ! bon ! très bien ! qu'on traîne les témoins à la barre. Premier témoin : JUSTE (Parfait).

PREMIER TÉMOIN. — Pardon, Parfait JUSTE.

N° 1. — Non, JUSTE (Parfait).

PREMIER TÉMOIN. — Je ne voudrais pas vous contredire, mais mon père s'appelait JUSTE.

N° 1. — Idiot ! Naturellement. Vous vous appelez JUSTE, entre parenthèses : Parfait. Déposez.

M. JUSTE *pose sa canne et son chapeau.*

M. JUSTE. — M. Kokuparki, qui est mon voisin, est un bohème, et le bohème est dangereux à l'habitant de Paris, comme le bohémien à l'habitant des campagnes.

Sous les apparences d'un correct gentleman-bookmaker, je reconnais en ce jeune homme, avec ma lucidité bien française, le rapin qu'ont connu et justement honni nos aïeux. M. Kokuparki ne travaille pas ; il passe son temps à combiner des inventions que je qualifierai de charlatanesques en vue de gruger ses contemporains et leur soutirer la monnaie qu'il est incapable de gagner à la sueur, sinon de ses pieds, tout au moins de son front.

Car, Messieurs, je ne viens pas ici faire le procès des beaux-arts et du labeur cérébral, moi qui suis architecte. Il était d'honnêtes romanciers comme il était d'honnêtes commerçants. Tenez ! M. Brûlat, qui demeure dans mon quartier, est fort rangé, ou M. Bordeaux, dont les crus de Savoie sont excellents. De même, il est des peintres qui peignent des filles nues et qui ne trompent pas leur femme, j'en suis persuadé.

Mais M. Kokuparki méprise le travail. C'est un anarchiste. Il prétend ne rien faire pendant que les autres s'esquintent. Il passe ses matinées à dormir, ses journées à muser dans son atelier et ses nuits, m'a-t-on dit, dans des salons où l'on voit des duchesses danser avec des apaches affiliés à une bande qui s'intitule les « Cubistes de Montparnasse ». Leur chef répond au sobriquet de « la Terreur des Cônes ».

Je profite de ma présence dans un prétoire pour élever ma plainte d'homme simple et laborieux contre ces survivances abominables de l'ère de corruption que fut la Troisième République.

Pour en revenir à M. Kokuparki, je le stigmatise comme hors-la-loi, rebut de la société, contempteur du devoir social qui est de se nourrir, de nourrir les siens, et peut-

être quelques petits serins, comme je me le permets à mes instants de loisir.

N° 1. — Parfait, vous êtes un juste.

JUSTE. — Pardon, Juste.

N° 1. — Juste, vous êtes parfait. Foutez le camp. 2me témoin : Femme Maure-Haumuse ? Tous ces ci-devants avaient des noms à deux ou trois places. Déposez.

DEUXIÈME TÉMOIN. — Permettez-moi de garder mon sac. En dépit des bouleversements sociaux, je garderai toujours mes sels et ma poudre d'ocre.

N° 1. — Poudre d'oc ? Subversif. Fouillez-la.

Deux gardes ultra-violets, bavant et tremblant, car Mme Maure-Haumuse est fort affriolante, s'approchent. Un mauvais plaisant éteint l'électricité. Petits cris. Le premier juré crie : « Nom de Dieu ! » On entend à de brefs intervalles deux hurlements d'hommes, courts mais affreusement angoissés. L'électricité se rallume. Les deux gardes s'écartent, traînant la patt comme des chats écrasés. Mme Maure-Haumuse se poudre avec un soupir.

Le jury est rêveur. Une faible rumeur se soulève et retombe dans la tribune.

N° 1. — La séance continue.

Que pensez-vous de Kokuparki ?

DEUXIÈME TÉMOIN. — C'est un homme de génie.

KOKUPARKI. — Nom de Dieu ! la gaffe !

LES TROIS JURÉS, *intéressés.* — Vous avez dit ?

DEUXIÈME TÉMOIN. — Oui, c'est un homme de génie. Je le sens. Je l'ai senti. Il est né avec le génie comme d'autres fils de roi. Tout de suite, il fut prince parmi les

hommes. Il s'est rangé dans cette élite de privilégiés qui fréquentaient mon salon...

KOKUPARKI. — Nom de Dieu !

DEUXIÈME TÉMOIN. — Ma salle à manger est ornée de ses plus belles fresques phonographiques. Ah ! cette courbe sonore qui se prolonge dans la durée tandis que la ligne rythme l'espace. Ah ! ces taches chromatiques qui composent des valeurs inouïes avec les bruits bleus, rouges, jaunes ! Quelle richesse ! quel tohu-bohu ! quelle sensualité dans un si grand sentimental !

Voyez-vous, Kokuparki, comme je vous le disais, vous étiez le plus riche de nous tous.

Vous avez encore un inépuisable capital de beauté.

LES TROIS JURÉS. — Capital ! Génie ! Capital !

N° 2 (*le catastrophiste*). — C'est faux. Kokuparki est le dernier des pompiers. Il n'avait pas plus de richesse sur sa palette que moi dans mon porte-monnaie. D'abord tous les rondibistes étaient de pauvres êtres...

N° 3. — La chromo-phonographie ne vaut pas la paléographie renouvelée par de puissantes méthodes d'exploitation. J'ai inventé une défricheuse mécanique de palimpsestes.

N° 1. — Ça suffit. Le Jury est amplement informé. Femme Maure-Haumuse, vous pouvez lever le camp...

Kokuparki (Wladimir), vous êtes condamné à mort pour accaparement et recèlement illicite de capitaux non déclarés.

KOKUPARKI. — Pardon, j'ai toujours dit que j'avais du génie.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

LA SYMPHONIE PASTORALE

A JEAN SCHLUMBERGER

PREMIER CAHIER

10 Février 189...

La neige qui n'a pas cessé de tomber depuis trois jours, encombre les routes. Je n'ai pu me rendre à R.... où j'ai coutume depuis quinze ans de célébrer le culte deux fois par mois. Ce matin trente fidèles seulement se sont rassemblés dans la chapelle de La Brévine.

Je profiterai des loisirs que me vaut cette claustration forcée, pour revenir en arrière et raconter comment je fus amené à m'occuper de Gertrude.

J'ai projeté d'écrire ici tout ce qui concerne la formation et le développement de cette âme pieuse, qu'il me semble que je n'ai fait sortir de la nuit que pour l'adoration et l'amour. Béni soit le Seigneur pour m'avoir confié cette tâche.

Il y a deux ans et six mois, comme je remontais de La Chaux-de-Fonds, une fillette que je ne connaissais point vint me chercher en toute hâte pour m'emmener à sept kilomètres de là, auprès d'une pauvre vieille qui

se mourait. Le cheval n'était pas dételé; je fis monter l'enfant dans la voiture, après m'être muni d'une lanterne, car je pensai ne pas pouvoir être de retour avant la nuit.

Je croyais connaître admirablement tous les entours de la commune ; mais, passé la ferme de la Saudraie, l'enfant me fit prendre une route où jusqu'alors je ne m'étais jamais aventuré. Je reconnus pourtant, à deux kilomètres de là, sur la gauche, un petit lac mystérieux où jeune homme j'avais été quelquefois patiner. Depuis quinze ans je ne l'avais plus revu, car aucun devoir pastoral ne m'appelle de ce côté ; je n'aurais plus su dire où il était et j'avais à ce point cessé d'y penser qu'il me sembla, lorsque tout à coup, dans l'enchantement rose et doré du soir, je le reconnus, ne l'avoir d'abord vu qu'en rêve. La route suivit le cours d'eau qui s'en échappait, coupant l'extrémité de la forêt, puis longeant une tourbière. Certainement je n'étais jamais venu là.

Le soleil se couchait et nous marchions depuis longtemps dans l'ombre, lorsqu'enfin ma jeune guide m'indiqua du doigt, à flanc de coteau, une chaumière qu'on eût pu croire inhabitée, sans un mince filet de fumée qui s'en échappait, bleuissant dans l'ombre, puis blondissant dans l'or du ciel. J'attachai le cheval à un pommier voisin, puis rejoignis l'enfant dans la pièce obscure où la vieille venait de mourir.

La gravité du paysage, le silence et la solennité de l'heure m'avaient transi. Une femme encore jeune était à genoux près du lit. L'enfant, que j'avais prise pour la petite fille de la défunte mais qui n'était que sa servante, alluma une chandelle fumeuse, puis se tint immobile

au pied du lit. Durant la longue route, j'avais essayé d'engager la conversation, mais n'avais pu tirer d'elle quatre paroles.

La femme agenouillée se releva. Ce n'était pas une parente ainsi que je supposais d'abord, mais simplement une voisine, une amie, que la servante avait été chercher lorsqu'elle vit s'affaiblir sa maîtresse, et qui s'offrit pour veiller le corps. La vieille, me dit-elle, s'était éteinte sans souffrance. Nous convînmes ensemble des dispositions à prendre pour l'inhumation et la cérémonie funèbre. Comme souvent déjà, dans ce pays perdu, il me fallait tout décider. J'étais quelque peu gêné, je l'avoue, de laisser cette maison, si pauvre que fût son apparence, à la seule garde de cette voisine et de cette servante enfant. Toutefois il ne paraissait guère probable qu'il y eût dans un recoin de cette misérable demeure quelque trésor caché... Et qu'y pouvais-je faire ? Je demandai néanmoins si la vieille ne laissait aucun héritier.

La voisine prit alors la chandelle, qu'elle dirigea vers un coin du foyer, et je pus distinguer, accroupi dans l'âtre, un être incertain, qui paraissait endormi ; l'épaisse masse de ses cheveux cachait presque complètement son visage.

— Cette fille aveugle ; une nièce, à ce que dit la servante ; c'est à quoi la famille se réduit, paraît-il. Il faudra la mettre à l'hospice ; sinon je ne sais pas ce qu'elle pourra devenir.

Je m'offusquai d'entendre ainsi décider de son sort devant elle, soucieux du chagrin que ces brutales paroles pourraient lui causer.

— Ne la réveillez pas, dis-je doucement, pour inviter la voisine, tout au moins à baisser la voix.

— Oh ! je ne pense pas qu'elle dorme ; mais c'est une idiote ; elle ne parle pas et ne comprend rien à ce qu'on dit. Depuis ce matin que je suis dans la pièce, elle n'a pour ainsi dire pas bougé. J'ai d'abord cru qu'elle était sourde ; la servante prétend que non, mais que simplement la vieille, sourde elle-même, ne lui adressait jamais la parole, non plus qu'à quiconque, n'ouvrant plus la bouche depuis longtemps, que pour boire ou manger.

— Quel âge a-t-elle ?

— Une quinzaine d'années, je suppose ; au reste je n'en sais pas plus long que vous...

Il ne me vint pas aussitôt à l'esprit de prendre soin moi-même de cette pauvre abandonnée ; mais après que j'eus prié — ou plus exactement pendant la prière que je fis, entre la voisine et la petite servante, toutes deux agenouillées au chevet du lit, agenouillé moi-même — il m'apparut soudain que Dieu plaçait sur ma route une sorte d'obligation et que je ne pouvais pas sans quelque lâcheté m'y soustraire. Quand je me relevai, ma décision était prise d'emmener l'enfant le même soir, encore que je ne me fusse pas nettement demandé ce que je ferais d'elle par la suite, ni à qui je la confierais. Je demeurai quelques instants encore à contempler le visage endormi de la vieille, dont la bouche plissée et rentrée semblait tirée comme par les cordons d'une bourse d'avare, instruite à ne rien laisser échapper. Puis me retournant du côté de l'aveugle je fis part à la voisine de mon intention.

— Mieux vaut qu'elle ne soit point là demain, quand on viendra lever le corps, dit-elle. Et ce fut tout.

Bien des choses se feraient facilement, sans les chimériques objections que parfois les hommes se plaisent à inventer. Dès l'enfance, combien de fois sommes-nous empêchés de faire ceci ou cela que nous voudrions faire, simplement parce que nous entendons répéter autour de nous : il ne pourra pas le faire...

L'aveugle s'est laissé emmener comme une masse involontaire. Les traits de son visage étaient réguliers, assez beaux, mais parfaitement inexpressifs. J'avais pris une couverture sur la paillasse où elle devait reposer d'ordinaire dans un coin de la pièce, au-dessous d'un escalier intérieur qui menait au grenier.

La voisine s'était montrée complaisante et m'avait aidé à l'envelopper soigneusement, car la nuit très claire était fraîche ; et après avoir allumé la lanterne du cabriolet, j'étais reparti, emmenant blotti contre moi ce paquet de chair sans âme et dont je ne percevais la vie que par la communication d'une ténébreuse chaleur. Tout le long de la route, je pensais : dort-elle ? et de quel sommeil noir... Et en quoi la veille diffère-t-elle ici du sommeil ? Hôtesse de ce corps opaque, une âme attend sans doute, emmurée, que vienne la toucher enfin quelque rayon de votre grâce, Seigneur! Permettrez-vous que mon amour, peut-être, écarte d'elle l'affreuse nuit ?...

J'ai trop souci de la vérité pour taire le fâcheux accueil que je dus essuyer à mon retour au foyer. Ma femme est un jardin de vertus ; et même dans les moments difficiles qu'il nous est arrivé parfois de traverser, je n'ai pu douter un instant de la qualité de son cœur ; mais sa charité naturelle n'aime pas à être surprise. C'est une personne

d'ordre qui tient à ne pas aller au delà, non plus qu'à rester en deçà du devoir. Sa charité même est réglée comme si l'amour était un trésor épuisable. C'est là notre seul point de conteste...

Sa première pensée, lorsqu'elle m'a vu revenir ce soir-là avec la petite, lui échappa dans ce cri :

— De quoi encore est-ce que tu as été te charger ?

Comme chaque fois qu'il doit y avoir une explication entre nous, j'ai commencé par faire sortir les enfants, qui se tenaient là, bouche bée, pleins d'interrogation et de surprise. Ah ! combien cet accueil était loin de celui que j'eusse pu souhaiter. Seule ma chère petite Charlotte a commencé de danser et de battre des mains quand elle a compris que quelque chose de nouveau, quelque chose de vivant allait sortir de la voiture. Mais les autres, qui sont déjà stylés par la mère, ont vite fait de la refroidir et de la forcer à prendre le pas.

Il y eut un moment de grande confusion. Et comme ni ma femme, ni les enfants ne savaient encore qu'ils eussent affaire à une aveugle, ils ne s'expliquaient pas l'attention extrême que je prenais pour guider ses pas. Je fus moi-même tout décontenancé par les bizarres gémissements que commença de pousser la pauvre infirme sitôt que ma main abandonna la sienne, que j'avais tenue durant tout le trajet. Ses cris n'avaient rien d'humain ; on eût dit les jappements plaintifs d'un petit chien. Arrachée pour la première fois au cercle étroit de sensations coutumières qui formaient tout son univers, ses genoux fléchissaient sous elle ; mais lorsque j'avançai vers elle une chaise, elle se laissa crouler à terre, comme quelqu'un qui ne saurait pas s'asseoir ; alors je la menai

jusqu'auprès du foyer, et elle reprit un peu de calme lorsqu'elle put s'accroupir, dans la position où je l'avais vue d'abord auprès du foyer de la vieille, accotée au manteau de la cheminée. En voiture déjà elle s'était laissé glisser au bas du siège et avait fait tout le trajet blottie à mes pieds. Ma femme cependant m'aidait, dont le mouvement le plus naturel est toujours le meilleur ; mais sa raison sans cesse lutte et souvent l'emporte contre son cœur.

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire de ça ? reprit-elle, après que la petite fut installée.

Mon âme frissonna en entendant l'emploi de ce neutre et j'eus peine à maîtriser un mouvement d'indignation. Cependant encore tout imbu de ma longue et paisible méditation je me contins, et tourné vers eux tous qui de nouveau faisaient cercle, une main posée sur le front de l'aveugle :

— Je ramène la brebis perdue, dis-je avec le plus de solennité que je pus.

Mais Amélie n'admet pas qu'il puisse y avoir quoi que ce soit de déraisonnable ou de surraisonnable dans l'enseignement de l'Evangile. Je vis qu'elle allait protester, et c'est alors que je fis un signe à Jacques et à Sarah, qui habitués à nos petits différends conjugaux, et du reste peu curieux de leur nature (souvent même insuffisamment à mon gré), emmenèrent les deux petits. Puis, comme ma femme restait encore interdite et un peu exaspérée, me semblait-il, par la présence de l'intruse :

— Tu peux parler devant elle, ajoutai-je ; la pauvre enfant ne comprend pas.

Alors Amélie commença de protester que certainement

elle n'avait rien à me dire, — ce qui est le prélude habituel des plus longues explications, — et qu'elle n'avait qu'à se soumettre comme toujours à ce que je pouvais inventer de moins pratique et de plus contraire à l'usage et au bon sens. J'ai déjà écrit que je n'étais nullement fixé sur ce que je comptais faire de cette enfant. Je n'avais pas encore entrevu, ou que très vaguement, la possibilité de l'installer à notre foyer, et je puis presque dire que c'est Amélie qui d'abord m'en suggéra l'idée lorsqu'elle me demanda si je pensais que nous n'étions pas « déjà assez dans la maison ». Puis elle déclara que j'allais toujours de l'avant sans jamais m'inquiéter de la résistance de ceux qui suivent, que pour sa part elle estimait que cinq enfants suffisaient, que depuis la naissance de Claude (qui précisément à ce moment, et comme en entendant son nom, se mit à hurler dans son berceau) elle en avait « son compte » et qu'elle se sentait à bout.

Aux premières phrases de sa sortie, quelques paroles du Christ me remontèrent du cœur aux lèvres, que je retins pourtant, car il me paraît toujours malséant d'abriter ma conduite derrière l'autorité du livre saint. Mais dès qu'elle argua de sa fatigue je demeurai penaud, car je reconnais qu'il m'est arrivé plus d'une fois de laisser peser sur ma femme les conséquences d'élans inconsidérés de mon zèle. Cependant ces récriminations m'avaient instruit sur mon devoir ; je suppliai donc très doucement Amélie d'examiner si à ma place elle n'eût pas agi de même et s'il lui eût été possible de laisser dans la détresse un être qui manifestement n'avait plus sur qui s'appuyer ; j'ajoutai que je ne m'illusionnais point sur la somme de fatigues nouvelles

que le soin de cette hôtesse infirme ajouterait aux soucis du ménage, et que mon regret était de ne l'y pouvoir plus souvent seconder. Enfin je l'apaisai de mon mieux, la suppliant aussi de ne point faire retomber sur l'innocente un ressentiment que celle-ci n'avait en rien mérité. Puis je lui fis observer que Sarah désormais était en âge de l'aider davantage, Jacques de se passer de ses soins. Bref Dieu mit en ma bouche les paroles qu'il fallait pour l'aider à accepter ce que je m'assure qu'elle eût assumé volontiers si l'événement lui eût laissé le temps de réfléchir et si je n'eusse point ainsi disposé de sa volonté par surprise.

Je croyais la partie à peu près gagnée, et déjà ma chère Amélie s'approchait bienveillamment de Gertrude ; mais soudain son irritation rebondit de plus belle lorsque, ayant pris la lampe pour examiner un peu l'enfant, elle s'avisa de son état de saleté indicible.

— Mais c'est une infection, s'écria-t-elle. Brosse-toi ; brosse-toi vite. Non, pas ici. Va te secouer dehors. Ah ! mon Dieu ! les enfants vont en être couverts. Il n'y a rien au monde que je redoute autant que la vermine.

Indéniablement la pauvre petite en était peuplée : et je ne pus me défendre d'un mouvement de dégoût en songeant que je l'avais si longuement pressée contre moi dans la voiture.

Quand je rentrai deux minutes plus tard, après m'être nettoyé de mon mieux, je trouvai ma femme effondrée dans un fauteuil, la tête dans les mains, en proie à une crise de sanglots.

— Je ne pensais pas soumettre ta constance à une pareille épreuve, lui dis-je tendrement. Quoi qu'il en

soit, ce soir il est tard, et l'on n'y voit pas suffisamment. Je veillerai pour entretenir le feu auprès duquel dormira la petite. Demain nous lui couperons les cheveux et la laverons comme il faut. Tu ne commenceras à t'occuper d'elle que quand tu pourras la regarder sans horreur.

Et je la priai de ne point parler de cela aux enfants.

Il était l'heure de souper. Ma protégée, vers laquelle notre vieille Rosalie, tout en nous servant, jetait force regards hostiles, dévora goulûment l'assiette de soupe que je lui tendis. Le repas fut silencieux. J'aurais voulu raconter mon aventure, parler aux enfants, les émouvoir en leur faisant comprendre et sentir l'étrangeté d'un dénuement si complet, exciter leur pitié, leur sympathie pour celle que Dieu nous invitait à recueillir ; mais je craignis de raviver l'irritation d'Amélie. Il semblait que l'ordre eût été donné de passer outre et d'oublier l'événement, encore qu'aucun de nous ne pût assurément penser à rien d'autre.

Je fus extrêmement ému quand, plus d'une heure après que tous furent couchés et qu'Amélie m'eut laissé seul dans la pièce, je vis ma petite Charlotte entr'ouvrir la porte, avancer doucement, en chemise et pieds nus, puis se jeter à mon cou et m'étreindre sauvagement en murmurant :

— Je ne t'avais pas bien dit bonsoir.

Puis, tout bas, désignant du bout de son petit index l'aveugle qui reposait innocemment et qu'elle avait eu curiosité de revoir avant de se laisser aller au sommeil :

— Pourquoi est-ce que je ne l'ai pas embrassée ?

— Tu l'embrasseras demain. A présent laissons-la. Elle dort, lui dis-je en la raccompagnant jusqu'à la porte.

Puis je revins me rasseoir et travaillai jusqu'au matin, lisant ou préparant mon prochain sermon.

Certainement, pensais-je (il m'en souvient), Charlotte se montre beaucoup plus affectueuse aujourd'hui que ses aînés ; mais chacun d'eux, à cet âge, ne m'a-t-il pas d'abord donné le change ; mon grand Jacques lui-même, aujourd'hui si distant, si réservé... On les croit tendres, ils sont cajoleurs et calins.

27 février.

La neige est tombée encore abondamment cette nuit. Les enfants sont ravis parce que bientôt, disent-ils, on sera forcé de sortir par les fenêtres. Le fait est que ce matin la porte est bloquée et que l'on ne peut sortir que par la buanderie. Hier, je m'étais assuré que le village avait des provisions en suffisance, car nous allons sans doute demeurer quelque temps isolés du reste de l'humanité. Ce n'est pas le premier hiver que la neige nous bloque, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais vu son empêchement si épais. J'en profite pour continuer ce récit que je commençais hier.

J'ai dit que je ne m'étais point trop demandé, lorsque j'avais ramené cette infirme, quelle place elle allait pouvoir occuper dans la maison. Je connaissais le peu de résistance de ma femme ; je savais la place dont nous pouvions disposer et nos ressources, très limitées. J'avais agi, comme je le fais toujours, autant par disposition naturelle que par principes, sans nullement chercher à calculer la dépense où mon élan risquait de m'entraîner (ce qui m'a toujours paru antiévangélique). Mais autre

chose est d'avoir à se reposer sur Dieu ou à se décharger sur autrui. Il m'apparut bientôt que j'avais déposé sur les bras d'Amélie une lourde tâche, si lourde que j'en demeurai d'abord confondu.

Je l'avais aidée de mon mieux à couper les cheveux de la petite, ce que je voyais bien qu'elle ne faisait déjà qu'avec dégoût. Mais quand il s'agit de la laver et de la nettoyer je dus laisser faire ma femme ; et je compris que les plus lourds et les plus désagréables soins m'échappaient.

Au demeurant, Amélie n'éleva plus la moindre protestation. Il semblait qu'elle eût réfléchi pendant la nuit et pris son parti de cette charge nouvelle ; même elle y semblait prendre quelque plaisir et je la vis sourire après qu'elle eût achevé d'apprêter Gertrude. Un bonnet blanc couvrait la tête rase où j'avais appliqué de la pommade ; quelques anciens vêtements à Sarah et du linge propre remplacèrent les sordides haillons qu'Amélie venait de jeter au feu. Ce nom de Gertrude fut choisi par Charlotte et accepté par nous tous aussitôt, dans l'ignorance du nom véritable que l'orpheline ne connaissait point elle-même et que je ne savais où retrouver. Elle devait être un peu plus jeune que Sarah, de sorte que les vêtements que celle-ci avait dû laisser depuis un an lui convenaient.

Il me faut avouer ici la profonde déception où je me sentis sombrer les premiers jours. Certainement je m'étais fait tout un roman de l'éducation de Gertrude, et la réalité me forçait par trop d'en rabattre. L'expression indifférente, obtuse de son visage, ou plutôt son inexpressivité absolue glaçait jusqu'à sa source mon bon vouloir.

Elle restait tout le long du jour, auprès du feu, sur la défensive, et dès qu'elle entendait nos voix, surtout dès que l'on s'approchait d'elle, ses traits semblaient durcir ; ils ne cessaient d'être inexpressifs que pour marquer l'hostilité ; pour peu que l'on s'efforçât d'appeler son attention elle commençait à geindre, à grogner comme un animal. Cette bouderie ne cédait qu'à l'approche du repas, que je lui servais moi-même et sur lequel elle se jetait avec une avidité bestiale des plus pénibles à observer. Et de même que l'amour répond à l'amour, je sentais un sentiment d'aversion m'envahir, devant le refus obstiné de cette âme. Oui vraiment, j'avoue que les dix premiers jours j'en étais venu à désespérer, et même à me désintéresser d'elle au point que je regrettais mon élan premier et que j'eusse voulu ne l'avoir jamais emmenée. Et il advenait ceci de piquant, c'est que, triomphante un peu devant ces sentiments que je ne pouvais pas bien lui cacher, Amélie prodiguait ses soins d'autant plus et de bien meilleur cœur, semblait-il, depuis qu'elle sentait que Gertrude me devenait à charge et que sa présence parmi nous me mortifiait.

J'en étais là quand je reçus la visite de mon ami le docteur Martins, du Val Travers, au cours d'une de ses tournées de malades. Il s'intéressa beaucoup à ce que je lui dis de l'état de Gertrude, s'étonna grandement d'abord de ce qu'elle fût restée à ce point arriérée, n'étant somme toute qu'aveugle ; mais je lui expliquai qu'à son infirmité s'ajoutait la surdité de la vieille qui seule jusqu'alors avait pris soin d'elle, et qui ne lui parlait jamais, de sorte que la pauvre enfant était demeurée dans un état d'abandon total. Il me persuada que, dans ce cas,

j'avais tort de désespérer ; mais que je ne m'y prenais pas bien.

— Tu veux commencer de construire, me dit-il, avant de t'être assuré d'un terrain solide. Songe que tout est chaos dans cette âme et que même les premiers linéaments n'en sont pas encore arrêtés. Il s'agit, pour commencer, de lier en faisceau quelques sensations tactiles et gustatives et d'y attacher, à la manière d'une étiquette, un son, un mot, que tu lui rediras, à satiété, puis tâcheras d'obtenir qu'elle redise.

Surtout ne cherche pas d'aller trop vite ; occupe-toi d'elle à des heures régulières, et jamais très longtemps de suite...

— Au reste cette méthode, ajouta-t-il, après me l'avoir minutieusement exposée, n'a rien de bien sorcier. Je ne l'invente point et d'autres l'ont appliquée déjà. Ne t'en souviens-tu pas ? du temps que nous faisions ensemble notre philosophie, nos professeurs, à propos de Condillac et de sa statue animée, nous entretenaient déjà d'un cas analogue à celui-ci... A moins, fit-il en se reprenant, que je n'aie lu cela plus tard, dans une revue de psychologie... N'importe ; cela m'a frappé et je me souviens même du nom de cette pauvre enfant, encore plus déshéritée que Gertrude, car elle était aveugle et sourde-muette, qu'un docteur de je ne sais plus quel comté d'Angleterre recueillit, vers le milieu du siècle dernier. Elle avait nom Laura Bridgeman. Ce docteur avait tenu journal, comme tu devrais faire, des progrès de l'enfant, ou du moins, pour commencer, de ses efforts à lui pour l'instruire. Durant des jours et des semaines, il s'obstina à lui faire toucher et palper alternativement deux petits

objets, une épingle, puis une plume, puis toucher sur une feuille imprimée à l'usage des aveugles le relief des deux mots anglais : *pin* et *pen*. Et durant des semaines il n'obtint aucun résultat. Le corps semblait inhabité. Pourtant il ne perdait pas confiance. « Je me faisais l'effet de quelqu'un, racontait-il, qui, penché sur la margelle d'un puits profond et noir, agiterait désespérément une corde dans l'espoir qu'enfin une main la saisisse. » Car il ne douta pas un instant que quelqu'un ne fût là, au fond du gouffre, et que cette corde à la fin ne fût saisie. Et un jour enfin, il vit cet impassible visage de Laura s'éclairer d'une sorte de sourire ; je crois bien qu'à ce moment des larmes de reconnaissance et d'amour jaillirent de ses yeux et qu'il tomba à genoux pour remercier le Seigneur. Laura venait tout à coup de comprendre ce que le docteur voulait d'elle ; sauvée ! A partir de ce jour elle fit attention ; ses progrès furent rapides ; elle s'instruisit bientôt elle-même, et par la suite devint directrice d'un institut d'aveugles — à moins que ce ne fut une autre... car d'autres cas se présentèrent récemment, dont les revues et les journaux ont longuement parlé, s'étonnant à qui mieux mieux, un peu sottement à mon avis, que de telles créatures pussent être heureuses. Car c'est un fait : chacune de ces emmurées était heureuse, et sitôt qu'il leur fut donné de s'exprimer, ce fut pour raconter leur *bonheur*. Naturellement les journalistes s'extasiaient, en tiraient un enseignement pour ceux qui, « jouissant » de leurs cinq sens, ont pourtant le front de se plaindre...

Ici s'engagea une discussion entre Martins et moi, qui regimbais contre son pessimisme, et n'admettais

point que les sens, comme il semblait l'admettre, ne servissent en fin de compte qu'à nous désoler.

— Ce n'est point ainsi que je l'entends, protesta-t-il, je veux dire simplement que l'âme de l'homme imagine plus facilement et plus volontiers la beauté, l'aisance et l'harmonie que le désordre et le péché qui partout ternissent, avilissent, tachent et déchirent ce monde et sur quoi nous renseignent et tout à la fois nous aident à contribuer nos cinq sens. De sorte que, plus volontiers je ferais suivre le « *Fortunatos nimium* » de Virgile, de « *si sua mala nescient* », que du « *si sua bona norint* » qu'on nous enseigne : combien heureux les hommes, s'ils pouvaient ignorer le mal.

Puis, il me parla d'un conte de Dickens, qu'il croit avoir été directement inspiré par l'exemple de Laura Bridgeman et qu'il promit de m'envoyer aussitôt. Et quatre jours après je reçus en effet *Le Grillon du Foyer*, que je lus avec un vif plaisir. C'est l'histoire un peu longue, mais pathétique par instants, d'une jeune aveugle que son père, pauvre fabricant de jouets, entretient dans l'illusion du confort, de la richesse et du bonheur ; mensonge que l'art de Dickens s'évertue à faire passer pour pieux, mais dont, Dieu merci ! je n'aurai pas à user avec Gertrude.

Dès le lendemain du jour où Martins était venu me voir, je commençai de mettre en pratique sa méthode et m'y appliquai de mon mieux. Je regrette à présent de n'avoir point pris note, ainsi qu'il me le conseillait, des premiers pas de Gertrude sur cette route crépusculaire, où moi-même je ne la guidais d'abord qu'en tâton-

nant. Il y fallut, dans les premières semaines, plus de patience que l'on ne saurait croire, non seulement en raison du temps que cette première éducation exigeait, mais aussi des reproches qu'elle me fit encourir. Il m'est pénible d'avoir à dire que ces reproches me venaient d'Amélie ; et du reste si j'en parle ici, c'est que je n'en ai conservé nulle animosité, nulle aigreur — je l'atteste solennellement pour le cas où plus tard ces feuilles seraient lues par elle. (Le pardon des offenses ne nous est-il pas enseigné par le Christ immédiatement à la suite de la parabole sur la brebis égarée ?) Je dirai plus : au moment même où j'avais le plus à souffrir de ses reproches, je ne pouvais lui en vouloir de ce qu'elle désapprouvât ce long temps que je consacrais à Gertrude. Ce que je lui reprochais plutôt c'était de n'avoir pas confiance que mes soins pussent remporter quelque succès. Oui, c'est ce manque de foi qui me peinait ; sans me décourager du reste. Combien souvent j'eus à l'entendre répéter : « Si encore tu devais aboutir à quelque résultat... » Et elle demeurait obtusément convaincue que ma peine était vaine ; de sorte que naturellement il lui paraissait malséant que je consacrasse à cette œuvre un temps qu'elle prétendait toujours pouvoir être mieux employé différemment. Et chaque fois que je m'occupais de Gertrude elle trouvait à me représenter que je ne sais qui ou quoi attendait cependant après moi, et que je distrayais pour celle-ci un temps que j'eusse dû donner à d'autres. Enfin je crois qu'une sorte de jalousie maternelle l'animait, car je lui entendis plus d'une fois me dire : « Tu ne t'es jamais autant occupé d'aucun de tes propres enfants. » Ce qui était vrai ; car si j'aime beaucoup mes enfants,

je n'ai jamais cru que j'eusse beaucoup à m'occuper d'eux.

J'ai souvent éprouvé que la parabole de la brebis égarée reste une des plus difficiles à admettre pour certaines âmes, qui pourtant se croient profondément chrétiennes. Que chaque brebis du troupeau, prise à part, puisse aux yeux du berger être plus précieuse à son tour que tout le reste du troupeau pris en bloc, voici ce qu'elles ne peuvent s'élever à comprendre. Et ces mots : « Si un homme a cent brebis et que l'une d'elles s'égare, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur les montagnes, pour aller chercher celle qui s'est égarée ? » — ces mots tout rayonnants de charité, si elles osaient parler franc, elles les déclareraient de la plus révoltante injustice.

Les premiers sourires de Gertrude me consolaient de tout et payaient mes soins au centuple. Car « cette brebis, si le pasteur la trouve, je vous le dis en vérité, elle lui cause plus de joie que les quatre-vingt-dix-neuf autres qui ne se sont jamais égarées ». Oui, je le dis en vérité, jamais sourire d'aucun de mes enfants ne m'a inondé le cœur d'une aussi séraphique joie que fit celui que je vis poindre sur ce visage de statue certain matin où brusquement elle sembla commencer à comprendre et à s'intéresser à ce que je m'efforçais de lui enseigner depuis tant de jours.

Le 5 mars. J'ai noté cette date comme celle d'une naissance. C'était moins un sourire qu'une transfiguration. Tout à coup ses traits *s'animèrent* ; ce fut comme un éclairement subit, pareil à cette lueur purpurine dans les hautes Alpes qui, précédant l'aurore, fait vibrer le sommet neigeux qu'elle désigne et sort de la nuit ; on eût dit une coloration mystique ; et je songeai également

à la piscine de Bethesda au moment que l'ange descend et vient réveiller l'eau dormante. J'eus une sorte de ravissement devant l'expression angélique que Gertrude put prendre soudain, car il m'apparut que ce qui la visitait en cet instant, n'était point tant l'intelligence que l'amour. Alors un tel élan de reconnaissance me souleva, qu'il me sembla que j'offrais à Dieu le baiser que je déposai sur ce beau front.

Autant ce premier résultat avait été difficile à obtenir, autant les progrès sitôt après furent rapides. Je fais effort aujourd'hui pour me remémorer par quels chemins nous procédâmes ; il me semblait parfois que Gertrude avançât par bonds, comme pour se moquer des méthodes. Je me souviens que j'insistai d'abord sur les qualités des objets plutôt que sur la variété de ceux-ci ; le chaud, le froid, le tiède, le doux, l'amer, le rude, le souple, le léger... puis les mouvements : écarter, rapprocher, lever, croiser, coucher, nouer, disperser, rassembler, etc... Et bientôt, abandonnant toute méthode, j'en vins à causer avec elle sans trop m'inquiéter si son esprit toujours me suivait ; mais lentement, l'invitant et la provoquant à me questionner à loisir. Certainement un travail se faisait en son esprit durant le temps que je l'abandonnais à elle-même ; car chaque fois que je la retrouvais, c'était avec une nouvelle surprise et je me sentais séparé d'elle par une moindre épaisseur de nuit. C'est tout de même ainsi, me disais-je, que la tiédeur de l'air et l'insistance du printemps triomphent peu à peu de l'hiver. Que de fois n'ai-je pas admiré la manière dont fond la neige : on dirait que le manteau s'use par en-dessous, et son aspect reste

le même. A chaque hiver Amélie y est prise et me déclare : la neige n'a toujours pas changé ; on la croit épaisse encore quand déjà la voici qui cède et tout à coup, de place en place, laisse reparaître la vie.

Craignant que Gertrude ne s'étiolât à demeurer auprès du feu sans cesse, comme une vieille, j'avais commencé de la faire sortir. Mais elle ne consentait à se promener qu'à mon bras. Sa surprise et sa crainte d'abord, dès qu'elle avait quitté la maison, me laissèrent comprendre, avant qu'elle n'eût su me le dire, qu'elle ne s'était encore jamais hasardée au dehors. Dans la chaumière où je l'avais trouvée, personne ne s'était occupé d'elle autrement que pour lui donner à manger et l'aider à ne point mourir, car je n'ose point dire : à vivre. Son univers obscur était borné par les murs mêmes de cette unique pièce qu'elle n'avait jamais quittée ; à peine se hasardait-elle, les jours d'été, au bord du seuil, quand la porte restait ouverte sur le grand univers lumineux. Elle me raconta plus tard, qu'entendant le chant des oiseaux elle l'imaginait alors un pur effet de la lumière, ainsi que cette chaleur même qu'elle sentait caresser ses joues et ses mains, et que, sans du reste y réfléchir précisément, il lui paraissait tout naturel que l'air chaud se mît à chanter, de même que l'eau se met à bouillir près du feu. Le vrai c'est qu'elle ne s'en était point inquiétée, qu'elle ne faisait attention à rien et vivait dans un engourdissement profond, jusqu'au jour où je commençai de m'occuper d'elle. Je me souviens de son inépuisable ravissement lorsque je lui appris que ces petites voix émanaient de créatures vivantes, dont il semble que l'unique fonction soit de sentir et d'exprimer l'éparse joie de la nature.

(C'est de ce jour qu'elle prit l'habitude de dire : Je suis joyeuse comme un oiseau). Et pourtant l'idée que ces chants racontaient la splendeur d'un spectacle qu'elle ne pouvait point contempler avait commencé par la rendre mélancolique.

— Est-ce que vraiment, disait-elle, la terre est aussi belle que la racontent les oiseaux ? Pourquoi ne le dit-on pas davantage ? Pourquoi, vous, ne me le dites-vous pas ? Est-ce par crainte de me peiner en songeant que je ne puis la voir ? Vous auriez tort. J'écoute si bien les oiseaux ; je crois que je comprends tout ce qu'ils disent.

— Ceux qui peuvent y voir ne les entendent pas si bien que toi, ma Gertrude, lui dis-je en espérant la consoler.

— Pourquoi les autres animaux ne chantent-ils pas ? reprit-elle.

Parfois ses questions me surprenaient et je demeurais un instant perplexe, car elle me forçait de réfléchir à ce que jusqu'alors j'avais accepté sans m'en étonner. C'est ainsi que je considérai, pour la première fois, que, plus l'animal est attaché de près à la terre et plus il est pesant, plus il est triste. C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre ; et je lui parlai de l'écureuil et de ses jeux.

Elle me demanda alors si les oiseaux étaient les seuls animaux qui volaient.

— Il y a aussi les papillons, lui dis-je.

— Est-ce qu'ils chantent ?

— Ils ont une autre façon de raconter leur joie, repris-je Elle est inscrite en couleurs sur leurs ailes... Et je lui décrivis la bigarrure des papillons.

28 févr.

Je reviens en arrière ; car hier je m'étais laissé entraîner.

Pour l'enseigner à Gertrude j'avais dû apprendre moi-même l'alphabet des aveugles ; mais bientôt elle devint beaucoup plus habile que moi à lire cette écriture où j'avais assez de peine à me reconnaître, et qu'au surplus, je suivais plus volontiers avec les yeux qu'avec les mains. Du reste, je ne fus point le seul à l'instruire. Et d'abord je fus heureux d'être secondé dans ce soin, car j'ai fort à faire sur la commune, dont les maisons sont dispersées à l'excès de sorte que mes visites de pauvres et de malades m'obligent à des courses parfois assez lointaines. Jacques avait trouvé le moyen de se casser le bras en patinant pendant les vacances de Noël qu'il était venu passer près de nous — car entre temps il était retourné à Lausanne où il avait fait déjà ses premières études, et était entré à la faculté de théologie. La fracture ne présentait aucune gravité et Martins que j'avais aussitôt appelé put aisément la réduire sans l'aide d'un chirurgien; mais les précautions qu'il fallut prendre obligèrent Jacques à garder la maison quelque temps. Il commença brusquement de s'intéresser à Gertrude, que jusqu'alors il n'avait point considérée, et s'occupa de m'aider à lui apprendre à lire. Sa collaboration ne dura que le temps de sa convalescence, trois semaines environ, mais durant lesquelles Gertrude fit de sensibles progrès. Un zèle extraordinaire la stimulait à présent. Cette intelligence hier encore engourdie, il semblait que, dès les premiers pas et presque avant de savoir marcher, elle se mettait à courir. J'admire le peu de difficulté qu'elle trouvait à formuler ses

pensées, et combien promptement elle parvint à s'exprimer d'une manière, non point enfantine, mais correcte déjà, s'aidant pour imager l'idée, et de la manière la plus inattendue pour nous et la plus plaisante, des objets qu'on venait de lui apprendre à connaître, ou de ce dont nous lui parlions et que nous lui décrivions, lorsque nous ne le pouvions mettre directement à sa portée ; car nous nous servions toujours de ce qu'elle pouvait toucher ou sentir pour expliquer ce qu'elle ne pouvait atteindre, procédant à la manière des télémétreurs.

Mais je crois inutile de noter ici tous les échelons premiers de cette instruction qui, sans doute, se retrouvent dans l'instruction de tous les aveugles. C'est ainsi que, pour chacun d'eux je pense, la question des couleurs a plongé chaque maître dans un même embarras. (Et à ce sujet je fus appelé à remarquer qu'il n'est nulle part question de couleurs dans l'Evangile.) Je ne sais comment s'y sont pris les autres ; pour ma part je commençai par lui nommer les couleurs du prisme dans l'ordre où l'arc-en-ciel nous les présente ; mais aussitôt s'établit une confusion dans son esprit entre couleur et clarté ; et je me rendais compte que son imagination ne parvenait à faire aucune distinction entre la qualité de la nuance et ce que les peintres appellent, je crois, « la valeur ». Elle avait le plus grand mal à comprendre que chaque couleur à son tour pût être plus ou moins foncée, et qu'elles pussent à l'infini se mélanger entre elles. Rien ne l'intriguait davantage et elle revenait sans cesse là-dessus.

Cependant il me fut donné de l'emmener à Neuchâtel où je pus lui faire entendre un concert. Le rôle de chaque

instrument dans la symphonie me permit de revenir sur cette question des couleurs. Je fis remarquer à Gertrude les sonorités différentes des cuivres, des instruments à cordes et des bois, et que chacun d'eux à sa manière est susceptible d'offrir, avec plus ou moins d'intensité, toute l'échelle des sons, des plus graves aux plus aigus. Je l'invitai à se représenter de même, dans la nature, les colorations rouges et orangées analogues aux sonorités des cors et des trombones ; les jaunes et les vertes à celles des violons, des violoncelles et des basses ; les violettes et les bleues rappelées ici par les flûtes, les clarinettes et les hautbois. Une sorte de ravissement intérieur vint dès lors remplacer ses doutes :

— Que cela doit être beau ! répétait-elle.

Puis, tout à coup :

— Mais alors : le blanc ? Je ne comprends plus à quoi ressemble le blanc...

Et il m'apparut aussitôt combien ma comparaison était précaire :

— Le blanc, essayai-je pourtant de lui dire, est la limite aiguë où tous les tons se confondent, comme le noir en est la limite sombre. — Mais ceci ne me satisfit pas plus qu'elle, qui me fit aussitôt remarquer que les bois, les cuivres et les violons restent distincts les uns des autres dans le plus grave aussi bien que dans le plus aigu. Que de fois, comme alors, je dus demeurer d'abord silencieux, perplexe et cherchant à quelle comparaison je pourrais faire appel.

— Eh bien ! lui dis-je enfin, représente-toi le blanc comme quelque chose de tout pur, quelque chose où il n'y a plus aucune couleur, mais seulement de la lumière ;

le noir, au contraire, comme chargé de couleur jusqu'à en être obscurci...

Je ne rappelle ici ce débris de dialogue que comme un exemple des difficultés où je me heurtais trop souvent. Gertrude avait ceci de bien qu'elle ne faisait jamais semblant de comprendre, comme font si souvent les gens qui meublent ainsi leur esprit de données imprécises ou fausses, par quoi tous leurs raisonnements ensuite se trouvent viciés. Tant qu'elle ne s'en était point fait une idée nette, chaque notion demeurait pour elle une cause d'inquiétude et de gêne.

Pour ce que j'ai dit plus haut, la difficulté s'augmentait de ce que, dans son esprit, la notion de lumière et celle de chaleur s'étaient d'abord étroitement liées, de sorte que j'eus le plus grand mal à les dissocier par la suite.

Ainsi j'expérimentais sans cesse à travers elle combien le monde visuel diffère du monde des sons et à quel point toute comparaison que l'on cherche à tirer de l'un pour l'autre est boiteuse.

29.

Tout occupé par mes comparaisons, je n'ai point dit encore l'immense plaisir que Gertrude avait pris à ce concert de Neuchâtel. On y jouait précisément la *Symphonie Pastorale*. Je dis « précisément », car il n'est, on le comprend aisément, pas une œuvre que j'eusse pu davantage souhaiter de lui faire entendre. Longtemps après que nous eûmes quitté la salle de concert, Gertrude restait encore silencieuse et comme noyée dans l'extase.

— Est-ce que vraiment ce que vous voyez est aussi beau que cela ? dit-elle enfin.

— Aussi beau que quoi ? ma chérie.

— Que cette « *scène au bord du ruisseau* ».

Je ne lui répondis pas aussitôt, car je réfléchissais que ces harmonies ineffables peignaient, non point le monde tel qu'il était, mais bien tel qu'il aurait pu être, qu'il pourrait être sans le mal et sans le péché. Et jamais encore je n'avais osé parler à Gertrude du mal, du péché, de la mort.

— Ceux qui ont des yeux, dis-je enfin, ne connaissent pas leur bonheur.

— Mais moi qui n'en ai point, s'écria-t-elle aussitôt, je connais le bonheur d'entendre.

Elle se serrait contre moi tout en marchant et elle pesait à mon bras comme font les petits enfants :

— Pasteur, est-ce que vous sentez combien je suis heureuse ? Non, non, je ne dis pas cela pour vous faire plaisir. Regardez-moi : est-ce que cela ne se voit pas sur le visage, quand ce que l'on dit n'est pas vrai ? Moi, je le reconnais si bien à la voix. Vous souvenez-vous du jour où vous m'avez répondu que vous ne pleuriez pas, après que ma tante (c'est ainsi qu'elle appelait ma femme) vous avait reproché de ne rien savoir faire pour elle ; je me suis écriée : Pasteur, vous mentez ! Oh ! je l'ai senti tout de suite à votre voix, que vous ne me disiez pas la vérité ; je n'ai pas eu besoin de toucher vos joues, pour savoir que vous aviez pleuré. Et elle répéta très haut : non, je n'avais pas besoin de toucher vos joues — ce qui me fit rougir, parce que nous étions encore dans la ville et que des passants se retournèrent. Cependant elle continuait :

— Il ne faut pas chercher à m'en faire accroire, voyez-

vous. D'abord parce que ça serait très lâche de chercher à tromper une aveugle... Et puis parce que ça ne prendrait pas, ajouta-t-elle en riant. Dites-moi, pasteur, vous n'êtes pas malheureux, n'est-ce pas ?

Je portai sa main à mes lèvres, comme pour lui faire sentir sans le lui avouer que partie de mon bonheur venait d'elle, tout en répondant :

— Non, Gertrude, non, je ne suis pas malheureux. Comment serais-je malheureux ?

— Vous pleurez quelquefois, pourtant ?

— J'ai pleuré quelquefois.

— Pas depuis la fois que j'ai dite ?

— Non, je n'ai plus pleuré, depuis.

— Et vous n'avez plus eu envie de pleurer ?

— Non, Gertrude.

— Et, dites... est-ce qu'il vous est arrivé, depuis, d'avoir envie de me mentir ?

— Non, chère enfant.

— Pouvez-vous me promettre de ne jamais chercher à me tromper.

— Je le promets.

— Eh bien ! dites-moi tout de suite : Est-ce que je suis jolie ?

Cette brusque question m'interloqua, d'autant plus que je n'avais point voulu jusqu'à ce jour accorder attention à l'indéniable beauté de Gertrude ; et je tenais pour parfaitement inutile, au surplus, qu'elle en fût elle-même avertie.

— Que t'importe de le savoir ? lui dis-je aussitôt.

— Cela c'est mon souci, reprit-elle. Je voudrais savoir si je ne... comment dites-vous cela ?... si je ne détonne pas

trop dans la symphonie. A qui d'autre demanderais-je cela, pasteur ?

— Un pasteur n'a pas à s'inquiéter de la beauté des visages, dis-je, me défendant comme je pouvais.

— Pourquoi ?

— Parce que la beauté des âmes lui suffit.

— Vous préférez me laisser croire que je suis laide, dit-elle alors avec une moue charmante ; de sorte que, n'y tenant plus, je m'écriai :

— Gertrude, vous savez bien que vous êtes jolie.

Elle se tut et son visage prit une expression très grave dont elle ne se départit plus jusqu'au retour.

Aussitôt rentrés, Amélie trouva le moyen de me faire sentir qu'elle désapprouvait l'emploi de ma journée. Elle aurait pu me le dire auparavant ; mais elle nous avait laissés partir, Gertrude et moi, sans mot dire, selon son habitude de laisser faire et de se réserver ensuite le droit de blâmer. Du reste elle ne me fit point précisément des reproches ; mais son silence même était accusateur ; car n'eût-il pas été naturel qu'elle s'informât de ce que nous avions entendu, puisqu'elle savait que je menais Gertrude au concert ; la joie de cette enfant n'eût-elle pas été augmentée par le moindre intérêt qu'elle eût senti que l'on prenait à son plaisir ? Amélie du reste ne demeurait pas silencieuse, mais elle semblait mettre une sorte d'affectation à ne parler que des choses les plus indifférentes ; et ce ne fut que le soir, après que les petits furent allés se coucher, que l'ayant prise à part et lui ayant demandé sévèrement :

— Tu es fâchée de ce que j'aie mené Gertrude au concert ? j'obtins cette réponse :

— Tu fais pour elle ce que tu n'aurais fait pour aucun des tiens.

C'était donc toujours le même grief, et le même refus de comprendre que l'on fête l'enfant qui revient, mais non point ceux qui sont demeurés, comme le montre la parabole ; il me peinait aussi de ne la voir tenir aucun compte de l'infirmité de Gertrude, qui ne pouvait espérer d'autre fête que celle-là. Et si, providentiellement, je m'étais trouvé libre de mon temps ce jour-là, moi qui suis si requis d'ordinaire, le reproche d'Amélie était d'autant plus injuste qu'elle savait bien que chacun de mes enfants avait soit un travail à faire, soit quelque occupation qui le retenait, et qu'elle-même, Amélie, n'a point de goût pour la musique, de sorte que, lorsqu'elle disposerait de tout son temps, jamais il ne lui viendrait à l'idée d'aller au concert, lors même que celui-ci se donnerait à notre porte.

Ce qui me chagrinait davantage, c'est qu'Amélie eût osé dire cela devant Gertrude : car bien que j'eusse pris ma femme à l'écart, elle avait élevé la voix assez pour que Gertrude l'entendît. Je me sentais moins triste qu'indigné, et quelques instants plus tard, comme Amélie nous avait laissés, m'étant approché de Gertrude, je pris sa petite main frêle et la portant à mon visage :

— Tu vois ! cette fois je n'ai pas pleuré.

— Non ; cette fois, c'est mon tour, dit-elle, en s'efforçant de sourire ; et son beau visage qu'elle levait vers moi, je vis soudain qu'il était inondé de larmes.

8 mars.

Le seul plaisir que je puisse faire à Amélie, c'est de m'abstenir de faire les choses qui lui déplaisent. Ces témoignages d'amour tout négatifs sont les seuls qu'elle me permette. A quel point elle a déjà rétréci ma vie, c'est ce dont elle ne peut se rendre compte. Ah ! plût à Dieu qu'elle réclamât de moi quelque action difficile ! Avec quelle joie j'accomplirais pour elle le téméraire, le périlleux ! Mais on dirait qu'elle répugne à tout ce qui n'est pas coutumier ; de sorte que le progrès dans la vie n'est pour elle que d'ajouter de semblables jours au passé. Elle ne souhaite pas, elle n'accepte même pas de moi, des vertus nouvelles, ni même un accroissement des vertus reconnues. Elle regarde avec inquiétude, quand ce n'est pas avec réprobation, tout effort de l'âme qui veut voir dans le Christianisme autre chose qu'une domestication des instincts.

Je dois avouer que j'avais complétement oublié, une fois à Neuchâtel, d'aller régler le compte de notre mercière, ainsi qu'Amélie m'en avait prié, et de lui rapporter une boîte de fil. Mais j'en étais ensuite beaucoup plus fâché contre moi qu'elle ne pouvait être elle-même ; et d'autant plus que je m'étais bien promis de n'y pas manquer, sachant de reste que « celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes », — et craignant les conclusions qu'elle pouvait tirer de mon oubli. J'aurais même voulu qu'elle m'en fît quelque reproche, car sur ce point certainement j'en méritais. Mais comme il advient souvent, le grief imaginaire l'emportait sur l'imputation précise. Ah ! que la vie serait belle et

notre misère supportable, si nous nous contentions des maux réels sans prêter l'oreille aux fantômes et aux monstres de notre esprit... Mais je me laisse aller à noter ici ce qui ferait plutôt le sujet d'un sermon (MAT. XII, 29. « N'ayez point l'esprit inquiet »). C'est l'histoire du développement intellectuel et moral de Gertrude que j'ai entrepris de tracer ici. J'y reviens.

J'espérais pouvoir suivre ici ce développement pas à pas, et j'avais commencé d'en raconter le détail. Mais outre que le temps me manque pour en noter minutieusement toutes les phases, il m'est extrêmement difficile aujourd'hui d'en retrouver l'enchaînement exact. Mon récit m'entraînant, j'ai rapporté d'abord des réflexions de Gertrude, des conversations avec elle, beaucoup plus récentes, et celui qui par aventure lirait ces pages s'étonnera sans doute de l'entendre s'exprimer aussitôt avec tant de justesse et raisonner si judicieusement. C'est aussi que ses progrès furent d'une rapidité déconcertante : j'admirais souvent avec quelle promptitude son esprit saisissait l'aliment intellectuel que j'approchais d'elle et tout ce dont il pouvait s'emparer, le faisant sien par un travail d'assimilation et de maturation continuel. Elle me surprenait, précédant sans cesse ma pensée, la dépassant, et souvent d'un entretien à l'autre je ne reconnaissais plus mon élève.

Au bout de peu de mois il ne paraissait plus que son intelligence avait sommeillé si longtemps. Même elle montrait plus de sagesse déjà que n'en ont la plupart des jeunes filles, que le monde extérieur dissipe et dont maintes préoccupations futiles absorbent la meilleure attention. Au surplus elle était, je crois, sensiblement plus

âgée qu'il ne nous avait paru d'abord. Il semblait qu'elle prétendît tourner à profit sa cécité, de sorte que j'en venais à douter si, sur beaucoup de points, cette infirmité ne lui devenait pas un avantage. Malgré moi je la comparais à Charlotte et lorsque parfois il m'arrivait de faire répéter à celle-ci ses leçons, voyant son esprit tout distrait par la moindre mouche qui vole, je pensais : « Tout de même, comme elle m'écouterait mieux, si seulement elle n'y voyait pas ! »

Il va sans dire que Gertrude était très avide de lecture ; mais soucieux d'accompagner le plus possible sa pensée, je préférais qu'elle ne lût pas beaucoup — ou du moins pas beaucoup sans moi — et principalement la Bible, ce qui peut paraître bien étrange pour un protestant. Je m'expliquerai là-dessus ; mais avant que d'aborder une question si importante, je veux relater un petit fait qui a rapport à la musique et qu'il faut situer, autant qu'il m'en souvient, peu de temps après le concert de Neuchâtel.

Oui, ce concert avait eu lieu, je crois, trois semaines avant les vacances d'été qui ramenèrent Jacques près de nous. Entre temps il m'était arrivé plus d'une fois d'asseoir Gertrude devant le petit harmonium de notre chapelle, que tient d'ordinaire mademoiselle de la M... chez qui Gertrude habite à présent. Louise de la M... n'avait pas encore commencé l'instruction musicale de Gertrude. Malgré l'amour que j'ai pour la musique, je n'y connais pas grand'chose et ne me sentais guère capable de rien lui enseigner lorsque je m'asseyais devant le clavier auprès d'elle.

— Non, laissez-moi, m'a-t-elle dit, dès les premiers tâtonnements. Je préfère essayer seule.

Et je la quittais d'autant plus volontiers que la chapelle ne me paraissait guère un lieu décent pour m'y enfermer seul avec elle, autant par respect pour le saint lieu, que par crainte des racontars — encore qu'à l'ordinaire je m'efforce de n'en point tenir compte ; mais il s'agit ici d'elle et non plus seulement de moi. Lorsqu'une tournée de visites m'appelait de ce côté, je l'emmenais jusqu'à l'église et l'abandonnais donc, durant de longues heures souvent, puis allais la reprendre au retour. Elle s'occupait ainsi, patiemment, à découvrir des harmonies et je la retrouvais vers le soir, attentive, devant quelque consonnance qui la plongeait dans un ravissement prolongé.

Un des premiers jours d'août, il y a à peine un peu plus de six mois de cela, n'ayant point trouvé chez elle une pauvre veuve à qui j'allais porter quelque consolation, je revins pour prendre Gertrude à l'église où je l'avais laissée ; elle ne m'attendait point si tôt et je fus extrêmement surpris de trouver Jacques auprès d'elle. Ni l'un ni l'autre ne m'avait entendu entrer, car le peu de bruit que je fis fut couvert par les sons de l'orgue. Il n'est point dans mon naturel d'épier, mais tout ce qui touche à Gertrude me tient à cœur : amortissant donc le bruit de mes pas, je gravis furtivement les quelques marches de l'escalier qui mène à la tribune ; excellent poste d'observation. Je dois dire que, tout le temps que je demeurai là, je n'entendis pas une parole que l'un et l'autre n'eussent aussi bien dite devant moi. Mais il était contre elle et, à plusieurs reprises, je le vis qui prenait sa main pour guider ses doigts sur les touches. N'était-il pas étrange déjà qu'elle acceptât de lui des observations et une direction dont elle m'avait dit précédemment qu'elle préférait

se passer ? J'en étais plus étonné, plus peiné que je n'aurais voulu me l'avouer à moi-même et déjà je me proposais d'intervenir lorsque je vis Jacques tout à coup tirer sa montre.

— Il est temps que je te quitte, à présent, dit-il ; mon père va bientôt revenir.

Je le vis alors porter à ses lèvres la main qu'elle lui abandonna ; puis il partit. Quelques instants après, ayant redescendu sans bruit l'escalier, j'ouvris la porte de l'église de manière qu'elle pût l'entendre et croire que je ne faisais que d'entrer.

— Eh bien, Gertrude ! Es-tu prête à rentrer. L'orgue va bien ?

— Oui, très bien, me dit-elle de sa voix la plus naturelle ; aujourd'hui j'ai vraiment fait quelques progrès.

Une grande tristesse emplissait mon cœur, mais nous ne fîmes l'un ni l'autre aucune allusion à ce que je viens de raconter.

Il me tardait de me trouver seul avec Jacques. Ma femme, Gertrude et les enfants se retiraient d'ordinaire assez tôt après le souper, nous laissant tous deux prolonger studieusement la veillée. J'attendais ce moment. Mais devant que de lui parler je me sentis le cœur si gonflé et par des sentiments si troublés que je ne savais ou n'osais aborder le sujet qui me tourmentait. Et ce fut lui qui brusquement rompit le silence en m'annonçant sa résolution de passer toutes les vacances auprès de nous. Or, peu de jours auparavant, il nous avait fait part d'un projet de voyage dans les Hautes-Alpes, que ma femme et moi avions grandement approuvé ; je savais que son ami T...

qu'il choisissait pour compagnon de route, l'attendait ; aussi m'apparut-il nettement que ce revirement subit n'était point sans rapport avec la scène que je venais de surprendre. Une grande indignation me souleva d'abord, mais craignant, si je m'y laissais aller, que mon fils ne se fermât à moi définitivement, craignant aussi d'avoir à regretter des paroles trop vives, je fis un grand effort sur moi-même et du ton le plus naturel que je pus :

— Je croyais que T... comptait sur toi, lui dis-je.

— Oh ! reprit-il, il n'y comptait pas absolument, et du reste il ne sera pas en peine de me remplacer. Je me repose aussi bien ici que dans l'Oberland et je crois vraiment que je peux employer mon temps mieux qu'à courir les montagnes.

— Enfin, dis-je, tu as trouvé ici de quoi t'occuper.

Il me regarda, percevant dans le ton de ma voix quelque ironie, mais, comme il n'en distinguait pas encore le motif, il reprit d'un air dégagé :

— Vous savez que j'ai toujours préféré le livre à l'alpenstock.

— Oui, mon ami, fis-je en le regardant à mon tour fixement ; mais ne crois-tu pas que les leçons d'accompagnement à l'harmonium présentent pour toi encore plus d'attrait que la lecture ?

Sans doute il se sentit rougir, car il mit sa main devant son front, comme pour s'abriter de la clarté de la lampe. Mais il se ressaisit presque aussitôt, et d'une voix que j'aurais souhaitée moins assurée :

— Ne m'accusez pas trop, mon père. Mon intention n'était pas de vous rien cacher, et vous devancez de bien peu l'aveu que je m'apprêtais à vous faire.

Il parlait posément, comme on lit un livre, achevant ses phrases avec autant de calme, semblait-il, que s'il ne se fût pas agi de lui-même. L'extraordinaire possession de soi dont il faisait preuve achevait de m'exaspérer. Sentant que j'allais l'interrompre, il leva la main, comme pour me dire : non, vous pourrez parler ensuite, laissez-moi d'abord achever ; mais je saisis son bras et le secouant:

— Plutôt que de te voir porter le trouble dans l'âme pure de Gertrude, m'écriai-je impétueusement, ah ! je préférerais ne plus te revoir. Je n'ai pas besoin de tes aveux ! Abuser de l'infirmité, de l'innocence, de la candeur, c'est une abominable lâcheté dont je ne t'aurais jamais cru capable ; et de m'en parler avec ce détestable sang-froid !... Ecoute-moi bien : j'ai charge de Gertrude et je ne supporterai pas un jour de plus que tu lui parles, que tu la touches, que tu la voies.

— Mais mon père, reprit-il sur le même ton tranquille et qui me mettait hors de moi, croyez bien que je respecte Gertrude autant que vous pouvez faire vous-même. Vous vous méprenez étrangement si vous pensez qu'il entre quoi que ce soit de répréhensible, je ne dis pas seulement dans ma conduite, mais dans mon dessein même et dans le secret de mon cœur. J'aime Gertrude, et je la respecte, vous dis-je, autant que je l'aime. L'idée de la troubler, d'abuser de son innocence et de sa cécité me paraît aussi abominable qu'à vous. Puis il protesta que ce qu'il voulait être pour elle, c'était un soutien, un ami, un mari ; qu'il n'avait pas cru devoir m'en parler avant que sa résolution de l'épouser ne fût prise ; que cette résolution, Gertrude elle-même ne la connaissait pas encore et que c'était à moi qu'il en voulait parler d'abord. — Voici

l'aveu que j'avais à vous faire, ajouta-t-il, et je n'ai rien d'autre à vous confesser, croyez-le.

Ces paroles m'emplissaient de stupeur. Tout en les écoutant j'entendais mes tempes battre. Je n'avais préparé que des reproches, et, à mesure qu'il m'enlevait toute raison de m'indigner, je me sentais plus désemparé, de sorte qu'à la fin de son discours je ne trouvais plus rien à lui dire.

— Allons nous coucher, fis-je enfin, après un assez long silence. Je m'étais levé et lui posai la main sur l'épaule. Demain je te dirai ce que je pense de tout cela.

— Dites-moi du moins que vous n'êtes plus irrité contre moi.

— J'ai besoin de la nuit pour réfléchir.

Quand je retrouvai Jacques le lendemain, il me sembla vraiment que je le regardais pour la première fois. Il m'apparut tout à coup que mon fils n'était plus un enfant, mais un jeune homme ; tant que je le considérais comme un enfant, cet amour que j'avais surpris pouvait me sembler monstrueux. J'avais passé la nuit à me persuader qu'il était tout naturel et normal au contraire. D'où venait que mon insatisfaction n'en était que plus vive ? C'est ce qui ne devait s'éclairer pour moi qu'un peu plus tard. En attendant je devais parler à Jacques et lui signifier ma décision. Or un instinct aussi sûr que celui de la conscience m'avertissait qu'il fallait empêcher ce mariage à tout prix.

J'avais entraîné Jacques dans le fond du jardin ; c'est là que je lui demandai d'abord :

— T'es-tu déclaré à Gertrude ?

— Non, me dit-il. Peut-être sent-elle déjà mon amour ; mais je ne le lui ai point avoué.

— Eh bien ! tu vas me faire la promesse de ne pas lui en parler encore.

— Mon père, je me suis promis de vous obéir ; mais ne puis-je connaître vos raisons ?

J'hésitais à lui en donner, ne sachant trop si celles qui me venaient d'abord à l'esprit étaient celles mêmes qu'il importait le plus de mettre en avant. A dire vrai la conscience bien plutôt que la raison dictait ici ma conduite.

— Gertrude est trop jeune, dis-je enfin. Songe qu'elle n'a pas encore communié. Tu sais que ce n'est pas une enfant comme les autres, hélas ! et que son développement a été beaucoup retardé. Elle ne serait sans doute que trop sensible, confiante comme elle est, aux premières paroles d'amour qu'elle entendrait ; c'est précisément pourquoi il importe de ne pas les lui dire. S'emparer de ce qui ne peut se défendre, c'est une lâcheté ; je sais que tu n'es pas un lâche. Tes sentiments, dis-tu, n'ont rien de répréhensible ; moi je les dis coupables parce qu'ils sont prématurés. La prudence que Gertrude n'a pas encore, c'est à nous de l'avoir pour elle. C'est une affaire de conscience.

Jacques a ceci d'excellent, qu'il suffit, pour le retenir, de ces simples mots : « Je fais appel à ta conscience » dont j'ai souvent usé lorsqu'il était enfant. Cependant je le regardais et pensais que, si elle pouvait y voir, Gertrude ne laisserait pas d'admirer ce grand corps svelte, à la fois si droit et si souple, ce beau front sans rides, ce regard franc, ce visage enfantin encore mais que sem-

blait ombrer une soudaine gravité. Il était nu-tête et ses cheveux cendrés, qu'il portait alors assez longs, bouclaient légèrement à ses tempes et cachaient ses oreilles à demi.

— Il y a ceci que je veux te demander encore, repris-je en me levant du banc où nous étions assis : tu avais l'intention, disais-tu, de partir après-demain ; je te prie de ne pas différer ce départ. Tu devais rester absent tout un mois ; je te prie de ne pas raccourcir d'un jour ce voyage. C'est entendu ?

— Bien, mon père, je vous obéirai.

Il me parut qu'il devenait extrêmement pâle, au point que ses lèvres même étaient décolorées. Mais je me persuadai que, pour une soumission si prompte, son amour ne devait pas être bien fort ; et j'en éprouvai un soulagement indicible. Au surplus, j'étais sensible à sa docilité.

— Je retrouve l'enfant que j'aimais, lui dis-je doucement, et, le tirant à moi, je posai mes lèvres sur son front. Il y eut de sa part un léger recul ; mais je ne voulus pas m'en affecter.

10 mars.

Notre maison est si petite que nous sommes obligés de vivre un peu les uns sur les autres, ce qui est assez gênant parfois pour mon travail, bien que j'aie réservé au premier une petite pièce où je puisse me retirer et recevoir mes visites ; gênant surtout lorsque je veux parler à l'un des miens en particulier, sans pourtant donner à l'entretien une allure trop solennelle, comme il adviendrait dans cette sorte de parloir que les enfants appellent en plaisantant : le Lieu Saint, où il leur est

défendu d'entrer ; mais ce même matin Jacques était parti pour Neuchâtel, où il devait acheter ses chaussures d'excursionniste, et, comme il faisait très beau, les enfants, après déjeuner, sortirent avec Gertrude, que tout à la fois ils conduisent et qui les conduit. (J'ai plaisir à remarquer ici que Charlotte est particulièrement attentionnée avec elle.) Je me trouvai donc, tout naturellement, seul avec Amélie à l'heure du thé, que nous prenons toujours dans la salle commune. C'était ce que je désirais, car il me tardait de lui parler. Il m'arrive si rarement d'être en tête à tête avec elle que je me sentais comme timide, et l'importance de ce que j'avais à lui dire me troublait comme s'il se fût agi, non des aveux de Jacques, mais des miens propres. J'éprouvais aussi, devant que de parler, à quel point deux êtres, vivant somme toute de la même vie, et qui s'aiment, peuvent rester (ou devenir) l'un pour l'autre énigmatiques et emmurés ; les paroles, dans ce cas, soit celles que nous adressons à l'autre, soit celles que l'autre nous adresse, sonnent plaintivement comme des coups de sonde pour nous avertir de la résistance de cette cloison séparatrice et qui, si l'on n'y veille, risque d'aller s'épaississant...

— Jacques m'a parlé hier soir et ce matin, commençai-je tandis qu'elle versait le thé ; et ma voix était aussi tremblante que celle de Jacques hier était assurée. Il m'a parlé de son amour pour Gertrude.

— Il a bien fait de t'en parler, dit-elle sans me regarder et en continuant son travail de ménagère, comme si je lui annonçais une chose toute naturelle, ou plutôt comme si je ne lui apprenais rien.

— Il m'a dit son désir de l'épouser ; sa résolution...

— C'était à prévoir, murmura-t-elle en haussant légèrement les épaules.

— Alors tu t'en doutais ? fis-je, un peu nerveusement.

— On voyait venir cela depuis longtemps. Mais c'est un genre de choses que les hommes ne savent pas remarquer.

Comme il n'eût servi à rien de protester, et que du reste il y avait peut-être un peu de vrai dans sa répartie, j'objectai simplement :

— Dans ce cas, tu aurais bien pu m'avertir.

Elle eut ce sourire un peu crispé du coin de la lèvre, par quoi elle accompagne parfois et protège ses réticences, et en hochant la tête obliquement :

— S'il fallait que je t'avertisse de tout ce que tu ne sais pas remarquer !

Que signifiait cette insinuation ? C'est ce que je ne savais, ni ne voulais chercher à savoir, et passant outre :

— Enfin, je voulais entendre ce que toi tu penses de cela...

Elle soupira, puis :

— Tu sais, mon ami, que je n'ai jamais approuvé la présence de cette enfant parmi nous.

J'avais du mal à ne pas m'irriter en la voyant revenir ainsi sur le passé :

— Il ne s'agit pas de la présence de Gertrude, repris-je ; mais Amélie continuait déjà :

— J'ai toujours pensé qu'il n'en pourrait rien résulter que de fâcheux.

Par grand désir de conciliation je saisis au bond la phrase :

— Alors tu considères comme fâcheux un tel mariage.-

Eh bien ! c'est ce que je voulais t'entendre dire ; heureux que nous soyons du même avis. J'ajoutai que du reste Jacques s'était docilement soumis aux raisons que je lui avais données, de sorte qu'elle n'avait plus à s'inquiéter ; qu'il était convenu qu'il partirait demain pour ce voyage qui devrait durer tout un mois.

— Comme je ne me soucie pas plus que toi qu'il retrouve Gertrude ici à son retour, dis-je enfin, j'ai pensé que le mieux serait de la confier à mademoiselle de la M... chez qui je pourrai continuer de la voir ; car je ne me dissimule pas que j'ai contracté de véritables obligations envers elle. J'ai tantôt été pressentir la nouvelle hôtesse, qui ne demande qu'à nous obliger. Ainsi tu seras délivrée d'une présence qui t'est pénible. Louise de la M... s'occupera de Gertrude ; elle se montre enchantée de l'arrangement ; elle se réjouit déjà de lui donner des leçons d'harmonie.

Amélie semblant décidée à demeurer silencieuse, je repris :

— Comme il faut éviter que Jacques n'aille retrouver Gertrude là-bas en dehors de nous, je crois qu'il sera bon d'avertir mademoiselle de la M... de la situation, ne penses-tu pas ?

Je tâchais, par cette interrogation, d'obtenir un mot d'Amélie ; mais elle gardait les lèvres serrées, comme s'étant juré de ne rien dire. Et je continuai, non qu'il me restât rien à ajouter, mais parce que je ne pouvais supporter son silence :

— Au reste Jacques reviendra de ce voyage peut-être déjà guéri de son amour. A son âge, est-ce qu'on connaît seulement ses désirs ?

— Oh ! même plus tard on ne les connaît pas toujours, fit-elle enfin bizarrement.

Son ton énigmatique et sentencieux m'irritait, car je suis de naturel trop franc pour m'accommoder aisément du mystère. Me tournant vers elle, je la priai d'expliquer ce qu'elle sous-entendait par là.

— Rien, mon ami, reprit-elle tristement. Je songeais seulement que tantôt tu souhaitais qu'on t'avertisse de ce que tu ne remarquais pas.

— Et alors ?

— Et alors je me disais qu'il n'est pas aisé d'avertir.

J'ai dit que j'avais horreur du mystère et, par principe, je me refuse aux sous-entendus :

— Quand tu voudras que je te comprenne, tu tâcheras de t'exprimer plus clairement, repartis-je d'une manière peut-être un peu brutale, et que je regrettai tout aussitôt ; car je vis un instant ses lèvres trembler. Elle détourna la tête, puis, se levant, fit quelques pas hésitants et comme chancelants dans la pièce.

— Mais enfin, Amélie, m'écriai-je, pourquoi continues-tu à te désoler, à présent que tout est réparé ?

Je sentais que mon regard la gênait, et c'est le dos tourné, m'accoudant à la table et la tête appuyée contre la main, que je lui dis :

— Je t'ai parlé durement tout à l'heure. Pardon.

Alors je l'entendis s'approcher de moi, puis je sentis ses doigts se poser doucement sur mon front, tandis qu'elle disait d'une voix tendre et pleine de larmes :

— Mon pauvre ami !

Puis aussitôt elle quitta la pièce.

Les phrases d'Amélie qui me paraissaient alors mys-

térieuses, s'éclairèrent pour moi peu ensuite ; je les ai rapportées telles qu'elles m'apparurent d'abord ; et ce jour-là je compris seulement qu'il était temps que Gertrude partît.

12 mars.

Je m'étais imposé ce devoir de consacrer quotidiennement un peu de temps à Gertrude ; c'était, suivant les occupations de chaque jour, quelques heures ou quelques instants. Le lendemain du jour où j'avais eu cette conversation avec Amélie, je me trouvais assez libre, et, le beau temps y invitant, j'entraînai Gertrude à travers la forêt, jusqu'à ce repli du Jura où, à travers le rideau des branches et par delà l'immense pays dominé, le regard, quand le temps est clair, par dessus une brume légère, découvre l'émerveillement des Alpes blanches. Le soleil déclinait déjà sur notre gauche quand nous parvînmes à l'endroit où nous avions coutume de nous asseoir. Une prairie à l'herbe à la fois rase et drue dévalait à nos pieds ; plus loin pâturaient quelques vaches ; chacune d'elles, dans ces troupeaux de montagne, porte une cloche au cou.

— Elles dessinent le paysage, disait Gertrude en écoutant leur tintement.

Elle me demanda, comme à chaque promenade, de lui décrire l'endroit où nous nous arrêtions.

— Mais, lui dis-je, tu le connais déjà ; c'est l'orée d'où l'on voit les Alpes.

— Est-ce qu'on les voit bien aujourd'hui ?

— On voit leur splendeur tout entière.

— Vous m'avez dit qu'elles étaient chaque jour un peu différentes...

— A quoi les comparerai-je aujourd'hui ? A la soif d'un plein jour d'été. Avant ce soir elles auront achevé de se dissoudre dans l'air.

— Je voudrais que vous me disiez s'il y a des lys dans la grande prairie devant nous.

— Non, Gertrude ; les lys ne croissent pas sur ces hauteurs ; ou seulement quelques espèces rares.

— Pas ceux que l'on appelle les lys des champs.

— Il n'y a pas de lys dans les champs.

— Même pas dans les champs des environs de Neuchâtel.

— Il n'y a pas de lys des champs.

— Alors pourquoi le Seigneur nous dit-il : « Regardez les lys des champs » ?

— Il y en avait sans doute de son temps, pour qu'il le dise ; mais les cultures des hommes les ont fait disparaître.

— Je me rappelle que vous m'avez dit souvent que le plus grand besoin de cette terre est de confiance et d'amour. Ne pensez-vous pas qu'avec un peu plus de confiance l'homme recommencerait de les voir ? Moi, quand j'écoute cette parole, je vous assure que je les vois. Je vais vous les décrire, voulez-vous ? — On dirait des cloches de flamme, de grandes cloches d'azur emplies du parfum de l'amour et que balance le vent du soir. Pourquoi me dites-vous qu'il n'y en a pas ? là devant nous. Je les sens ! J'en vois la prairie tout emplie.

— Ils ne sont pas plus beaux que tu les vois, ma Gertrude.

— Dites qu'ils ne sont pas moins beaux.

— Ils sont aussi beaux que tu les vois.

— « Et je vous dis en vérité que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux, » dit-elle, citant les paroles du Christ, et d'entendre sa voix si mélodieuse, il me sembla que j'écoutais ces mots pour la première fois. « Dans toute sa gloire, » répéta-t-elle pensivement, puis elle demeura quelque temps silencieuse, et je repris :

— Je te l'ai dit, Gertrude : ceux qui ont des yeux sont ceux qui ne savent pas regarder. Et du fond de mon cœur j'entendais s'élever cette prière : « Je te rends grâces, ô Dieu, de révéler aux humbles ce que tu caches aux intelligents ! »

— Si vous saviez, s'écria-t-elle alors dans une exaltation enjouée, si vous pouviez savoir combien j'imagine aisément tout cela. Tenez ! voulez-vous que je vous décrive le paysage ?... Il y a derrière nous, au-dessus et autour de nous, les grands sapins au goût de résine, au tronc grenat, aux longues sombres branches horizontales qui se plaignent lorsque veut les courber le vent. A nos pieds, comme un livre ouvert, incliné sur le pupitre de la montagne, la grande prairie verte et diaprée, que bleuit l'ombre, que dore le soleil, et dont les mots distincts sont des fleurs, — des gentianes, des pulsatilles, des renoncules, et les beaux lys de Salomon — que les vaches viennent épeler avec leurs cloches, et où les anges viennent lire, puisque vous dites que les yeux des hommes sont clos. Au bas du livre, je vois un grand fleuve de lait fumeux, brumeux, couvrant tout un abîme de mystère, un fleuve immense, sans autre rive que, là-bas, tout au loin devant

nous, les belles Alpes éblouissantes... C'est là-bas que doit aller Jacques. Dites : est-ce vrai qu'il part demain ?

— Il doit partir demain. Il te l'a dit ?

— Il ne me l'a pas dit ; mais je l'ai compris. Il doit rester longtemps absent ?

— Un mois... Gertrude, je voulais te demander... Pourquoi ne m'as-tu pas raconté qu'il venait te retrouver à l'église ?

— Il est venu m'y retrouver deux fois. Oh ! je ne veux rien vous cacher ; mais je craignais de vous faire de la peine.

— Tu m'en ferais en ne le disant pas...

Sa main chercha la mienne.

— Il était triste de partir...

— Dis-moi, Gertrude... t'a-t-il dit qu'il t'aimait ?

— Il ne me l'a pas dit ; mais je sens bien cela sans qu'on le dise. Il ne m'aime pas tant que vous.

— Et toi, Gertrude, tu souffres de le voir partir ?

— Je pense qu'il vaut mieux qu'il parte. Je ne pourrais pas lui répondre.

— Mais dis : tu souffres, toi, de le voir partir ?

— Vous savez bien que c'est vous que j'aime, pasteur... Oh ! pourquoi retirez-vous votre main ? Je ne vous parlerais pas ainsi, si vous n'étiez pas marié. Mais on n'épouse pas une aveugle. Alors pourquoi ne pourrions-nous pas nous aimer ? Dites, pasteur, est-ce que vous trouvez que c'est mal ?

— Le mal n'est jamais dans l'amour.

— Je ne sens rien que de bon dans mon cœur. Je ne voudrais pas faire souffrir Jacques. Je voudrais ne faire souffrir personne... Je voudrais ne donner que du bonheur.

— Jacques pensait à demander ta main.

— Me laisserez-vous lui parler avant son départ ? Je voudrais lui faire comprendre qu'il doit renoncer à m'aimer. Pasteur, vous comprenez, n'est-ce pas, que je ne peux épouser personne ? Vous me laisserez lui parler, n'est-ce pas ?

— Dès ce soir.

— Non, demain ; au moment même de son départ...

Le soleil se couchait dans une splendeur exaltée. L'air était tiède. Nous nous étions levés et tout en parlant nous avions repris le sombre chemin du retour.

(A suivre.) ANDRÉ GIDE

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LES SPECTACLES DANS UN FAUTEUIL

Il m'est arrivé, il y a deux mois, de faire à un point d'exégèse shakespearienne une allusion trop rapide qui prêtait à l'équivoque. Une lettre de M. Jacques Boulenger, de qui j'analysais l'intéressant ouvrage, est venue m'en faire prendre conscience.

Il me paraissait que tout dans les pièces de Shakespeare est vie de théâtre, sent le milieu d'une troupe, et les planches, les chandelles, souvent aussi le théâtre de verdure. M. Boulenger se dit frappé au contraire de ce que ces pièces présentent de livresque, de spectacle dans un fauteuil. Et son avis est conforme en effet au goût le plus répandu. L'opinion de Charles Lamb est assez commune dans la critique anglaise. Elle est générale dans la critique française. Shakespeare a pu être galvanisé un instant devant les spectateurs français par le génie d'un grand acteur comme Mounet-Sully dans *Hamlet*, par une mise en scène pittoresque comme dans les tableaux d'*Antoine et Cléopâtre* ou de *Jules César*, par l'intelligence sobre et le goût littéraire de cette même mise en scène comme dans la *Nuit des Rois* au Vieux-Colombier. La critique s'est toujours refusée à y voir

du théâtre au sens plein et carré du mot. Sarcey ne lui dispensait nullement l'éloge par lequel il classait si haut le Sophocle d'*Œdipe-Roi* : C'est aussi fort que du d'Ennery. « Ses tragédies, dit Rivarol, ne sont que des romans dialogués. » Et Rémy de Gourmont : « Il n'est pas une pièce de Shakespeare qui ne m'ait déçu au théâtre, tandis que j'y ai vu grandir immensément Racine et Molière. C'est au point que je me repentirai toute ma vie d'être allé voir *Jules César*, à l'Odéon. Je ne fus pas le seul, d'ailleurs, à en revenir navré ; d'autres en revinrent contents, mais pour le même motif qui me désolait. J'y perdais une illusion ; ils y trouvaient la confirmation de leurs goûts et de leurs théories, une raison décisive pour situer Shakespeare à l'arrière-plan dramatique, parmi ces génies décidément mal faits pour contenter notre race. »

Tout cela ne manque pas de justesse. D'autre part, je ne crois pas avoir eu tort. Il va de soi que dans les deux cas on n'attache pas la même signification au mot théâtre. Mais précisément nous trouvons là une occasion de faire tourner comme une statue de musée sur son pivot ce mot pas toujours très clair. L'état actuel de notre production théâtrale, le dégoût raisonné et raisonnable des écrivains devant la perspective d'exercer le métier autrefois si envié de critique dramatique, rendent peut-être quelque intérêt à ces discussions académiques, qui se développent mieux sous les platanes que sous le lustre. Livrons-nous sans remords à cette critique dans un fauteuil, et, puisque M. Boulenger nous convie à le prendre pour type du spectacle dans un fauteuil, ouvrons *Comme il vous plaira*.

C'est une des comédies les plus agréables de Shakespeare. Jouée avec grâce et avec goût, je ne sais ce qui lui manquerait pour séduire un public lettré. Au contraire de beaucoup d'autres comédies shakespeariennes, elle est pleine de caractères bien dessinés et charmants. On y trouve un mélange

parfait, avec les valeurs les plus justes, de grâce, de mélancolie et de gaîté. D'autre part, comme toutes les pièces analogues, elle fourmille de hors-d'œuvre. On enlèverait la valeur de deux actes sans nuire à l'action. On supprimerait de même avec pareil effet plusieurs personnages, le lutteur Charles, le bouffon Touchstone, le mélancolique Jacques. Ce serait d'ailleurs à peu près comme si on coupait la moitié de l'*Embarquement pour Cythère*, en disant qu'il en reste l'essentiel et qu'il n'y manque que du feuillage et des brumes bleues. Mais enfin le théâtre a tout de même d'autres règles de composition que la peinture, et si la moitié de la pièce ne sert pas à l'action, on pourra dans cette moitié voir de charmants dialogues ; l'appellera-t-on du théâtre ?

Pourquoi pas ? Si nous voulons poser sous le mot théâtre tout son sens vivant, il ne nous faut pas l'aborder trop vite avec un sécateur. Le théâtre est destiné à nous donner, avec des personnages que nous sentons vrais, une idée de la vie humaine plus claire et plus complète que celle qui naît de notre seule expérience. Un grand dramaturge est d'abord un créateur d'hommes qui vivent et qui en vivant nous font vivre. Personne n'a jamais mis Shakespeare en dehors de cette définition. Seulement, il y a peut-être deux classes de créateurs dramatiques : ceux à qui la vie humaine, objet propre de leur art, est donnée comme une action à développer, ceux auxquels elle se présente comme un thème à jouer.

Qu'on me permette, pour être clair, d'alléguer encore un exemple tiré de l'autre grand art créateur d'hommes. Voici deux puissantes pensées : la *Cène* et la *Ronde de Nuit*. Les deux sujets sont donnés du dehors à Léonard et à Rembrandt : le dernier repas du Christ avec ses disciples, le portrait de la compagnie du capitaine Cocq. Mais Léonard a pensé une action, celle qu'exerce sur l'attitude et le visage des douze disciples l'annonce de la trahison ; Rembrandt a pensé un thème, celui de la lumière éclairant des soldats en marche.

L'action se lit clairement, comme un discours. Si la première qualité du discours est l'action, une qualité de l'action dramatique ou pittoresque est le discours, c'est-à-dire la possibilité d'être traitée comme un enchaînement ordonné, conscient, logique. La *Cène*, un tableau de Raphaël ou de Poussin non seulement se voient, mais se lisent. Et, à la limite, il y a tout l'art conventionnel, ou académique, ou allégorique, que vous savez. Opposez-les à un Vénitien, à un paysagiste, à un Watteau, à un Monet, qui traitent des thèmes. Rembrandt, dans la *Ronde de Nuit*, pense, à l'occasion du portrait commandé de quelques gardes civiques, le thème indivisible et musical de la lumière en mouvement qui éclaire des hommes en mouvement. La petite fille et le coq, qui tiennent une place si puissante dans le tableau, sont imposés par la logique du thème. Pour qui voit et comprend de l'intérieur le chef-d'œuvre ils sont l'Idée de la lumière. Celui qui penserait vraiment que Rembrandt a mis là un coq parce que le coq est l'annonciateur et comme l'hiéroglyphe de la lumière parodierait une idée d'ailleurs juste ; car réellement le coq ici n'exprime pas la lumière, il est la lumière même. Et celui qui n'y verrait qu'une allusion au nom français du capitaine Cocq aurait peut-être son petit bout de raison, puisqu'il désignerait certaine cause occasionnelle. La sculpture pense presque toujours par action et par discours, c'est son genre commun, ainsi que celui de la peinture. Mais parfois un génie insolite vient aussi la mettre en face de la pensée par thème : ainsi Michel-Ange à la Chapelle des Médicis, ainsi Rodin. Le *Balzac* atteste comme la *Ronde de Nuit* le génie qui fonce dans un thème et le réalise par l'acte indivisé d'une création intérieure. Le : « Ce n'est pas de la sculpture », qui l'accueillit dans la mare aux grenouilles, se coassait exactement sur l'air du : « Ce n'est pas du théâtre », par lequel on croyait exécuter Ibsen et que le recul de quatre siècles, l'épée nue

d'archange qu'interposait la Gloire, épargnaient davantage à Shakespeare. Il est naturel qu'il en soit ainsi. La pensée par thème n'apparaît dans les arts plastiques qu'exceptionnellement, à des moments privilégiés où ils transcendent par une explosion de feu souterrain le normal et le naturel de la peinture et de la sculpture. Mais les arts qui n'expriment pas directement l'homme, l'architecture et la musique, procèdent par thèmes. Il y a des thèmes généraux, comme le temple, l'église ou le château sur lesquels l'artiste répand comme une végétation vivante les thèmes particuliers de son génie. Quant à la musique c'est à sa langue même que j'emprunte ici l'idée du thème, qui n'est claire que si on lui laisse, comme de la terre à des racines, tout son sens musical : elle est le lieu du thème.

Les arts littéraires, qui oscillent plus librement entre des limites plus espacées, comportent à leurs deux extrémités certains états de discours et d'action et certains états de thèmes, les uns et les autres presque purs. L'Histoire de Thucydide, un discours de Démosthène, un sermon de Bossuet, sont construits à peu près exclusivement par le discours et l'action. A l'autre extrémité l'*Après-midi d'un Faune* et la *Prose pour des Esseintes* réalisent le thème à un moment de pureté paradoxale, au tournant dernier où il se veut chimiquement pur, et dans le mouvement même par lequel il exclut les essences de l'oratoire et de l'action. Malgré les apparences contraires, les palais de discours que sont les grands systèmes de philosophie sont construits plus ou moins sur des thèmes, se rapprochant davantage de la musique que des arts plastiques. Un lecteur artiste discernera le thème indivisé du *Phèdre*, du *Banquet*, de la *République*, de l'*Ethique*, du *Monde comme Volonté*, de *Matière et Mémoire* du même fonds et par le même mouvement qu'il reconnaît le thème de la *Ronde de Nuit* et du *Balzac*, du *Satyre* et de la *Maison du Berger*. Mais dans cet ordre, de même que dans celui du roman et du

théâtre, ce n'est jamais qu'une question de plus et de moins et les deux éléments nécessaires demeurent toujours unis. Précisément cette distinction du plus ou du moins portera peut-être quelque clarté dans la question du théâtre qui nous occupe ici et qui après ce détour nous apparaîtra sous une meilleure lumière.

***

Notons d'abord que si le théâtre nous a montré parfois, avec *Hamlet*, que l'action n'est pas la sœur du rêve, il nous fait voir toujours en elle la sœur du discours, rend claire cette union de l'action et du discours que nous avons posée en face du thème comme le premier terme d'un couple. L'action au théâtre se forme, s'exprime, s'éclaire, se ralentit, se précipite par des discours et des arrêts de discours : le poète dramatique emploie les discours pour exprimer l'action comme le peintre emploie les couleurs pour exprimer la lumière.

Ceci posé, il y a des auteurs dramatiques qui conçoivent leur œuvre essentiellement en discours et en action, d'autres qui la conçoivent essentiellement en thèmes, et ces derniers ne constituent pas comme dans la sculpture une exception foudroyante mais, à l'exemple de la peinture, comme un demi-chœur qui paraît sensiblement égal à l'autre. Chez les Grecs, Sophocle et Euripide seraient des premiers, Eschyle des seconds. Une pièce de Sophocle est conçue avec la même raison constructive, la même action ordonnée qu'une toile de Raphaël. *Ajax*, *Philoctète*, *Œdipe*, une fois le minimum de thème, l'esquisse générale donnée, entrent peu à peu dans l'inspiration de leur auteur comme les parties d'une œuvre vivante qui s'agencent aisément et puissamment. Mais le *Prométhée*, les *Perses*, les *Sept*, les *Euménides* com-

portent comme leur centre et leur être vivant un thème fulgurant, avide, irrésistible, dont les mains s'avancent pour saisir, presser, modeler à son image, jeter à la fonte pour sa statue ou faire tournoyer dans son tourbillon tout le détail, la marche et les héros du drame.

Le thème du *Prométhée* est unique et parfaitement simple : c'est le héros humain réduit à l'immobilité, lié au roc, et, autour de cette figure imposée elle-même comme un roc au centre de l'imagination d'Eschyle, le reste du ciel et de la terre, les dieux et les puissances marines, la parole et le mouvement saisis dans le seul tragique du contraste parfait qui les oppose à elle : le silence de Prométhée contre la parole de ses deux bourreaux, la parole de Prométhée contre le silence des cieux et des mers, la montée des Océanides lentes, humides et blanches devant le dur rocher du captif et sa volonté plus dure encore, — et surtout le passage de l'autre victime des dieux, Io, la génisse errante en fuite sur la terre sous l'aiguillon qui l'excite. Evidemment Io n'importe pas à l'action. C'est un hors-d'œuvre. Mais un hors-d'œuvre exactement pareil à la petite fille au coq dans la *Ronde de Nuit*, et qui devient, pour le regard qui saisit le thème en plongeant à l'intérieur de l'œuvre, le cœur même de l'œuvre, et le thème du thème. Eschyle ne pouvait pas plus éviter cette figure, que Rembrandt la sienne. Son thème comportait dans sa forme plastique une rencontre analogue à celle du Sphinx et de la Chimère. Et Flaubert ne vient pas ici au hasard. Nous sommes bien, dans la forêt littéraire, à une croisée des chemins. Flaubert réalise peut-être chez nous, le type le plus saisissant du romancier qui pense par thèmes, comme Eschyle. C'est ainsi qu'il faut comprendre un mot de lui qui a pu paraître bizarre et qui dit à peu près (je cite de mémoire) : « Dans *Salammbô*, j'ai voulu donner l'impression de la couleur jaune. Dans *Madame Bovary* j'ai voulu faire quelque chose qui fût de la couleur de ces moisissures des coins où il y a

des cloportes. Quant au reste, le plan, les personnages, cela m'est bien égal. » Il n'y a qu'à ôter à cela tout l'appareil mystificateur pour en reconnaître la substance vraie.

Il est naturel qu'un art dramatique construit de thèmes ait moins qu'un art dramatique, fait essentiellement de discours et d'action, une tendance à créer une suite, un genre, une école. Eschyle reste isolé dans la dramaturgie grecque. La tragédie française ne procède pas plus que celle de Sophocle et d'Euripide par thèmes : il y a d'ailleurs des exceptions, il semble qu'on reconnaisse un thème originel, simple et puissant dans le *Cid*, *Polyeucte*, *Athalie*. On se rendra d'ailleurs assez bien compte de l'origine d'une pièce en imaginant sur elle une ouverture musicale, et en cherchant si elle rend ou non comme source de cette eau nouvelle. Gounod et Massenet ont eu beau faire un *Polyeucte* et un *Cid* médiocres : ils ne se seraient jamais risqués à une audace pareille sur *Mithridate* ou *Nicomède*. Mais Shakespeare, Gœthe, Ibsen sont trois types d'auteurs dramatiques qui pensent leurs drames par thèmes. *Hamlet* et la *Tempête*, *Faust* et *Iphigénie*, *Peer-Gynt* et *Brand* ne sont point isolés dans leur œuvre, ils appartiennent à tout un massif qui les soutient et les élève. On pourrait montrer dans Claudel un type remarquable de ces auteurs dramatiques à thèmes (le contraire exactement des auteurs à thèses). Je m'en tiens à Shakespeare, ou plutôt à *Comme il vous plaira*.

***

Le thème de *Comme il vous plaira* se retrouve dans beaucoup de pièces de Shakespeare et il n'en est pas qui l'ait davantage hanté. C'est ce qu'on pourrait appeler d'un mot le thème de l'exil. Certaines valeurs de bonté, d'intelligence, de lucidité, de nervosité excessive sont de trop ou ne sont pas

à leur place dans une cour royale, livrée aux ambitions, aux fureurs et aux vices (Souvenez-vous de l'histoire d'Angleterre sous Henri VIII et ses trois enfants.) C'est le sujet de la première pièce de Shakespeare, *Peines d'Amour perdues*, et de la dernière, la *Tempête*. C'est, sous des formes variées, le sujet de *Hamlet*, du *Roi Lear*, et aussi de *Coriolan*, et même de *Roméo*, où l'amour est exclu du monde comme le génie l'est de la cité et de la cour. Et c'est le thème de *Comme il vous plaira*. D'après les détails que donne M. Lefranc sur lord Derby, il ne serait pas invraisemblable que ce thème ait été dicté à Stanley par les circonstances de sa vie. Il ne serait pas plus invraisemblable qu'il ait été imposé au génie de Shakespeare par sa condition sociale, qui l'exilait sur les planches d'un théâtre, mais qui lui permettait de faire de ce théâtre une sorte de forêt des Ardennes ou d'île de Prospéro où s'élevaient librement ses rêves et ses magies. Ce thème est installé dans le théâtre de Shakespeare avec la même obstination que l'est, par exemple, dans l'œuvre de Victor Hugo, le thème du paria ou du condamné qui se relève et qui fait rouler sur la tête des puissants une masse formidable d'invectives et de lyrisme, — un discours d'opposition rentré qui s'épanche sur le papier, les apostrophes de Saint-Vallier, de Ruy Blas, de Barberousse, de Gwynplaine, les *Quatre jours d'Elciis*, et, comme si tout cela n'était qu'essais imparfaits d'une merveille en gestation qui cherche son heure et sa voie, la transfiguration étoilée du thème dans le *Satyre*.

Le thème ainsi donné, l'essentiel n'est pas de l'enchaîner à une action ininterrompue, mais de le manifester par toutes ses figures et de convoquer autour de lui les réalités dramatiques qui lui conviennent. Ces réalités dramatiques, ces personnages et ces artifices sont fournis à Shakespeare par le théâtre même de son temps, par le génie de ces planches sur lesquelles il joue, pense et vit, par des thèmes dramatiques

généraux, qui sont liés à l'être d'une troupe anglaise au XVIe siècle et particulièrement de celle qui au *Globe* subit l'influence de Shakespeare.

Le thème de l'exil, de la solitude, n'est pas nécessairement dramatique. On peut même dire qu'à l'état pur il ne l'est pas du tout. La dernière chose qu'on puisse tirer de *Robinson* c'est évidemment un drame. Le théâtre sera dès lors conduit d'abord à placer dans une solitude relative un groupe plutôt qu'un individu, et surtout à varier le thème en lui faisant animer diverses figures, divers groupes de solitaires ou d'exilés qui s'entre-croisent et dont le chassé-croisé, joli bouquet dispersé que nouera l'ingénieuse Rosalinde, entretient la vie délicate et fleurie de la pièce. C'est le vieux duc et sa cour, c'est Rosalinde et Célia, c'est Orlando. Les pas des personnages dans cette forêt des Ardennes sont réglés par une invisible musique de ballet, par quelque Ariel caché dans les feuillages.

Que les planches du théâtre shakespearien soient débitées à même le bois de cette forêt solitaire, c'est ce que nous suggère un autre thème, celui que j'appellerais le thème du théâtre au théâtre. Shakespeare ne tient nullement à nous faire oublier que nous sommes au théâtre, et l'on sait combien les artifices de mise en scène illusionniste sont étrangers au drame anglais. Lui-même et les personnages de sa troupe sont présents dans ses pièces comme Véronèse et ses contemporains dans les *Noces de Cana*. De là son goût pour la pièce dans la pièce, les comédiens intercalés dans l'action, comme dans *Hamlet*, le *Songe d'une Nuit d'été*, les *Joyeuses Commères*. Ici les acteurs ne paraissent pas, mais le poète et ses héros, qui ont fait du théâtre, de la forêt spirituelle et poétique leur monde, savent que ce théâtre tient le monde, et que le monde n'a rien qui ne se trouve au théâtre. Le couplet de Jacques est même le plus célèbre de la pièce : « Le monde entier est un théâtre où tous, hommes et femmes, sont de simples

acteurs : ils ont leurs entrées et leurs sorties, et un homme dans sa vie joue plusieurs personnages ; les actes de sa pièce sont répartis en sept âges. » L'optique du théâtre shakespearien est ici complétement différente de celle du théâtre français. Dans ces longues scènes, inutiles à l'action, où les personnages échangent des pointes et des tirades, ils parlent non l'un pour l'autre, mais pour le public, comme dans une parade de clowns ou de foire. On retrouve le même genre dans ce joli théâtre de la Foire, de Lesage et d'Orneval, qui encore aujourd'hui n'est pas désagréable à lire. Sur une autre ligne, on le rencontrait assez ordinairement non seulement chez Aristophane, mais chez Euripide dont les acteurs, quand ils débitent leurs maximes, sont bien des acteurs, s'adressant à la foule. On serait mal venu à dire que tout cela n'est pas du théâtre.

A ce thème se rattache celui du bouffon ou du fou, personnage qui ne sert en rien à l'action et qui est presque obligatoire dans la comédie shakespearienne. Le bouffon anglais n'a rien du valet de comédie ni du *gracioso*. Le seul personnage avec lequel ou puisse le confondre est son compatriote, le clown qui lui survit encore aujourd'hui. Le bouffon saute même de la comédie dans la tragédie : c'est le fou qui accompagne Lear sur la lande, et le personnage de Hamlet en est peut-être, transposé très haut, la forme idéale. Si *Comme il vous plaira* est animé par les saillies du fou Touchstone, si on y trouve au premier acte un combat de boxe, c'est en partie parce que cela plaisait au génie de Shakespeare, mais en partie aussi parce qu'il fallait donner à certains acteurs de la troupe du Globe leurs rôles habituels, comme à l'Arlequin ou à la Colombine du théâtre italien. Un spectacle dans un fauteuil n'eût pas été grevé de ces servitudes, si légères d'ailleurs à porter.

Enfin les mêmes nécessités de matérialité théâtrale expliquent aussi dans *Comme il vous plaira* et ailleurs un

caractère très habituel de la comédie shakespearienne, le thème des travestis, les jeunes filles qui s'en vont dans le monde déguisées en garçons. N'oublions pas que tous les rôles féminins étaient alors tenus par des adolescents, que les plus aimables ou les mieux disants étaient étrangement à la mode, au point que des théâtres entiers de jeunes garçons faisaient une concurrence redoutable aux théâtres d'hommes (voyez *Hamlet*). Je ne m'inquiète pas de savoir ce que le diable pouvait au juste perdre à cette exclusion des femmes ; mais je vois bien que ce trait importe fort quand on considère les caractères féminins de Shakespeare. Cet homme de pur théâtre n'avait pas d'actrices autour de lui, et cela nous écarte beaucoup de Molière et de M. Sacha Guitry. Aussi ne trouverait-on pas dans son théâtre une Chimène ou une Pauline, une Agrippine ou une Phèdre, une Agnès ou une Célimène. Ni Desdémone, ni Cléopâtre ne vont bien loin. Le vrai charme de ses créations féminines se trouve dans certains types de jeune fille (Rosalinde et Cœlia en sont deux échantillons exquis) qu'animent une grâce, une loquacité, des insolences de page. Elles flottent un peu incertaines sur les limites des deux sexes, leur travesti n'en est pas un, elles pourraient dire comme Ruy Blas : Je suis déguisé quand je suis autrement. Chataubriand, dont le goût littéraire est si sûr, les appelle de charmants éphèbes. Il est clair qu'elles sont nées elles aussi sur les planches et que Shakespeare les a créées à la mesure et d'après les traits extérieurs des garçons turbulents ou tendres qui leur prêtaient leur figure.

***

Le théâtre de Shakespeare est donc bien du théâtre. Reste que ce théâtre nous paraît aujourd'hui très différent du nôtre et qu'on ne saurait demander à un Français ni même à

un Anglais de se faire la mentalité d'un Londonien d'Elisabeth. Une pièce de Shakespeare, pleine à craquer des éléments les plus divers, devait satisfaire à elle seule à des besoins différents de l'esprit qu'une division du travail dramatique a contentés depuis par des spectacles différents. Elle tenait lieu d'opéra-comique, de tragédie, de comédie, de cirque. Elle tenait aussi lieu de romans. Beaucoup ne savaient pas lire et l'imprimerie ne suffisait pas à toutes les curiosités. Les pièces de Shakespeare, qui découpent généralement en scènes des chroniques, des histoires, des nouvelles dont elles suivent assez fidèlement les lignes, « montraient » ces livres au public, comme la peinture, la sculpture et surtout les mystères du moyen-âge lui montraient les écritures. Le drame anglais, c'est le mystère transplanté dans l'histoire profane. Quand certains courants ont reporté le goût du public sur cet art de thèmes et de totalité indivisée, il trouve là une clef qui lui permet de rouvrir Shakespeare et de le mieux goûter : le succès de la *Nuit des Rois* au Vieux-Colombier a été fait un peu, malgré le contraste de la mise en scène, par le public des ballets russes.

Cela n'empêche pas que le théâtre de Shakespeare, né du livre, retourne volontiers au livre. Au théâtre même, l'influence de Shakespeare n'a pas été très heureuse : ce que lui doivent Ibsen et M. Maeterlinck n'est pas ce qu'ils ont de meilleur. En revanche c'est de lui, authentiquement, que descend ce spectacle dans un fauteuil qui est peut-être le vrai chef-d'œuvre dramatique français du XIX[e] siècle : le théâtre d'Alfred de Musset, qui de *Lorenzaccio* à *Barberine* suit tant de sentiers shakespeariens ; — le théâtre non joué de Victor Hugo, qui ne contient pas seulement *Mangeront-ils ?* et les pièces inégales du *Théâtre en Liberté*, mais ce joyau des *Deux trouvailles de Gallus*, que notre scène aurait dû depuis longtemps recueillir comme une merveille parfaitement jouable, hautement dramatique, et que presque

personne ne connaît, parce qu'il est enseveli dans ces *Quatre Vents de l'Esprit* dont trois sont réellement poussifs ; — enfin, ce délicieux théâtre de Renan qui, avec *Caliban* et l'*Eau de Jouvence* nous fait voir quel beau domaine était pour la philosophie l'île de Prospéro, et comme elle y entre aujourd'hui encore de plain-pied. Né du livre, déployé sur les planches comme sur son domaine naturel, le théâtre shakespearien revient au livre pour lui insinuer ses esprits les plus vivants, et ce n'est là encore que l'un des chemins de l'un à l'autre desquels peuvent aller en liberté ses inépuisables puissances.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

SUR LE PARTI DE L'INTELLIGENCE.

Nous recevons de notre collaborateur Jean Schlumberger la lettre suivante :

Mon cher Rivière,

Si j'étais catholique, j'aurais signé le manifeste du Parti de l'Intelligence. Tout ne m'y plaît pas également. Je reconnais que plusieurs de tes critiques sont judicieuses et dénoncent des malentendus auxquels il est bon de rester attentifs. Je suis fort hostile à un goût de l'ordre qui tend à exclure, à limiter, à faire du protectionnisme intellectuel, plutôt qu'à conquérir, assimiler, plier toute chose en vue de nos habitudes et de nos besoins. J'estime qu'en temps normal nous avons l'estomac assez bon pour pouvoir nous passer de régime. Mais, malgré cela, j'aurais signé, précisément parce que je ne parviens pas à me persuader que nous soyons sortis de cette ère troublée où des « mesures de salut public » restent nécessaires. La guerre est terminée, je veux bien le croire puisque me voici démobilisé ; mais elle nous laisse en face de tels dangers, si mal armés au dedans comme au dehors, que nous goûtons la joie de la trêve sans oser nous laisser aller à l'insouciance de la paix.

Pour arriver à nous mettre tout entiers au service du pays, nous avons dû sacrifier tant de goûts, de préférences, d'habitudes intellectuelles, l'effort a été si rude que, s'il faut recommencer à brève échéance, nous demandons à ne pas perdre notre entraînement. A notre âge, on n'est plus assez souple pour se donner et se reprendre plusieurs fois. Pendant cinq ans, nous n'avons raisonné, jugé, espéré qu'en fonction de la France. Parfois il nous a fallu haïr là où nous aurions peut-être éprouvé naturellement de la sympathie ; il nous a fallu nouer des amitiés auxquelles notre instinct ne nous aurait peut-être pas portés. Puisqu'on nous accorde quelque répit, corrigeons ce que la nécessité nous avait imposé d'un peu trop contraire aux démarches naturelles de notre esprit ; mais nous n'allons pas, à la façon des politiciens, changer d'alliances comme de chemises. Notre attitude pendant la guerre n'a rien eu de commun avec un geste politique ; nous ne nous sommes pas prêtés mais donnés ; ce n'est pas la même chose.

Je reconnais parfaitement que l'intelligence n'a toute sa force créatrice et toute sa vertu de rajeunissement que si elle peut, à certains moments et dans certains esprits, s'exercer, s'éployer et prendre son élan, sans aucune préoccupation utilitaire. Mais ces beaux ébats, ces fécondes révoltes ont besoin d'espace et de loisir. Il faut avoir beaucoup de temps si l'on veut pouvoir faire des écoles, revenir sur ses pas ; il faut jeter sa vieille armure pour en essayer une nouvelle, c'est-à-dire rester momentanément désarmé. Pour cela, il ne faut pas que le Boche puisse nous retomber sur le dos d'une minute à l'autre.

Tu l'as fort bien montré toi-même : toute une partie de l'humanité tend à aliéner certaines prérogatives de sa liberté afin de s'assurer plus de bien-être. C'est une puissante tactique et qui a ceci de fâcheux qu'elle force les autres à faire de même, s'ils ne veulent pas être anéantis. Or, tant

qu'à aliéner quelque peu de notre liberté intellectuelle, mieux vaut le faire librement et pour vaincre, que vaincus et par épuisement.

« Pour moi, dis-tu, l'intelligence est d'abord le moyen de distinguer ce qui est de ce qui n'est pas. » Voilà qui est le mieux du monde, mais qui nous laisse en somme à la contemplation de nos ruines. Le Parti de l'Intelligence ne prétend point du tout, que je sache, saper les bases de la philosophie. Il ne s'agit pas d'empêcher un Descartes de s'enfermer dans un « poêle » afin d'y chercher la vérité ; il s'agit de ramener un peu d'ordre, de discipline, de discrétion, dans la république bruyante et brouillonne des lettres. Nous poursuivons, dans la *Nouvelle Revue Française*, un but assez semblable. Alors pourquoi ne pas saluer, avec une joie plus ingénue, la formation d'un groupe dont nous rapprochent tant de préoccupations communes ?

Je ne voudrais point paraître déprécier un métier que j'aime, que je respecte et auquel je consacre toutes mes forces. Mais mon voisin le cordonnier a, lui aussi, sa fierté professionnelle ; pour rien au monde il ne manquerait à l'honnêteté d'un ressemelage ; et pourtant il ne se met pas dans la tête que tous les intérêts du pays doivent s'effacer devant ses semelles. Que le jour vienne bientôt où la pensée française pourra de nouveau se permettre tous les luxes, tous les jeux, toutes les prodigalités, je le souhaite autant que personne ; d'ici là, il manquera quelque chose à la beauté du monde. Mais l'essentiel reste provisoirement d'assurer un peu de recueillement et de silence autour de ceux qui s'efforcent de reconstruire en France autre chose qu'une tour de Babel. Et, tout comme au cours de ces cinq années, il reste nécessaire que les bavards ne fassent pas chez nous le jeu de l'ennemi. Ne voyons-nous pas des esprits, dont plusieurs méritent par ailleurs la sympathie et même l'admiration, s'oublier jusqu'à vouloir causer des intérêts de l'art avec ceux qui nous

ont démoli Reims ? Ne fût-ce que pour empêcher de telles trahisons, le Parti de l'Intelligence a sa raison d'être.

JEAN SCHLUMBERGER

***

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, par *Johannès Jœrgensen* (Gabriel Beauchesne).

L'attention que nous prêtons depuis un peu plus de vingt ans au mouvement des lettres scandinaves aura été accaparée par les auteurs qui nous semblaient le plus franchement exotiques, le plus hardis et le plus différents de nous. Encore faut-il être bien sûr qu'ils ne nous renvoyaient pas, maintes fois, notre propre écho : n'a-t-on pas cru discerner dans l'œuvre d'Ibsen telle survivance d'idées qui avaient eu chez nous leur temps de vogue ? Il n'entre pas dans ma pensée de contester la valeur, l'importance du grand dramaturge de *Rosmersholm* et ce n'est pas le lieu d'apprécier la portée morale et sociale de ses ouvrages ; ils ne se défendaient pas d'en avoir une, cependant. — En Danemark on nous vit louer Georges Brandès d'avoir dressé l'étendard pris à Nietzsche contre toutes sortes de traditions dont beaucoup étaient de chez nous. Il faut en convenir : Danois, Suédois ou Norwégiens, nous ne rayonnions plus sur eux, mais eux sur nous, comme ils faisaient déjà et plus facilement sur l'Allemagne. Il eût été de bonne politique, pour tenir la balance égale, d'encourager là-haut les rares écrivains qui travaillaient encore pour la latinité et notre influence abolie. Au fait, en restait-il un seul ? Un, tout au moins, et de première marque, Johannès Jœrgensen : Wyzewa nous le présentait. Mais il n'était pas bien commode d'émouvoir alors la jeune critique, tout avide d'étrangeté, à propos

d'un auteur qui n'était venu de si loin que pour nous entretenir de ses voyages d'Italie, d'Assise et du bon Saint François. Nous attendions d'autres breuvages ; non le Chianti, mais l'hydromel. Voici l'occasion de réparer notre oubli, notre erreur.

Il n'est pas possible de détacher de sa vie les ouvrages de Joergensen. Dans le groupe de Georges Brandès où il débuta jeune il n'était pas le moins brillant. Nature délicate, rêveuse, mais entière, il secoua le protestantisme pour épouser avec violence l'immoralisme et l'athéisme nietzschéen. Il était désigné pour mener à l'assaut la horde. Or, au cours d'un voyage en Bavière, puis en Ombrie, il rencontra la *liturgie*, dont il ignorait jusqu'au nom, c'est-à-dire la personne même de l'Eglise avec son port de tête, sa démarche, sa grande voix. Etant artiste, il la trouva si belle qu'il voulut l'admirer de près. Il y fut pris. La liturgie l'attira dans un cloître et, là, le présenta au « Poverello », Saint François. Quand il rentra dans son pays, ses amis eurent peine à le reconnaître. Il rapportait la certitude intime d'avoir approché non un mythe, non le plus beau des mythes, mais la plus exacte réalité : hélas ! aussi la plus pressante. Pourtant, il ne se rendait pas. « Alors — je le laisse parler — il s'aperçut tout à coup d'une vérité singulière : il comprit qu'il y avait en lui une répugnance préconçue contre le miracle et que c'était lui-même qui, de toutes les forces de son âme, s'opposait à l'admission des pensées religieuses. Il constata qu'il y avait en lui une volonté formelle de ne pas croire et que c'était uniquement à cause d'elle qu'il s'obstinait à suggérer des arguments à son incroyance. » Il brisa cette volonté, qui est volonté propre, amour-propre et orgueil, et il mit désormais sa plume avec « toutes les forces de son âme » au service de ses nouvelles et définitives convictions.

Léon Bloy, devant qui il avait trouvé grâce — et c'est

tout dire — le malheureux, affreux et magnifique Bloy, a tracé un jour son portrait : « Il a jusqu'à l'outrance, écrivait-il, le type de ces mangeurs de chandelles venus des plateaux tartares, qui entreprirent au XIIe siècle d'avaler tous les luminaires de l'Occident... Puis l'étrange douceur de cette face patiente l'a transfigurée pour moi et je me suis cru en présence d'une tranquille image byzantine des belles époques... Figure isocèle, pénitente et contemplative... » Et par surcroît, ajoute Bloy, «intelligent». Je n'ai pas, dans ses livres, retrouvé le Tartare. Mais peut-être, à dater du *Livre de la Route*, le premier de lui que nous connaissions, avait-il déjà pris l'empreinte du poète sacré d'Assise, dont le primitivisme latin, que dis-je français (François n'est-il pas né d'une mère provençale et ne parlait-il pas notre langue par goût ?) est aussi loin de la Caspienne que de Byzance. En ce cas, il y était donc prédestiné. La limite de l'« asiatisme » en Joergensen, c'est Henri Heine — le Heine voyageur, celui que Paris poliça. Par le cœur peut-être sauvage, mais par l'esprit, méditerranéen.

Le *Livre de la Route* est le charmant portique du monument qu'il éleva au Saint d'Assise. Il descend vers l'Italie, comme Goethe, et croit peut-être n'y trouver que les Dieux. Il regarde beaucoup autour de lui, tout le captive ; il a de l'humour, il sourit : il est ivre de poésie ; ici rêveur, là impressionniste (on songe aux *Reisebilder*), il sait conter et il sait peindre, avec des traits un peu tremblés, déjà très purs ; il parle volontiers de soi ; mais ne s'agit-il pas d'évoquer les étapes de son chemin pittoresque vers le salut ? Il est comme nous tous et il aime trop son histoire ; il mêle le dilettantisme à la plus profonde sincérité ; on remarquera dans ces pages l'admirable récit de la rencontre légendaire de Don Juan avec la Mère de Dieu. — Dès *les Pèlerinages Franciscains*, l'auteur se perd au paysage ; le paysage est habité par plus pur et plus grand que lui. Pourtant, il peint encore pour

peindre et il ne cache pas le plaisir qu'il a à nuancer sur sa palette les couleurs infiniment tendres qui sont celles qu'on voit aux Gozzoli de Pise et aux tableaux d'autel de Fra Angelico. — Mais pour dresser enfin le dôme, pour écrire la grande vie de Saint François [1] qui ne pâlira pas — c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire — à côté de celle de Sabatier, il dépouille sa fantaisie : l'artiste a résolu de se doubler d'un érudit. Il s'astreint, des années durant, au plus ingrat labeur critique. Puis chaque texte, chaque détail du texte, il tient à l'éprouver au jour. Pas une pierre où Saint François ait pu s'asseoir, pas un bosquet où les oiseaux « ses frères » se soient posés au-dessus de sa tête, pas une de ses traces à la route, que Joergensen n'ait « relevés » sur le terrain. Il aura respiré dans la même saison l'air de Rivo Torto et de l'Alverne, à toutes les heures du jour contemplé le même pays, enfin prié aux mêmes places. Il a chassé des textes ce qui semblait douteux ; la nature, qui ne ment pas, comble les vides de l'histoire. Ayant vécu avec scrupule une « imitation » du saint, comme le saint avait vécu une « imitation » de son maître, il est prêt et n'a plus qu'à laisser la plume courir.

Dès lors, Joergensen a trouvé sa voie. Pourquoi chercher ailleurs ? Que proposer au monde sinon l'exemple des héros de la chrétienté ? Quel sujet plus digne de l'art ? Il sera le Jacques de Voragine d'un temps décatholicisé. Par lui, les saints qu'il aime rentreront dans la vie ; ils valent bien Zarathoustra.

Les saints sont les aventuriers de l'Eglise. Ils veulent devant eux le plus profond espace. L'Eglise est assez vaste puisqu'elle monte jusqu'à Dieu. Ils en sortent parfois, mais pour y rentrer plus dociles. Tous n'y sont pas nés, mais tous y mourront. Ceux-ci auront couru la moitié de leur aventure

1. *Saint François d'Assise.* (Perrin, 1 vol.)

dans le péché du siècle ; ce ne seront pas les moins grands ; au jour choisi, ils forceront la porte et s'il faut, sauteront le mur, quitte à s'y déchirer les mains, au prix du sang. On n'en connaît pas deux qui aient suivi la même voie ; mais toutes se joignent au même point. Il y a là de quoi nourrir des milliers de drames et de romans épiques — qui seront vrais. — Pour marquer cette diversité admirable, à Saint François d'Assise Joergensen oppose aujourd'hui la fille ardente et sévère de Dominique, Catherine de Sienne, la Sainte de la volonté. Il l'a choisie bien sûr pour faire pénitence ; Saint François lui était trop doux. Il l'avouera dans sa Préface, il ne vint pas à elle par le cœur : « Il y a dans la nature énergique de la Siennoise un je ne sais quoi d'esprit de domination, un élément de tyrannie qui me déplaisait... » Elle forme contraste absolu avec le « doux ombrien qui préférait voir s'effondrer l'œuvre de sa vie plutôt que d'user de pouvoir et d'autorité comme les Podestats de ce monde. » Oui ! Catherine dit : « je veux », *jo voglio*, mais pour le bien, et le dit d'abord à soi-même; quand on l'a bien compris, ce « je veux », vous devient aimable. C'est ce qui advint à l'auteur. Par toute une jeunesse de plaisir, n'oublions pas que François a purgé son corps et son âme du trop-plein de la force et de la passion. Dès l'âge de six ans Catherine se donne ; l'exubérance de son tempérament de feu devra se déployer, jusqu'à sa dernière heure, dans le cadre d'une fidélité si étroite que celle-ci sera à peine interrompue autour de la quinzième année par une crise de frivolité et quelques mois plus tard par un furtif regret du monde dont on nous dit que la Sainte a porté jusqu'à la tombe le remords. Sous cette compression implacable la prière devient extase, la pensée vision et l'action combat. Pas une vérité reçue qui ne commande à la minute un geste ; Dieu n'entre pas dans la cellule, il attend la Sainte à la porte pour l'attirer dans le siècle où elle portera sa cellule avec soi. Chez Catherine comme chez Jeanne d'Arc, la prière est publique,

active, batailleuse, mais elle n'a pas besoin de glaive pour frapper.

L'Italie est en feu, les partis la déchirent, Rome se bat contre Florence et Sienne contre Sienne ; l'empereur et le roi de France s'en mêlent ; le condottière anglais Hawkwood passe d'un camp à l'autre avec ses gens ; le pape s'accroche à Avignon parmi sa cour décomposée; rentré dans ses Etats, ce sera bientôt le grand schisme ; l'Eglise est divisée et les fidèles parlent de « se croiser ». Mais Catherine, la seule Catherine veut la paix. Que ne fera pas la Siennoise ! Elle sait que « jamais Dieu ne nous impose de fardeaux plus lourds que nous ne pouvons les porter. » Dans cette conviction tout est possible à l'homme. Elle sera partout, elle sera à tous, aux particuliers, aux Etats, à ses parents, à ses disciples, à l'Eglise. Pour elle rien de trop grand et rien de trop petit, rien de trop élevé et rien de trop vulgaire, lavant la nuit le linge de ses frères, le jour apaisant les querelles entre ses cousins, ici dépistant un complot et là dissipant un scrupule, pansant, baisant d'horribles plaies, traitant avec les hommes d'armes et rappelant au devoir les prélats — et tout cela dans le jeûne et l'extase, dans la souffrance et le mépris de soi.

« Ah ! s'écrie-t-elle, perdons nos dents de lait, ayons à la place les dents solides de la haine et de l'amour. Revêtons-nous de la cuirasse de la Charité et du bouclier de la très sainte foi et courons comme des hommes sur le champ de bataille ; soyons fermes, avec une croix devant et une croix derrière afin qu'il nous soit impossible de fuir... » Pour aller au ciel il n'y a pas d'autre voie que celle-ci : « se perdre soi-même », « chercher l'honneur de Dieu, le salut des âmes, la paix des Etats ». « Et moi, misérable femme, je ne suis pas sur terre pour autre chose. » De quel accent elle entraîne les siens au combat ! « Que Dieu fasse de nous des *mangeurs d'âmes*. » Elle va aux grands, elle va au Pape ; après l'avoir

supplié à genoux, elle se lève et lui commande : « *O babbo mio*, doux Christ de la terre, suivez l'exemple de votre homonyme Saint Grégoire... Vous pouvez faire ce qu'il a fait, car il était homme comme vous et Dieu est toujours ce qu'il était alors ; il ne nous manque que la vertu pour le zèle et le salut des âmes... » Qu'il ne soit pas celui « qui fait semblant de ne pas voir les défauts et les péchés de ceux qui lui sont soumis afin de n'être pas obligé de les châtier » ou qui « s'il les châtie, c'est avec tant de nonchalance et avec une telle lâcheté de cœur que ses reproches ne sont qu'un onguent posé sur le vice... Et cela, parce que *s'aimant lui-même*, il craint de déplaire aux autres, et de s'attirer des ennemis. » Elle est venue à Avignon, elle a plaidé devant Grégoire la cause du retour à Rome et elle ajoute : « Ne soyez pas un enfant timide, soyez un homme ! ouvrez la bouche et prenez ce qui est amer pour ce qui est doux. » « Vainement, écrit Joergensen, les cardinaux éclatèrent en sanglots, vainement le père de Grégoire... s'étendit sur le seuil de la porte en conjurant son fils de rester. L'âme toute pleine de l'énergie surnaturelle de Catherine, Grégoire passa sur la tête grise de son père, tandis que ses lèvres murmuraient : « Il est écrit : Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic. » Ainsi elle soutenait la double tâche de réformer au-dedans le chef de l'Eglise en le défendant au dehors. « Je sais, écrivait-elle, que beaucoup ne croient pas avoir offensé Dieu et qu'ils s'imaginent plutôt lui rendre service en persécutant l'Eglise et ses ministres. Mais moi je vous dis ce que Dieu veut et vous ordonne ; lors même que les pasteurs de l'Eglise et le Christ de la terre seraient des démons incarnés, il vous faudrait bien être soumis, non pas à cause d'eux, mais en vertu de l'obéissance que nous devons à Dieu qu'ils représentent auprès de nous. » Et toujours ce « je veux » qu'on l'entendait prononcer, nous dit-on, jusque dans ses prières.

Faut-il se demander, comme fait Joergensen, pourquoi la

dernière heure de Catherine n'a pas été « aussi paisible que celle de François d'Assise » ? « Au moment suprême, des doutes l'assaillirent, l'avocat du diable que devient la conscience, quand la lumière du monde de la vérité commence à luire dans l'âme... lui souffla que l'œuvre de sa vie entière n'avait été inspirée que par l'obstination et par la vanité... » Hélas ! l'homme d'action court plus de risques d'erreur que l'homme de pure prière. Mais oublie-t-on de quoi Catherine payait la haute régence spirituelle qu'elle exerçait à juste titre sur son temps ? de quel oubli, de quel mépris, de quelle persécution volontaire de sa personne ? Dans la grande détresse de sa patrie, ravagée de vice et de haine, qui accusait-elle d'abord ? Elle-même. « Il lui semblait qu'elle était cause de tout le mal qui se déchaînait sur le monde, car si, en telle ou telle circonstance, elle eût agi différemment, ceci ou cela ne se serait point produit et les événements eussent pris une tout autre tournure... C'est sous l'empire de ce sentiment qu'elle s'abîmait toujours dans la prière en s'exclamant : « *Peccavi, Domine miserere mei.* » Et comment n'eût-elle pas tout réclamé des autres, quand elle obtenait tout de soi ? Mais il faut la voir dans sa charité. « Je l'attendis donc au lieu de la justice (il s'agit d'un jeune condamné à mort, Niccolo Toddo, de Pérouse) en priant et en invoquant sans cesse l'assistance de Marie et de Catherine vierge et martyre. Avant son arrivée je me baissais et je *plaçais mon cou sur le billot*, mais sans obtenir ce que je désirais et je priais et faisais violence au ciel et je disais : Maria ! Je voulais obtenir la grâce qu'elle lui procurât la lumière et la paix du cœur à ses derniers instants... Mon âme alors fut tellement enivrée de la douce promesse qui m'était faite, que je ne distinguai personne, *bien qu'il y eût sur la place une grande multitude.* » Ainsi tout cela, en public. « Il arriva enfin, comme un agneau paisible et en me voyant il se mit à sourire. Il voulut que je fisse sur lui le signe de la croix.

Quand il l'eut reçu, je lui dis tout bas : « Va mon doux frère, sous peu tu seras aux noces éternelles ! » Il s'étendit avec une grande douceur ; je lui découvris le cou et inclinée vers lui, je lui rappelai le sang de l'Agneau. Ses lèvres ne proféraient que « Jésus ! » « Catherine ! » *Et je fermai les yeux en disant* : « *Je veux* » *et je reçus sa tête entre mes mains.* — Aussitôt, je vis l'Homme-Dieu dont la clarté ressemblait à celle du soleil... Cette âme entra dans la blessure ouverte de son côté et la vérité me fit comprendre que cette âme était sauvée par pure miséricorde, par grâce, sans aucun mérite de sa part... — Et cette âme fit quelque chose d'une douceur telle que mille cœurs ne pourraient la contenir... Déjà elle commençait à goûter la suavité divine ; alors elle se retourna comme fait l'Epouse, quand elle est arrivée au seuil de la maison de l'Epoux : *elle regarde en arrière et incline la tête pour saluer et remercier ceux qui l'ont accompagnée.* » Catherine ajoute : « Hélas ! pauvre misérable, je ne veux plus rien dire. Comment pourrais-je supporter de continuer à vivre ici-bas sur cette terre ! » C'est le cri qui revient sans cesse dans ses Lettres intarissables et dans le *Dialogue* avec Dieu qu'elle dicta en moins de six jours : « *Amore, Amore, la morte ti addimando* ! Amour, amour, je te demande la mort. » Ah ! quand donc « *celle qui n'est pas* » sera-t-elle en présence de « *celui qui est* », qui tant de fois lui fit entrevoir son visage ! Cette vierge farouche a une cour de saints adorateurs ; un seul osa un jour lever les yeux sur elle ; il s'enfuit aussitôt et comme Judas, de honte — se pendit. Ils n'étaient pas là pour tuer le temps, comme dans les jardins de Boccace ; elle leur répétait le précepte du laboureur : « Ne détournez pas la tête pour regarder la charrue »; quand ses yeux se fermèrent ils n'avaient pas quitté la direction du sillon. — On sait que les œuvres de sainte Catherine de Sienne comptent parmi les monuments de la littérature italienne, au même titre que les *Fioretti* ; tout entières « parlées » — Catherine n'écrivait

pas — elles ont la vigueur, la suavité, l'éclat, elles débordent d'images savoureuses et décisives ; elles ont aussi la sagesse même pour les non-croyants, car elles prêchent un amour qui ne s'abstient pas et une volonté qui n'admet pas d'obstacles. Joergensen n'eût-il que vulgarisé leur leçon, qu'il aurait beaucoup fait pour nous. Il a fait encore davantage. Il a rendu le souffle, la couleur et le mouvement à un temps aboli qu'on s'aperçoit soudain n'être pas si lointain, si étranger, si différent du nôtre que l'histoire nous le représente. Il a traité l'histoire comme le romancier traite la vie, directement. La supériorité de sa *Catherine de Sienne* sur son *Saint François* vient de là ; je mets à part les parties narratives et descriptives de celui-ci, où tout son amour s'épanchait et qui restent inimitables. Il a renoncé cette fois, et je l'en loue, à mêler au récit la critique des textes ; tout l'appareil scientifique est rejeté dans un appendice final. Ayant fait ses preuves de loyauté et de sagacité dans son premier ouvrage, il sait que le public de bonne foi lui fait confiance désormais ; ce qu'il tient pour vrai, il le dit ; quand il ne fait que supposer, il le remarque, et toute sa matière est si bien digérée que le récit se développe égal et sûr. C'est un récit à la française, sans bosses, sans tirades, sans ornements, mais rempli d'agréments de toutes sortes. Johannès Joergensen s'est imposé en Danemark, malgré son schisme ; réjouissons-nous que, là-haut, un écrivain de sa valeur donne à ses compatriotes l'exemple de la façon logique, calme et nuancée dont fonctionne l'esprit chez nous.

HENRI GHÉON

***

LES CLOPORTES, roman par *Jules Renard* (Crès et Cie).

Il ne s'agit point ici d'analyser dans son ensemble l'œuvre de Jules Renard. Voici de lui un livre posthume, et qu'il s'est toujours refusé à publier. Ce n'est jamais sans

appréhension que l'on voit sortir de telles reliques des tiroirs où leur auteur les avait confinées. Dans le cas actuel, cependant, l'initiative des héritiers n'est pas sans justification. Non pas que les *Cloportes* puissent ajouter grand'chose à la gloire de Jules Renard. Ils ne font qu'éclairer son œuvre et d'une façon qui intéresse davantage les gens de métier, les critiques et les romanciers que le public. Mais c'est là une qualité qui a sa valeur.

Les Cloportes sont le premier roman de l'auteur des *Histoires Naturelles*. Il l'écrivit, nous dit son préfacier, M. Henri Bachelin, qui le connut de près, à l'âge de vingt-trois ans, de l'année 1887 au 30 juin 1889, en s'interrompant pour donner quelques nouvelles. Plusieurs fois le livre fut annoncé, mais Jules Renard ne se décida pas à le publier.

Quelles furent les raisons qui l'en dissuadèrent ? — Nous ne les connaissons pas, et celles que nous donne M. Henri Bachelin, c'est seulement de l'étude de l'œuvre de Jules Renard, et un peu comme de lui-même qu'il les tire. Elles paraissent pourtant vraisemblables : « Une certaine dramatisation de la vie... contre quoi, dès 1890, il commença de protester par sa production personnelle. Déjà il avait pris en aversion les combinaisons d'intrigues romanesques qui, selon lui, au lieu d'agrandir la vie ou de la creuser en profondeur, n'aboutissent qu'à la déformer, les grands gestes éperdus qui lui paraissaient caricaturaux, les fins à effet, les récits rétrospectifs, en un mot tout ce qui n'était pas l'expression exacte de l'existence humaine dans ce qu'elle a de plus ordinaire et dépouillée de tout ce qu'il considérait omme oripeaux de sentimentalité romantique et de faux métier naturaliste. » Ajoutons que Jules Renard, de nature méticuleuse, fut toujours difficile pour lui-même. Avec les *Cloportes*, il inaugurait son *écriture* tout influencée par le style artiste des Goncourt et il était tout naturel qu'il se

défiât un peu de ses premiers essais. Enfin, mais je donne cette raison pour ce qu'elle vaut, à cet âge de vingt-cinq ans qui est encore la jeunesse, n'éprouva-t-il pas, au moment de livrer son roman au public, une sorte de pudeur qui pouvait provenir de ce qu'il y avait trop de réalité et trop de sa vie même dans le sujet, les personnages et le milieu du livre ? Ce serait bien, il me semble, dans le caractère de M. Lérin ou Lepic.

Mais tout cela n'explique que la première décision, celle du refus de publication aussitôt le roman écrit. Dans la suite, Jules Renard ne pouvait-il le retoucher ? — M. Henri Bachelin ne considère pas la chose comme impossible puisqu'il en a eu lui-même l'idée — du moins en ce qui concerne la première partie : « Ces quinze chapitres j'aurais pu, les retravaillant après lui, selon — autant qu'il m'eût été possible — la méthode qui fut la sienne pour écrire le reste du livre, les amener au *ton* général. » Pourquoi Jules Renard, qui avait de la patience, de l'obstination même, n'entreprit-il pas une besogne qui n'avait rien d'insurmontable et qui lui eût permis de ne pas laisser perdre le travail de deux années ?

Eh bien, je ne crois pas me tromper en disant que Jules Renard a bel et bien recommencé les *Cloportes* et qu'il les a publiés. Seulement il leur a donné une autre forme et un autre titre, plusieurs autres titres même, dont le principal est *Poil de Carotte*. Tous les principaux personnages de ce premier roman, nous les retrouvons en effet dans son chef-d'œuvre : la famille Lérin est devenue tout simplement la famille Lepic et Honorine est restée Honorine. Seule Françoise manque ; mais n'est-ce pas elle qui est le personnage romantique des *Cloportes*, et n'est-il pas tout naturel que Jules Renard l'ait supprimée ? Voilà encore, sans nul doute, le même village de la Nièvre, les mêmes paysans, la même maison avec le même jardin, le même puits et le même banc dans le jardin.

Voilà aussi presque les mêmes scènes, et les mêmes idées. (L'anticléricalisme de M. Lepic, dans *Poil de Carotte* et *la Bigote*, ne le voit-on pas déjà apparaître dans le chapitre XVIII des *Cloportes* ?) D'ailleurs M. Henri Bachelin ne reconnaît-il pas que l'auteur exploita lui-même son roman lorsqu'il écrit, toujours dans la préface : « Et l'on ne manquera point d'établir des comparaisons entre la forme des chapitres extraits de ce roman que Renard corrigea pour les publier de son vivant en manière de contes, de chapitres indépendants ou de *notes*, et la forme que primitivement il leur avait donnée dans les *Cloportes*. » Ayant utilisé son livre de cette façon, Jules Renard, dont on sait la probité, pouvait-il vraiment le publier ensuite dans sa première rédaction ? Il en avait tiré parti, il ne pouvait plus que le garder secret dans ses tiroirs. Pour lui, ce n'était plus un roman, une œuvre, mais une esquisse ou plutôt une suite d'esquisses de valeur uniquement personnelle.

Pour les critiques, pour les curieux de l'histoire littéraire, il est précieux de découvrir aujourd'hui les *Cloportes*. Ils en comprennent mieux Jules Renard qui leur apparaît ainsi, obstinément, patiemment, amoureusement, l'écrivain d'un seul livre — le livre de son village. Ce livre, il le travailla toute sa vie, le reprenant page par page, faisant de chaque page une sorte de dessin, d'eau-forte, qu'il poussait davantage à chaque reprise, apportant plus d'exactitude dans le détail, creusant le trait, marquant surtout le caractère expressif des êtres et des choses — à la manière des artistes japonais dont les Goncourt avaient, eux aussi, pris pour modèle l'art fini et tourmenté — mais en ajoutant au style artiste cette marque bien à lui, l'ironie sèche et pincée — parce que les hommes et leurs actions, il les jugeait en en traçant l'image.

GASTON SAUVEBOIS

*
* *

LA CRITIQUE D'ART ALLEMANDE.

« *Par la ressemblance fondamentale (d'essence) de tout le particulier, cet absolu perd sa valeur individuelle, et le sous-humain sur-individuel c'est le « rien » indifférent, insensible, privé d'être, ni petit, ni grand, ni triste, ni joyeux ; le supra-personnel veut ici communiquer dans la sur-humanité. Il n'y a ici ni volonté, ni but. L'arbre n'est pas une individualité séparable, dont la forme rendrait compte des lois de sa croissance — aussi peu que l'est le corps humain. Chaque expérience individuelle, chaque connaissance apparaît comme un leurre ; d'un bout à l'autre la vie semble se convertir en un désert, dans lequel subsiste comme unique objet* (« *das einzige Objektive* ») *ce néant insécable, où nous nous perdons, qui nous assimile, tout comme fait la mort. Ce n'est que par la négation de toute traduction, le retour à une contemplation dépourvue de tout désir, de tout instinct, que cette connaissance trouvera sa forme.* »

Si avisés que l'on soit en droit de supposer les lecteurs de la *Nouvelle Revue Française* je ne pense pas qu'il s'en trouve un seul assez sagace pour avoir deviné que cet étonnant passage — tiré d'un ouvrage illustré en deux volumes — a trait à de la peinture, bien plus, à un peintre précis. *Cezanne et Hodler, introduction à la peinture contemporaine.* L'auteur, mort à la guerre, était un Allemand du Sud, professeur et écrivain, et, comme tel, exerçant une influence considérable sur ses élèves « hommes et femmes », nous apprend le critique sensé de ce critique, qui continue ainsi : « Ce ton de spéculation enthousiaste, ces plaidoyers à l'aide d'une terminologie philosophique gonflée, cette ébriété

cérébrale, cette faculté de ramener les choses sensibles à des notions abstraites et de s'exciter par la dialectique, nous paraissent symptômes d'autant plus graves qu'ils le sont d'une forme de la pensée qui domine tout notre temps, toute cette génération-ci... » Et plus loin : « Fritz Burger était une tête non point claire, mais confuse, — sa vision était adaptée à discerner les caractéristiques d'un style bien plus que des différences de qualité. Le titre du livre est à lui seul un manque de tact. » — « Nous sommes en Allemagne inondés d'ouvrages de ce genre. » Le passage initial et ces commentaires sont tirés d'une publication d'art berlinoise *Kunst und Künstler* paraissant depuis plus de trois lustres chez Cassierer à Berlin, dirigée par Karl Scheffler, publiciste connu, auteur d'une quantité d'ouvrages de valeur sur l'art, la vie, etc.

C'est dans le domaine des arts plastiques que les Allemands sont le moins doués. L'Allemand ne sait pas dessiner, disait naguère ici même André Gide. Il s'y applique d'autant plus, et je pense qu'il n'est point de pays où l'on ait peint, bâti et sculpté autant qu'en Allemagne, durant la période d'invraisemblable prospérité matérielle qui précéda le grand désastre. Nécessairement, et plus nécessairement en Allemagne qu'ailleurs, ce genre d'activité excite la critique, fait naître des théories, des controverses, et couler des flots d'encre. En France, assez naturellement, la tradition s'oppose aux courants novateurs ; c'est de la lutte et de la balance des deux que procède cet admirable — je ne dis pas progrès, — mais avancement continu, qui fait qu'après tant de siècles de production, c'est encore à la source française que vient puiser le monde. Comme conséquence, le rôle de la critique est relativement aisé, et les voix de son double chœur assez nettement distribuées. Mais en Allemagne, depuis la renaissance, il n'y a plus de tradition (sinon d'importation française, et combien passionnants à étudier seraient les tours et

détours et les affleurements de ces filons, jusqu'à nos jours). En plus les Allemands ont la passion de l'érudition, la volonté et l'amour de l'innovation, où les portait aussi, en architecture surtout, l'habitude d'un perpétuel renouvellement de leur technique et de leur industrie. Quoi d'étonnant si dans ces conditions, un éclectisme effréné a envahi la production aussi bien que la critique ? — *Das deutsche « und »*. Cézanne *et* Hodler.

« *Der psychologische Takt der Deutschen scheint mir durch eine ganze Reihe von Fällen in Frage gestellt... Was ich nicht hören mag, ist ein berüchtiges « und » die Deutschen sagen* : *Goethe* und *Schiller*. (Le tact psychologique des Allemands me paraît mis en question par toute une série de cas... Ce que je ne puis supporter est un « und » fâcheusement fameux. Les Allemands disent : Goethe *et* Schiller[1].)

On sait assez l'importance du marché que la peinture française moderne avait en Allemagne ; d'où le grand nombre de toiles de nos maîtres impressionnistes tant dans les musées de Berlin et d'autres villes, que chez les collectionneurs de la capitale et de la province. Je ne crois pas beaucoup m'avancer en disant que la peinture française moderne est sans doute mieux et plus abondamment représentée dans la province allemande que dans la française. Des amateurs de Mannheim, de Hambourg, de Francfort, de Hagen en Westphalie, collectionnent les Cézanne, les Lautrec, les Bonnard, etc. L'influence des grands peintres de la première époque impressionniste a été dominante, et commence à se faire sentir dans les dix dernières années du siècle passé. On s'est appliqué à comprendre ce mouvement d'art, comme, du reste, en Allemagne, on n'a cessé de *s'appliquer* à tout : on a voulu à toute force acquérir, posséder de la culture — à la manière presque dont on

1 Nietzsche : *Le Crépuscule des Idoles.*

possède des choses palpables et mesurables — culture de dernière invention — culture la plus en vogue.

La tentative du musée de Hagen, assez généralement connue, est de toutes les tentatives d'inoculation artificielle de culture, une des plus curieuses[1].

A côté de cette peinture de premier ordre on achetait d'ailleurs, et toujours en vertu du fameux « und », des peintres locaux dont l'inexistence, pour parler poliment, plongerait dans la perplexité le visiteur non averti de ces collections.

Je ne dis pas qu'en France aussi la mauvaise peinture ne voisine pas souvent, hélas, avec la bonne, mais je doute si le public, qui chez nous s'éprenait des Degas ou des Renoir, aurait acheté d'un même élan des Roybet et des Detaille. Il y a là, chez l'Allemand, une sorte d'absence de sens, pourrait-on dire en prenant le mot dans ses acceptions les plus diverses : le sens, c'est-à-dire la direction, tant extérieure qu'intérieure, la sensibilité des nerfs et des organes sensoriels, la réaction spontanée de l'individu affectif, nerfs et cœur ; le sens, c'est-à-dire encore le bon sens, expression essentiellement française pour désigner la saine et complète raison, qui depuis le temps de Montaigne est chez nous la marque des meilleurs esprits. C'est à cela qu'il faut toujours en revenir avec les Allemands : le défaut de sensibilité spontanée, c'est ce qui les explique le mieux. Ils ne réagissent par

1. Le *Folkzangmuseum*, collection particulière que son propriétaire, M. K. E. Osthans a transformée en un musée public, logé dans un bâtiment dû à l'architecte belge Henry van de Velde. Il y a là de l'art asiatique, de la sculpture nègre, des Corot, des Cézanne, des Van Gogh, des Gauguin, des Renoir, des Matisse, des Maillol, des Manet, des Lautrec et des Seurat. Des miniatures gothiques, des bois et des bronzes de l'époque romane, des animaux égyptiens. Tout cela dans un pays d'intense industrie, de population aux sept huitièmes ouvrière, et qui a moins de traditions d'art que par exemple notre bassin de Lens, ou, en Belgique, le pays de Charleroi.

réflexe en aucun domaine. Il faut que cela traverse d'abord le cerveau, et c'est pourquoi tout leur peut être expliqué, — de ce qui se laisse expliquer, bien entendu. — Or, comme on explique aussi bien et encore mieux la mauvaise peinture que la bonne, mais que la bonne s'explique aussi, et la littéraire, le néo-impressionnisme au même titre que le cubisme, une série de ces *und* finit par se comprendre, tout au moins par se concevoir.

On distingue dans la critique allemande deux grands courants : l'un, auquel ressortit la citation par où débute ma note d'aujourd'hui, est dans la ligne de l'Allemand d'autrefois : livresque, métaphysique, idéaliste, étranger à la vie. C'est celui de la critique esthétisante et théorique. Si ses productions nous paraissent bizarres parfois jusqu'au comique, cette critique est pourtant moins antipathique que l'autre, que j'appellerais volontiers la critique désinvolte, celle qui opère avec des expressions techniques, en se servant du jargon d'atelier et des marchands de tableaux, et dont Meier-Graefe, que l'on n'a que trop connu à Paris autrefois, reste le représentant le plus typique ; si typique qu'il y aura lieu de revenir un peu plus longuement tout à l'heure sur son cas.

La critique esthétisante pousse l'abstraction jusqu'à faire une théorie de la beauté ornementale du paysage, avec graphiques, schémas géométriques, etc.[1]

L'échantillon cité plus haut n'a rien d'exceptionnel. Je crois qu'on y pourrait puiser une foule d'indices intéressants sur la constitution de la cérébralité allemande. Pendant la guerre il a paru un livre de cet ordre, plein d'idées, une étude étrange, excitant la pensée, théorie ingénieuse du phénomène qu'est l'art gothique : *der Gothik Formprobleme*, par Wilhelm Worringer. Il fait suite à un petit traité d'esthétique qui a pour titre *Abstraktion und Einfühlung* (« Abstrac-

1. Hugo Marcus : *Die ornamentale Schönheit der Landschaft.*

tion et intuition »). Je ne signale celui-ci que parce que, en dépit d'une abstraction à la troisième puissance, si j'ose dire, il en était au bout de deux ans, à sa quatrième réédition.

Nous nous défaisons difficilement de l'idée qu'un effort cérébral relativement désintéressé ne comporte pas, malgré tout, quelque noblesse. Le livre même de Worringer nous fournit la clef de cette tendance profonde qui pousse l'esprit allemand vers les pacages infertiles où il tourne en rond avec tant d'efforts. « *Wie ein Thier auf dürrer Heide von einem bösen Geist im Kreis herumgeführt.* » (« Comme un animal sur la lande aride, tourne en cercle, agité d'un malin esprit »)[1].

Cette difficulté qu'éprouvent leurs sens à entrer en scène, cette incapacité de se saisir d'un phénomène autrement que par le cerveau, est une disposition qui peut donner des résultats pathétiques aussi souvent qu'incongrus.

Meier-Graefe est peut-être, de tous ceux qui ont écrit sur les questions d'art, celui qui, en Allemagne, a eu le plus d'influence, qui a fait le plus d'adeptes. Il fut il y a vingt ans, l'un des principaux coryphées du mouvement d'innovation dans les arts appliqués (*Kunstgewerbe*), le propagandiste de l'impressionnisme et de la peinture française, vivant d'ailleurs beaucoup à Paris où il tenait boutique d'objets d'art et de tableaux. Lié avec nombre d'artistes, Meier-Graefe édita le grand album de *Germinal*, dédié à Zola. On lui doit un ouvrage important en trois volumes sur le développement de l'art depuis le romantisme, histoire presque uniquement de la dernière grande période de la peinture française, de nombreux traités, un livre sur Velasquez, un voyage en Espagne, un ouvrage sur le Greco, etc. Il garde dans tous ces ouvrages une grande facilité de plume, un tour souple et quelque peu vulgaire, des procédés sommaires et désinvoltes, mais il dispose aussi d'un choix très étendu de

1. *Faust* I.

termes, de catégories, d'idées et de points de vue, dont il change d'ailleurs facilement. Ecrivain antipathique, malgré d'exceptionnelles qualités d'intelligence et de tempérament, on sentait chez lui une indiscrétion, une sorte d'impudence latente, qui s'est fait jour depuis la guerre. Fin 1914 parut dans le *Journal de Francfort* un feuilleton de son cru où il évoque en quelques phrases hypocritement sentimentales une soirée sur la terrasse de Saint-Germain, passée en compagnie d'un de nos grands artistes. Il parle de la grande époque de la peinture qui s'arrête en France à la mort des derniers grands maîtres de l'impressionnisme, et en vient à déclarer que la France est indigne de son patrimoine d'art, qu'elle ne sait plus ni apprécier ni administrer, et que l'Allemagne est là pour heureusement se substituer à elle et recueillir cet héritage[1].

Il serait injuste, toutefois, de ne pas citer ici Karl Scheffler, le seul critique d'art allemand qui semble avoir échappé tant à l'esprit de stérile abstraction qu'à la folie novatrice. Tout aussi éloigné à la fois du jargon prétentieux des connaisseurs, qui appliquent à tort et à travers des termes de rapin, que de ce langage philosophique qui n'arrive pas à rejoindre la vie, il doit sa valeur non tant peut-être à quelque intuition géniale, qu'à des qualités de caractère bien exceptionnelles dans le milieu berlinois : probité intellectuelle, émotivité profondément sincère, ardeur d'âme et parfaite pureté d'intention, voilà ce qui, joint à une solide et sérieuse intelligence, à un jugement élevé, fait de Karl Scheffler un authentique critique, quelqu'un qui délimite et précise les catégories, amène le public à classer les valeurs et à considérer surtout la qualité. Le sens artistique est chose qui ne s'enseigne pas et ne s'apprend guère. « *Wenn ihr's nicht fühlt, ihr werdet's*

1. « *Die schmächtigen Kerlchen in rothen Hosen* » (ces chétifs petits bonshommes en culottes rouges), dit-il en parlant des Français.

nicht erjagen.» « Ce que vous ne sentez pas naturellement, le pourchas ne vous le donnera pas. »[1] Mais le goût d'une société néanmoins est susceptible d'éducation, ce qui ne va jamais sans quelque retentissement sur les mœurs.

Scheffler, bien avant la guerre, regardait avec un pessimisme profond l'état en apparence si brillant de son pays, et a osé en des paroles mesurées, du temps de sa toute-puissance, dire de cinglantes vérités à Guillaume II, ce saboteur de culture.

ALAIN DESPORTES

* * *

LE SOCIALISME IMPÉRIALISTE DANS L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE, par *Charles Andler* (Collection de l'*Action Nationale*).

Ce dossier d'une polémique avec Jaurès remet sous les yeux du public des documents désormais historiques. On se souvient qu'en novembre 1912, Charles Andler avait publié dans l'*Action Nationale* une étude approfondie du socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine. Il y dénonçait les tendances de l'aile droite du parti socialiste allemand. Gerhard Hildebrand, Atlanticus appuyé sur Kautsky, Max Schippel, Ludwig Quessel, Sudekum et l'Autrichien Karl Leuthner réclamaient une politique coloniale supposant l'appui socialiste donné à la diplomatie pangermaniste et au militarisme allemand. Hétérodoxie au sein de la Socialdémocratie, soit. Mais celle-ci n'avait acquis d'écrasantes majorités électorales qu'en allant au-devant des appétits germaniques. Gardant, par une imposture devenue éclatante en 1914, la façade internationale au-dedans, elle s'était faite nationale, de plus en plus étroitement. Au

1. *Faust* I

congrès d'Iéna il avait échappé à Bebel : « Le mot d'ordre n'est pas de désarmer, mais d'augmenter les armements. »

Cet esprit — faut-il dire nouveau ? — du socialisme allemand, Charles Andler nous le révéla en 1912. Sans se croire héroïque. Sans chercher le bruit.

Simplement il accomplissait un double devoir : devoir d'historien qui a jeté un nouveau coup de sonde dans des parages explorés par lui depuis vingt ans ; devoir de socialiste dont l'attachement à un idéal humain restera exemplaire.

Mais tandis qu'Andler épiait dans les livres et dans la vie l'évolution sociale, que de toute son âme et de toute sa conscience il recherchait la vérité, d'autres intellectuels du parti restaient politiciens, tacticiens purs. Ignorant les faits qui les eussent tirés d'un optimisme béat, ils se prétendaient assurés de mener un mouvement international et unifié. Rêvant généreusement de souder les églises nationales, ils repoussaient la probe information qui démentait leur rêve. Même Jaurès fut victime de l'illusion ; il voulut l'être. Mal entouré, circonvenu et trop faible un jour pour regarder les choses en face, il se laissa aller à reprocher à son ancien camarade de travailler « pour l'Europe bourgeoise et réactionnaire ». Et à sa suite un « troupeau de buffles » piétina l'apôtre de la vérité, au printemps de 1913, alors que l'on discutait la loi de trois ans.

La justification d'Andler est venue — combien vite ! — et la réparation. Jean Richard-Bloch, Charles Albert, les plus purs, les meilleurs ont compris et témoigné. Jaurès aussi fût venu à résipiscence, dit Andler dans une émouvante introduction.

Ainsi se clôt pour l'auteur un débat dont il sort grandi. Et les pièces qu'il rassemble éclaireront l'histoire d'hier. Elles serviront en outre d'introduction à la vie de demain. Un merveilleux remueur d'idées nous initie dans ce livre,

comme dans sa collection du Pangermanisme[1] et dans ses récents articles de l'*Action Nationale*, aux détours d'une politique sociale restée agissante. Lui seul peut-être connaît l'ensemble des faits, lui seul les domine. Il est vraiment au-dessus de la mêlée pour l'avoir traversée en y laissant un sang généreux, pour l'avoir dominée d'une intelligence souveraine. C'est sur cette intelligence qu'il faut insister ; alors que la cervelle s'oblitère chez des maniaques dangereux, un homme a su allier à la ferveur de l'action la probité de l'étude, à l'enthousiasme la conscience, à la chaleur la lucidité. Seuls des esprits ainsi libres doivent nous guider dans l'élaboration d'une nouvelle civilisation intellectuelle et sociale. Avec des maîtres comme Andler, des annonciateurs comme Albert Thierry[2], des chercheurs comme Pierre Hamp, la France y peut apporter une assez belle inspiration.

FÉLIX BERTAUX

***

DES LIVRES FRANÇAIS POUR L'ALSACE.

Chacun de nos lecteurs possède quelques livres qui font double emploi dans sa bibliothèque, ou qui ne lui servent plus, ou simplement dont il peut se passer. Qu'il les réunisse aussitôt en paquet et qu'il les adresse, soit par la poste, soit par colis postal, à la Société du Livre français, 2, rue Gailer, à Strasbourg.

On sait avec quelle passion les Allemands se sont appliqués à extirper d'Alsace la langue française, quels obstacles ils ont opposés aux cours, aux représentations dramatiques, à toutes les occasions que l'ingéniosité alsacienne s'obsti-

1. Édition Conard.
2. *Les Conditions de la Paix* (Ollendorff)

nait à susciter pour faire entendre à la population la langue de France. On sait que, pendant la guerre, sous peine de prison, il a été interdit de parler français dans la rue et dans tout lieu public, et que d'innombrables condamnations ont été prononcées de ce fait. Ces violences ont exaspéré l'Alsace, mais elles ne sont pas, hélas, restées sans effet. Il importe de donner à ceux qui ont été systématiquement empêchés de lire ou d'entendre du français, l'occasion de reprendre, le plus vite possible, contact avec notre langue. La Société du Livre français s'efforce de créer partout des bibliothèques populaires. Les volumes de vulgarisation y trouvent leur emploi aussi bien que les ouvrages d'un caractère plus littéraire ou scientifique, réservés particulièrement au personnel enseignant. Il est inadmissible que les hommes et les femmes de cœur qui se dépensent avec un zèle inlassable dans des réunions et des cours du soir ne soient pas activement soutenus par tous ceux qui peuvent, si facilement, leur apporter une aide et une preuve de sympathie.

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

I. — LITTÉRATURE.

GABRIELE D'ANNUNZIO : *Terre vierge* La Renaissance du Livre.

EMILE BERGERAT : *Trente-six contes de toutes les couleurs* ; Fasquelle.

CAMI : *Le fils des Trois Mousquetaires* L'Edition française illustrée.

CONAN DOYLE : *La Nouvelle Révélation* ; Payot.

HENRI DUVERNOIS : *La bonne Infortune* ; Flammarion.

EMERSON : *Hommes représentatifs*, trad. Jean Izoulet et Firmin Roz ; Crès.

ANDRÉ GIDE : *Le Voyage d'Urien* Emile-Paul.

CHARLES-HENRY HIRSCH : *Le Craquement* ; Flammarion.

MAURICE LEVEL : *Mado* ou *la Guerre à Paris* ; Flammarion.

PRINCE DE LIGNE : *En marge des rêveries du Maréchal de Saxe. Les Embarras* Ed. Champion.

LONGUS : *Daphnis et Chloé*, trad. Amyot, avec illustrations de A. Hofer ; Société littéraire de France.

DMITRI DE MÉRÉJKOWSKI : *Le roman de Léonard de Vinci. La Résurrection des Dieux* ; Calmann-Lévy.

BARON DE MANDRE : *Généalogie complète de la famille de Musset* ; Ed. Champion.

N... : *La chanson d'Aspremont*, chanson de geste du XIIe siècle, publiée par L. Brandin ; Ed. Champion.

N... : *Gautier d'Apais*, poème comtois du XIIIe siècle, publié par E. Faral Ed. Champion.

EDMOND PILON : *Sous l'égide de la Marne, histoire d'une rivière* ; Bossard.

M. C. POINSOT : *Le cœur ailé* ; la Renaissance du Livre.

RAMUZ : *Les Signes parmi nous* ; Crès.

PAUL REBOUX : *Josette* ; Flammarion.

MARQUIS DE ROUX : *Pascal en Poitou et les Poitevins dans les Provinciales* ; Ed. Champion.

ALBERT SAMAIN : *Aux flancs du vase* nouvelle édition ; Crès.

II. — HISTOIRE, RELIGION, SCIENCES SOCIALES.

OTTO BAUER : *La marche au Socialisme* trad. F. Caussy ; Librairie de l'Humanité.

PAUL GENTIZON : *La Révolution allemande* ; Payot.

ALFREDO NICEFORO : *De l'inégalité parmi les hommes* ; M. Giard et E. Brière.

A.-D. SERTILLANGES : *L'Action sociale et la vie surnaturelle* ; Editions de la Revue des Jeunes.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD

FONTENAY-AUX-ROSES. — IMPRIMERIE LOUIS BELLENAND.